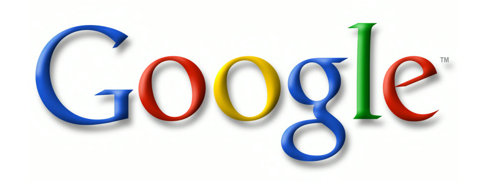
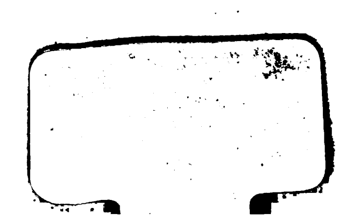






Dupont del & sculp.




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO. MEA



CORRESPONDANCE
LITTÉRAIRE.

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE.

Errata du tome III.

Page 14, ligne avant-dernière. « Vous louerez *les* talens. *Lisez*, ses talens.

Page 97, ligne avant-dernière. « *L'exprimer* en meilleurs vers. *Lisez*, s'exprimer.

Page 393, lig. 23. « Le plus grand *effort*. *Lisez*, le plus grand mérite.

Page 394, lig. 11. Caractérise *puissamment*. *Lisez*, plaisamment

CORRESPONDANCE
LITTÉRAIRE,

ADRESSÉE A SON ALTESSE IMPÉRIALE

M.gr LE GRAND-DUC,

AUJOURD'HUI

EMPEREUR DE RUSSIE,

ET A M. LE COMTE

ANDRÉ SCHOWALOW,

CHAMBELLAN DE L'IMPÉRATRICE CATHERINE II,

Depuis 1774 jusqu'à 1789;

Par Jean-François LAHARPE.

Et mihi res, non me rebus submittere conor.
Hor.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez { Mignerет, Imprimeur, rue du Sépulcre S. G., N.° 28;
Et à l'ancienne Librairie de Dupont, rue de la Loi, N.° 288.

AN IX. (1801.)


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 JAN 1951
OF OXFORD

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

LETTRE CXV.

On attend toujours des nouveautés aux trois spectacles, à l'opéra le *Narcisse* de Gluck, au théâtre français une comédie de M. Dorat, intitulée l'*Intriguant* ou la *Haine de Famille*, ou *Roséïde*; car on ne sait encore lequel de ces trois titres sera préféré; à la comédie italienne, une pièce qui a pour titre, *Les Bourgeois du Jour*, ouvrage d'un Irlandais nommé Rutlidge, l'un des plus intrépides apologistes de Shakespeare, et auteur de quelques brochures oubliées, telles que le *Babillard*, le *Bureau d'esprit*, la *Quinzaine de Paris*, etc. Au reste, cette comédie des italiens sera peut-être représentée avant que ma lettre soit fermée.

La discorde règne toujours aux foyers et au parterre du théâtre français. M.lle Sainval l'aînée est rappelée de son exil, mais sans être rétablie au nombre des comédiens. On

a fait venir, pour la remplacer, cette fameuse M.lle Raucourt, l'exemple le plus frappant de l'engoûment du peuple Parisien, et de l'inconstance des affections publiques. Cette actrice si vantée, qu'on plaçait dès son début au-dessus des Clairon et des Dumesnil, vient d'être horriblement maltraitée par le parterre, dans ce même rôle de Didon qui passait pour son triomphe; et dans celui de Phèdre, on a été jusqu'à lui appliquer personnellement plusieurs endroits de son rôle qui sont devenus pour elle, par les applaudissemens ou par les éclats de rire du public, la plus cruelle des injures.

> Je ne suis point de ces femmes hardies,
> Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,
> Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Les cris du parterre ont interrompu l'actrice à cet endroit. A cet autre vers,

> Et moi, triste rebut de la nature entière,

le même parterre a applaudi sans fin.

M.lle Raucourt n'a fait, il est vrai, que l'irriter davantage en affectant de répéter les vers qui avaient excité tant de murmures. Mais quoique M.lle Raucourt n'ait pas un grand talent, quoique sa conduite ait été plus qu'indiscrète, cependant les gens sensés ont trouvé

qu'il y avait de l'indécence et une malhonnêteté brutale à maltraiter ainsi une femme en public et en face ; une actrice chargée d'un rôle tragique, et que l'on met par conséquent dans l'impuissance de le remplir suivant ses moyens. Rien ne prouve mieux combien l'esprit du parterre est changé : les excès où il se porte, qui n'étaient point connus auparavant, prouvent combien il est mal composé. Jamais une assemblée d'honnêtes gens ne se permettra de dire à une femme, quelle qu'elle soit ; *qu'elle est le rebut de la nature entière.* On peut refuser de l'écouter ; mais il est choquant et atroce de l'injurier à ce point.

Il est vrai qu'il faut attribuer une partie de ces violences à la cabale de M.lle Sainval l'aînée, qui ne voyait dans M.lle Raucourt qu'une rivale qu'on a voulu lui opposer. On a même appelé M.lle Sainval à grands cris, comme si les comédiens étaient maîtres de la faire jouer malgré l'ordre du roi. Ce n'est pas que l'on doive trouver mauvais que le public assemblé pour son argent, témoigne à haute voix ses affections ou ses aversions ; mais on ne peut s'empêcher de remarquer que quand le théâtre français perdit, par la faute du

maréchal de Richelieu, la célèbre M.lle Clairon, le talent le plus parfait dans la tragédie, et qui avait été très-injustement mise en prison, le public ne donna pas le moindre témoignage de regrets, et ne fit entendre en sa faveur aucune réclamation; et aujourd'hui, pour un sujet qui est si prodigieusement éloigné de ce degré de perfection, les clameurs éclatent de toute part. Quelle est la raison de cette différence? C'est que M.lle Clairon n'avait d'amis que dans la bonne compagnie qui ne fait point de bruit au spectacle, et que M.lle Sainval a su mieux que personne mettre en œuvre une foule de polissons soudoyés qui composent aujourd'hui un tiers du parterre, et s'en rendent quelquefois les maîtres.

Au reste, toutes ces cabales, ces discordes furieuses qui divisent le théâtre et la littérature, sont faites pour affliger ceux qui aiment véritablement les arts, pour inspirer à ceux qui les cultivent le goût de la retraite et de l'indépendance, et le desir de s'éloigner autant qu'il est possible, de tout ce qui peut troubler l'exercice d'un talent qui demande au moins quelque tranquillité et une liberté décente.

C'est aussi une des raisons qui ont contribué à me faire abandonner les fonctions de critique, devenues plus périlleuses et plus difficiles que jamais. J'ai renoncé absolument au travail du Mercure, où ma retraite a été annoncée dans le numéro du 4 de ce mois, et Marmontel a refusé nettement de me remplacer. A propos de ce dernier, voici d'assez jolis couplets qu'il fit dernièrement au nom de M.me Dudeffant qui envoyait à M.me la maréchale de Luxembourg pour le jour de sainte Magdeleine, sa fête, un jeu de loto en parfilage d'or.

Jouez avec assurance,
Le hasard vous est soumis;
Il m'a dit en confidence
Qu'il était de vos amis.
On croyait qu'à l'aveuglette
Il dispensait tous ses dons;
Vous prouvez qu'il est prophète,
Et que ses yeux sont fort bons.

Il vous donna la naissance;
Vous honorez vos aïeux.
Il vous donna l'opulence;
Pouvait-il la placer mieux?
Plus d'un malheureux s'étonne
En recevant vos bienfaits,
Qu'il n'ait pas joint la couronne
Aux présens qu'il vous a faits.

Un autre dieu qu'on accuse
D'être aveugle comme lui,
Pour faire voir qu'on s'abuse,
Vous cite encore aujourd'hui.
Il vous fit à son image,
Et puis s'en alla chantant :
Magdeleine est mon ouvrage ;
Qu'un aveugle en fasse autant.

De mes yeux dans ma jeunesse
Vous avez fait les plaisirs ;
De mon cœur, dans ma vieillesse,
Vous remplissez les desirs.
Ce cœur plein de votre image,
Lui rend un culte assidu,
Et ce sens me dédommage
De celui que j'ai perdu. *

Le comte de Tressan qui à l'âge de 72 ans, a conservé, et peut-être un peu trop, les goûts et l'esprit de sa jeunesse, a adressé les vers suivans à une petite fille de campagne qu'il élève dans ses terres.

Entre mes bras j'ai tenu l'innocence,
Le lys des prés, la rose du printems.
C'est ma Fanchon : elle sort de l'enfance,
Elle a trois mois plus que ses quatorze ans.
Ses yeux touchans, sa *bouche enchanteresse*,
Ses jeunes mains dont la moindre caresse,

* Mme. Dudeffant était aveuglé depuis bien des années.

Sans le vouloir, fait pétiller mes sens,
Ne m'ont point fait oublier mes sermens.
J'ai respecté sa modeste jeunesse.
Ah ! ma Fanchon, quand auras-tu quinze ans ?

Si parmi les pièces de concours, il n'en a point paru qui méritât d'être distinguée, on en a du moins imprimé une qui n'a point concouru, mais qui n'en a pas moins de mérite ; c'est celle que M. le comte de Schowalow a publiée sous le titre de *Lettre à Voltaire*. Cet ouvrage respire le bon goût et l'élégance ; il y a même des vers fort beaux et d'une tournure très-poétique.

LETTRE CXVI.

L'ACADÉMIE française a perdu M. de Foncemagne; car la mort d'un confrère de ce caractère est véritablement une perte. Ce n'était pas un homme de talent, ni même de beaucoup d'esprit; c'était un érudit, un vrai bibliographe; mais ce qui ne s'allie pas toujours avec ce genre de mérite, un homme plein de politesse et d'aménité. Il n'était connu dans la littérature que par les mémoires sur différens objets d'érudition, qui l'avaient fait recevoir à l'académie des belles-lettres, et qui se trouvent dans les recueils de cette compagnie; mais il était chéri dans le monde par la douceur de ses mœurs. Il avait été sous-gouverneur du duc de Chartres, et avait conservé, avec l'amitié de ce prince, un logement au Palais-Royal. Il était très-attaché par goût et par habitude aux travaux journaliers de notre académie dont il était devenu sous-doyen, et l'activité qu'il y mettait et son assiduité aux séances ont duré jusqu'aux derniers momens de sa vie.

Il était déja fort âgé lorsqu'il réfuta

Voltaire sur le testament du cardinal de Richelieu. Voltaire, comme on sait, regardait ce testament comme supposé et fabriqué par l'abbé de Bourzeis, quoiqu'il y eût quelques notes du cardinal. M. de Foncemagne soutenait que l'ouvrage était authentique. Chacun garda son avis, comme il arrive dans presque toutes les disputes; mais l'urbanité qui régna de part et d'autre dans cette discussion, est un modèle qui a été trop peu suivi.

Cet homme dont le caractère distinctif était la modération en tout, et qui affectait une extrême simplicité, eut pourtant une espèce d'ambition qui suppose même beaucoup d'art et de finesse : il voulut dominer à l'académie des belles-lettres, et il en vint à bout. Son âge, ses liaisons dans la maison d'Orléans, la considération dont il jouissait dans le monde, ses mœurs liantes qui lui faisaient beaucoup d'amis qu'il savait ménager avec soin, et qu'il rassemblait volontiers chez lui, tout lui avait donné dans ce corps une espèce d'autorité dont personne n'était blessé. On ne faisait rien sans le consulter, et il avait une influence marquée dans toutes les élections. Il n'en était pas de même à l'académie française

où régnait le parti des philosophes, qui ont voulu être maîtres, et le sont devenus malgré le clergé et les grands.

La politique de M. de Foncemagne qui consistait à être bien avec tous les partis, ne lui permettait pas de s'attacher décidément à aucun, sur-tout à celui qui ayant le plus de pouvoir à l'académie, avait aussi le plus d'ennemis à la cour. Il se tint à l'écart avec quelques-uns de ses confrères des belles-lettres; et sous le ministère du chancelier de Maupeou qui haïssait l'académie et voulait la mortifier, il obtint une pension de 2000 livres, conjointement avec l'abbé Lebatteux, à raison de leur *sagesse* : c'est ce que portait la lettre du roi à l'académie, et c'était reprocher à tous les autres d'en avoir manqué. Aussi l'on pensa que M. de Foncemagne, en bon académicien, n'aurait pas dû accepter une grâce qui avait l'air d'être un affront pour ses confrères; mais il ne poussa pas la délicatesse si loin.

Il était janséniste, du moins autant que peut l'être un homme qui préfère une opinion à une autre, sans aucune espèce de fanatisme. Aussi ne se fâchait-il point du tout, lorsqu'on l'appelait janséniste, et

c'était même une plaisanterie reçue entre lui et M. d'Alembert, qui ne manquait pas de lui dire toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, *vous autres jansénistes*, et M. de Foncemagne en riait volontiers.

Il est mort à 84 ans : nul homme n'a eu, si l'on en excepte les six derniers mois de sa vie, une vieillesse plus saine ni une carrière plus heureuse. Il est mort de la vessie, comme la plupart des octogénaires; il souffrait beaucoup dans ses derniers jours, et et même jusqu'à desirer souvent la mort, en se reprochant de la desirer. On peut faire en peu de mots son éloge qui serait assez remarquable : cet homme qui était savant de profession, et janséniste de conviction, était pourtant le plus doux de tous les hommes.

M.rs Dorat et de Parny ont adressé tous deux des vers à M. le comte de Schowalow, à l'occasion de sa nouvelle *Epître à Voltaire*. Voici d'abord ceux de M. Dorat.

Toi qui loin du Nord *engourdi*,
Vins chez nous, maître en l'art de plaire,
Moissonner les fleurs *du Midi*;
Ou sur le Pinde, ou dans Cythère;
Toi qui dans ta jeune saison,

Touches d'une main si légère
Le luth du vieil Anacréon ;
Les roses *dignes de Cyprine*,
Dont tu sais orner nos boudoirs,
Ne naissent point, je l'imagine,
Dans le pays des renards noirs,
Et de la martre zibeline.
Après avoir chanté Ninon,
Qui *cédant à la fantaisie*,
Fut libertine par raison,
Et trompait par *philosophie*,
Tu peins d'un plus mâle crayon
De Ferney cet aimable sage,
Qui *s'oubliant* en son bel âge
Dans l'entretien un peu fripon
De l'enchanteresse volage,
Y faisait son apprentissage
De goût, de grâce et de bon ton.
De son tems qu'on cite et qu'on aime,
Si le ciel t'eût fait *exister*,
Elle t'eût fait l'*honneur suprême*
De te prendre pour te quitter.
Le Russe au tact plein de finesse,
Au style élégant et poli,
Qui, grâce à sa délicatesse,
Compta Voltaire pour ami,
Aurait eu Ninon pour maîtresse.

On reconnaît dans cette pièce les inconséquences ordinaires de l'auteur, qui ne met aucune suite dans ses idées. Si Ninon *cédait*

à la fantaisie, comment était-elle *libertine par raison?* Comment Voltaire qui n'avait que 14 ans quand elle est morte à plus de quatre-vingts, a-t-il pu *s'oublier dans son entretien*, et comment *fait-on un apprentissage en s'oubliant?* Il faudrait, même dans ce genre, écrire avec un peu plus de réflexion. Les vers du chevalier de Parny sont beaucoup meilleurs, quoique la fin languisse un peu, et ne réponde pas tout-à-fait au commencement.

Je l'avais juré, mais en vain,
De chercher Théocrite aux champs de la Sicile,
De mouiller de mes pleurs le tombeau de Virgile,
Et d'aller à Tibur, un Horace à la main,
Boire à la source fortunée
Qui coulait autrefois sous le nom d'Albunée.
J'ai relu cet écrit par la raison dicté,
Où des nouveaux Romains vous peignez la folie,
Et du voyage d'Italie,
Vos vers heureux m'ont dégoûté.
Que verrais-je en effet sur ce Tibre vanté?
Les temples du sénat transformés en conclaves,
Des marbres dispersés l'antique majesté,
Monumens de la liberté,
Au milieu d'un peuple d'esclaves. *

* On sait comme ils sont devenus *libres*, quand nous avons été chez eux.

De ce peuple avili détournons nos regards ;
Fuyons aussi Paris, on y respecte Rome :
Allons, volons plutôt vers ces nouveaux remparts,
Où la raison rend tous ses droits à l'homme.
Je les verrai ces lieux que font aimer vos vers.
Oui, je veux avec vous traverser les déserts
De la froide Scandinavie.
Par le sauvage aspect de ces sombres beautés,
Mes regards long-tems attristés,
Se fixeront enfin sur les champs de Russie.
De Catherine alors vous direz les travaux ;
Vous parlerez de ce héros
Fameux par ses exploits, *mais* grand par son génie,
Qui cessa de régner pour mieux régner un jour,
Dont la main conduisit aux murs de Pétersbourg,
Des beaux arts étonnés la foule réunie ;
Qui s'imposa lui-même un exil généreux,
Qui créa ses sujets et les rendit heureux.
A ces discours de politique,
Mêlant de plus joyeux propos,
Vous répandrez ce sel attique
Que Voltaire autrefois jetait sur ses bons mots.
Nous relirons toujours ses écrits que j'adore ;
Nous rirons avec lui du pape et *des enfers ;* *
Vous louerez les talens, j'écouterai vos vers,
Et je croirai l'entendre encore.

* Singulier rapprochement ! De tout temps et par-tout on a cru à l'*enfer* très-indépendamment du *pape ;* et, quand on a jugé à propos de ne plus croire à l'*enfer,* il est venu se faire reconnaître en personne sous le nom de *gouvernement révolutionnaire,* qui assurément est de sa façon.

Le portrait du czar Pierre est faible et négligé. Il n'est pas vrai qu'*il cessa de régner*: jamais il ne *régna* plus que lorsqu'il voyageait pour apprendre à régner. Mais d'ailleurs ces vers ont le mérite ordinaire de ceux du chevalier de Parny, l'élégance et l'harmonie poétique.

Une autre pièce de Dorat court en manuscrit : car elle n'est pas de nature à être imprimée. Je ne la transcris même ici que pour vous donner une idée des scandales qui passent ici quelquefois sous le nom de *persifflage* et de *gaîtés*. Elle a pour titre : *A celle qui se reconnaîtra*.

Toi, la plus belle des Didons,
Chaste un peu moins que Pénélope,
Dans ce pays d'illusions,
Il n'est rien que nous ne fassions
Pour fuir l'ennui qui nous *galope*.
Plumes en l'air, nez en avant,
On court, grimpé sur la chimère,
Vers le plaisir qui fuit d'autant.
Toujours séduit, toujours enfant,
On aime, on plaît à sa manière;
Le plus sage tourne à tout vent.
L'un atteint l'amour pardevant,
L'autre l'attrape par derrière.
Le caprice est ce qui nous meut,

Le diable emporte les scrupules ;
Enfin on fait du pis qu'on peut. *
Tout le monde a des ridicules ;
Mais n'a pas des vices qui veut.
Du tien ne vas pas te défaire :
Dans la Grèce on en faisait cas ;
Et sur le vice on sait, ma chère,
Que les Grecs étaient délicats.
Dans Rome encor, ville exemplaire ;
Messaline, Actée, ou Glycère,
Ne t'auraient point cédé le pas.
Jours de débauche et de lumière !
Beaux jours de la corruption !
Les petits soupers de Néron
Auraient bien été ton affaire.
Là nul censeur embarrassant,
Jeunes Bacchantes très-humaines,
Au corps souple, au geste agaçant ;
Auraient imité tes fredaines,
Et su provoquer ton talent.
Saint Jérôme cite souvent
Le tempérament des Romaines.
Quoi qu'il en soit, au gré du tien ;
Æduque nos Parisiennes ;
Il est des excès qu'en tout bien
Il faudra que tu leur apprennes.
Ceignant le pampre ou le laurier,
N'obéis qu'à ta fantaisie ;
Garde ton essor cavalier,

---

* Ce vers est digne de Robbé pour la dureté baroque.

Et ton audace et ton génie,
Et cet amour *peu familier*
Dont le costume irrégulier
Tente la bonne compagnie.
Monte le matin un coursier
D'Angleterre ou d'Andalousie;
Aime le soir Souque ou Julie;
Le lendemain viens larmoyer,
Tenant l'urne de Cornélie.
Le parterre a beau guerroyer,
Laisse en héros siffler l'envie:
Tout va, tout prend, tout nous est bon.
Nous aimons à voir une reine
En-pet-en-l'air, en court jupon,
Beaucoup plus *lascive* que vaine,
Faire de myrte une moisson,
De ses bras lier sa Climène,
Et mettre *sans tant de façon*
La cocarde d'un franc dragon
Sur l'oreille de Melpomène.

Va, dans ce siècle du bon ton,
Les mœurs sont une singerie,
Les préjugés une chanson,
Et la sagesse une folie.
Nous sommes libertins à fond:
Par nous tu dois être accueillie.
L'oubli joyeux de la raison
Est un don du ciel qu'on t'envie.
Nargue les sots, cède à tes goûts;
Donne aux femmes des rendez-vous,

Parle aux hommes *philosophie* ; *
N'en aime aucun, trompe-les tous,
Sois gaie, *insolente* et jolie ;
Sur la scène *avec énergie*,
Viens, prends le sceptre, asservis-nous ;
Tiens le thyrse dans une orgie,
Et tu n'auras que des jaloux.

---

* Pour cette fois il n'y a pas d'inconséquence dans les idées : la *philosophie* ne pouvait être mieux placée que dans une pièce où l'on parle tant du *péché* qu'on a nommé *philosophique*, tant on a senti généralement qu'il y avait une *philosophie* qui était en tout l'ennemie de la nature ; et c'est celle-là qu'on voudrait encore nous faire *respecter !*

LETTRE CXVII.

La tragédie de *Pierre-le-Grand* n'a pas dû dédommager M. Dorat de la chûte de sa *Rozéïde ;* et en effet, incapable de tout ouvrage sérieux, il est encore moins propre, s'il est possible, à la tragédie qu'à la comédie. *Pierre-le-Grand* n'est autre chose que son ancienne pièce de *Zulica*, refondue sous de nouveaux noms. Il n'avait fait d'abord qu'un mauvais roman, et aujourd'hui il a gâté l'histoire ; voilà toute la différence. Jamais peut-être on n'a rien mis sur la scène de plus absurde, de plus inconçevable que le plan de *Pierre-le-Grand;* et jamais on n'a imaginé de défigurer plus grossièrement de grands caractères et des faits connus. Il n'y a qu'un exposé des ressorts de la pièce, qui puisse donner une idée d'un semblable délire. La conspiration d'Amilka, étouffée par Menzicoff, est le sujet que lui donnait l'histoire; mais voici comme il l'a arrangé. Amilka qui n'était qu'un chef de bandits, et dont il lui plaît de faire un prince du sang des empereurs, conspire contre le czar Pierre, par deux motifs : le premier, c'est

qu'il ne peut souffrir que l'on veuille civiliser la nation Russe; le second, c'est qu'il est jaloux du crédit de Menzicoff. Il veut faire périr le Czar, et cependant il ne veut point régner à sa place. Il lui suffit, dit-il, de délivrer sa patrie d'un tyran, et après lui régnera qui pourra. Il a de grandes intelligences dans la milice des Strélitz, dont il fomente les mécontentemens; mais il veut avoir recours à un moyen, selon lui, plus *infaillible*.

Pour tuer le Czar, il s'adresse, à qui? à ce même Menzicoff qu'il abhorre, à la créature de Pierre, à celui dont l'existence entière est l'ouvrage de l'empereur, et qui est comblé de ses bienfaits et en possession de sa confiance intime. C'est lui qu'il veut armer contre le Czar, sans examiner si ce Menzicoff qu'il déteste, ne recueillera pas le fruit du crime, supposé qu'il veuille le commettre. Le seul motif de confiance qu'ait Amilka, c'est l'amour de Menzicoff pour sa fille Amétis. Il paraît convaincu que cet amour pour la fille peut le rendre capable de tout en faveur du père; et il oublie qu'un homme d'état, un homme naturellement ambitieux, qui n'a vécu que pour la

fortune et la faveur, n'est pas communément de ces hommes que l'amour peut conduire jusqu'à l'excès de la folie et du crime. Quoi qu'il en soit, il confie son projet à Menzicoff, qui ne manque pas, comme de raison, de le rejeter avec horreur; mais Amilka qui peut tout craindre d'un homme dépositaire d'un pareil secret, imagine, pour l'enchaîner à ses desseins, et pour le déterminer à un assassinat, le moyen le plus extraordinaire qui soit jamais entré dans la tête d'un homme. *Si ce soir*, lui dit-il, *tu n'égorges pas l'empereur, je tuerai ma fille*; et cette démence atroce paraît si convainquante à Menzicoff, qu'il promet sur le champ de tuer le Czar. Il semble qu'il y ait une gageure entre eux deux, à qui sera le plus insensé. Quelle complication d'absurdités dans une pareille scène! Nous avons vu dans plusieurs tragédies des pères lever le poignard sur leurs enfans, dans des momens de crise et de désespoir, où l'âme est absolument enlevée à elle-même. Par exemple, Danaüs dans la tragédie d'*Hypermnestre*, prêt à tomber sous les coups de Lyncée et de ses sujets révoltés, lève le fer sur sa fille, et dit à Lyncée qui l'aime, que s'il ne se retire pas, il va

poignarder Hypermnestre à ses yeux. Cette situation tirée de Métastase, et employée dans plusieurs romans, n'est pas destituée de vraisemblance. Mais que de sang froid l'on dise à un homme à qui l'on donne le temps de la réflexion : si vous ne faites pas tout ce que je vous demande, ce soir je tuerai ma fille ; cela ressemble à un conte d'ogre, et non pas à une tragédie, ni à quoi que ce soit de raisonnable ; et en supposant même qu'un fou féroce puisse faire une pareille menace, comment ne voit-il pas qu'il laisse à Menzicoff toute la facilité possible de le prévenir ? Car qui empêche qu'en le quittant, Menzicoff n'aille sur le champ avertir le Czar, qui peut aussitôt faire arrêter le père et la fille ? Voilà sur-tout ce qui fait qu'un tel excès de désespoir et de fureur ne peut être vraisemblable que lorsqu'il n'est que momentané : au contraire, il est hors de toute croyance, lorsqu'il est réfléchi. Mais ce n'est pas tout : tandis que Menzicoff, après la promesse insensée qu'il a faite, reste pendant deux actes sans prendre aucun parti, et se lamente ridiculement avec Ametis, l'empereur a des soupçons de quelque trahison de la part d'Amilka, sans que l'on sache pourquoi. Il le fait venir ; et ce furieux conjuré

traite son empereur en face avec un mépris et une insolence dont on n'a pas d'idée; et ce même Czar qui est peint dans le reste de la pièce comme un tyran sanguinaire et implacable, comme l'oppresseur et le bourreau de ses sujets, comme un homme qui a dévasté la Russie, ce même homme porte la bonté jusqu'à la bêtise. Il écoute Amilka sans colère; il lui rend compte de toute sa politique, à laquelle celui-ci ne répond que par des injures. Enfin il va jusqu'à lui dire : *Qui conspire contre moi, qui soulève mes sujets, qui veut m'immoler? C'est moi,* dit naïvement Amilka. Là-dessus l'empereur ordonne qu'on le laisse libre et que les portes du palais lui soient ouvertes. La déraison n'est pas encore au bout : Amilka profite de cette magnanimité stupide, et attaque le palais à la tête des Strélitz. L'empereur les repousse avec l'aide de Menzicoff, qui même lui sauve la vie dans le combat. Amilka est pris et amené devant le Czar. Celui-ci commence par remercier Menzicoff son sauveur, et lui demande ce qu'il veut pour prix de ses services : *la grâce d'Amilka*, dit Menzicoff, et en même temps il avoue qu'il était son complice, et qu'il a reçu de sa main un poignard

pour égorger Pierre. L'Empereur prend le poignard de la main de Menzicoff, et se tournant vers Amilka : *es-tu encore dans le dessein de me tuer*, lui dit-il ? *Oui*, dit le conjuré, *je n'ai jamais eu d'autre envie. Eh bien*, dit Pierre, *prends ce poignard, et plonge-le dans mon sein.* Amilka ne se le fait pas dire deux fois ; il prend le fer et va pour en percer le Czar qui s'offre à ses coups. Heureusement qu'au milieu de ce combat d'imbécillité et de bassesse, Menzicoff se jette entre eux deux, et arrête Amilka, qui tourne alors le poignard contre lui-même, et se tue.

Toutes ces extravagances puériles ont été huées à la première représentation de la pièce, comme elles devaient l'être. Mais depuis, en retranchant quelques endroits par trop ridicules, et en payant un plus grand nombre de voix dans le parterre, l'auteur s'est fait applaudir et même *demander*, comme c'est là coutume ; mais cela n'a pas empêché qu'à la seconde représentation et un samedi d'hiver, la salle ne fût déserte ; car il est un peu plus facile de se faire applaudir que de se faire écouter.

Le style est chargé de lieux communs, de déclamations triviales, de réminiscences,

de tirades déplacées ; à peine dans ce déluge de mauvais vers y en a-t-il vingt ou trente que nos journalistes ont trouvés *beaux*, parce qu'ils sont passables. A l'égard des mœurs, elles ne sont pas plus vraies que les caractères, et l'on n'est pas plus en Russie qu'au Japon.

Pendant que la nation Russe est ainsi défigurée sur notre théâtre, je n'ai pas vu sans indignation que l'auguste souveraine qui la gouverne, et l'héritier du trône, objet des espérances et de l'amour d'un grand peuple, fussent outragés avec la plus maligne impudence dans un libelle périodique qui court l'Europe, sous le nom d'*Annales civiles, politiques et militaires, par M. Linguet*. Comme il est impossible de rien ajouter au mépris que j'ai pour lui, ainsi que tous les honnêtes gens, je n'avais jamais ouvert un seul de ses numéros; mais quelqu'un de mes amis a cru devoir me montrer les cahiers où les personnes les plus respectables, et à qui je dois le plus de reconnaissance, sont effrontément insultées, à propos de M. d'Alembert et de moi. Je conçois tout le dédain que les puissances peuvent avoir pour ce misérable compilateur de mensonges et de scandales, chassé tour-à-tour de France, de Suisse,

d'Angleterre, et en dernier lieu de Bruxelles. Mais j'ai cru qu'il était à propos, dans une des notes à la suite de l'*Éloge de Voltaire* que je vais imprimer, de relever quelques-uns des traits qui peuvent faire connaître au public honnête et éclairé toute l'horreur que mérite cet infâme calomniateur. Si l'on dédaigne de le faire punir, il peut être quelquefois utile de le confondre.

LETTRE CXVIII.

On attend à l'opéra l'*Amadis* de Quinault, arrangé en trois actes, et mis en musique par le célèbre Back. Les répétitions ont eu beaucoup de succès ; et peut-être cet ouvrage suspendra-t-il pour un moment les querelles sur Piccini et sur Gluck, qui durent toujours avec la même animosité, quoique la scène soit un peu changée. Les Gluckistes ont épuisé les injures, et l'on commence à entendre les raisons de leurs adversaires. La chûte de *Narcisse*, très-misérable production, paroles et musique, a fait voir que Gluck ne pouvait réussir sans être soutenu par l'intérêt des grandes situations, dont le mérite est indépendant du sien ; et lorsqu'il est abandonné à lui-même et aux ressources de son art, la pauvreté ordinaire de son chant devient sensible et manifeste. D'ailleurs les chefs de cabale qui s'étaient emparés de tous les journaux, pour fermer la bouche à tous ceux qui ne pensaient pas comme eux, ou leur ôter les moyens de se faire entendre, ont perdu beaucoup de leur crédit. Leur despotisme les a rendus

odieux, et leurs manœuvres sourdes les ont rendus méprisables. On vient de leur porter le dernier coup dans une brochure qui a pour titre, *Suite des Entretiens sur l'Opéra de Paris*. Ces *Entretiens* avaient paru dans le temps de la nouveauté d'*Iphigénie en Tauride*: le fond en était très-bon, mais le style était négligé. L'auteur est un jeune homme qui a de l'esprit et des connaissances en musique. On s'empressa de donner dans le Mercure un extrait infidèle et tronqué de cet ouvrage qu'on ne réfuta que par des sarcasmes; et ce qui était encore plus condamnable, on ne permit pas que l'auteur des *Entretiens* pût se défendre dans ce même journal, qui, par son institution, doit être également ouvert à tout le monde. Telles sont les armes ordinaires des Gluckistes, même les plus modérés; car je ne parle ici que de la guerre de plume, et je supprime des méchancetés bien plus viles et moins connues. L'auteur a fait imprimer sa réponse, a soigné son style qui seul avait donné quelques avantages sur lui. Il discute avec clarté, et raille avec finesse; enfin il a raison de fort bonne grâce, et c'est un des bons écrits de ce genre que nous ayons. Les Gluckistes en sont plus mortifiés qu'ils

ne le disent, et jusqu'ici n'y ont pas répondu.

Collé le chansonnier vient de faire un vaudeville nouveau, sur l'air : *La petite Lise veut que je la conduise, etc.* Le vaudeville a pour titre, le *Perruquier :* c'est une espèce d'allégorie un peu grivoise, à la manière de l'auteur.

Amis, j'accommode
Les femmes à la mode.
Le grand art des coiffeurs
Les rend maîtres des cœurs.
Mes bonnes fortunes
Ne sont pas communes.
Femmes qu'on veut voir,
Femmes sur le trottoir,
Filles de théâtre,
Que Paris idolâtre ;
Sur-tout à l'opéra,
C'est à qui me prendra.

J'ai d'autres pratiques
De femmes moins publiques,
Qui, sans faire *florès*,
Ont des attraits plus frais.
Ce sont des volières
De nos ouvrières,
De minois gentils
Que l'on coiffe *gratis*.

Au fer je les passe,
Et mon cœur se délasse,
Par ces objets nouveaux,
De plus nobles travaux.

Je donne la grâce
Aux rubans que j'enlace ;
Mes boucles ont le tour
Des boucles de l'amour.
L'objet que j'arrange
Est beau comme un ange :
Quand j'y mets la main,
C'est un objet divin.
Toute beauté vaine
Me sait gré de ma peine ;
Et je prends, quand je veux,
Les cœurs par les cheveux.

Avec quelque audace
Où je mets de la grâce,
Je réussis gaîment,
Et sans savoir comment.
Fort bien de figure,
Et de la tournure,
Flatteur à l'excès,
Pour avoir des succès,
J'avance ou recule ;
Mais tendre comme Hercule,
J'en montre le maintien,
On rit et tout va bien.

Je n'ai, camarades,
Jamais que des passades;
Mais je les aime mieux
Que des amours trop vieux,
Que de vieilles flâmes
Bonnes pour les ames
Qui n'ont point de corps.
Je confesse mes torts.
Dans mon inconstance
Je mets ma jouissance,
Et je veux tous les jours
De nouvelles amours.

Voici une autre chanson un peu plus anacréontique, et qu'on assure être l'ouvrage d'une demoiselle. Elle est sur l'air de cette chanson de l'*Amour quêteur* qui a tant couru : *Jupiter un jour en fureur, etc.*

Le Dieu du vin chez les mortels
Voyant son culte se détruire,
« L'Amour usurpe mon empire,
Vengeons, dit-il, mes autels.
Imaginons un stratagême
Pour punir cet ambitieux;
Faisons fléchir tous les Dieux
Sous mon pouvoir suprême. »

Dès qu'il eut formé ce projet,
Il court avec impatience
Mettre Hébé dans la confidence.
« Gardez, dit-il, le secret.

Soyons tous deux d'intelligence ;
Versez le nectar amplement,
Et puis vous verrez comment
J'exerce ma vengeance. »

La jeune Hébé si bien versa
Au gré du dieu de la bouteille,
Que du charmant jus de la treille
Tout l'Olympe s'enivra.
Jupiter oubliant sa gloire,
Au dessert voulut s'égayer ;
A Minerve il fit chanter
Une chanson à boire.

Apollon s'endormait parfois,
Son char allait à l'aventure.
Vénus égara sa ceinture,
L'Amour perdit son carquois.
C'était-là le nœud du mystère :
Le dieu du vin a tout caché ;
Ayant vainement cherché,
L'Amour se désespère.

« Ne pleurez pas, mon bel enfant,
Dit Bacchus touché de ses larmes ;
Je veux bien vous rendre vos armes
Mais promettez à l'instant
Que sous votre puissance aimable,
Pour rendre les mortels heureux,
Vous ne comblerez leurs vœux
Qu'au sortir de la table. »

LETTRE CXIX.

L'OPÉRA d'*Amadis* n'a pas eu de succès. Le poëme n'est pas arrangé d'une manière heureuse ; il est tronqué, et l'exécution a été ridicule en plusieurs endroits. Le moment où l'ombre d'Ardancanil doit s'élever de son tombeau, et dire à sa sœur Arcabonne :

Ah ! tu me trahis, malheureuse !

ce moment très-théâtral et qui doit faire frémir, a été travesti en une farce grotesque. Ils ont imaginé de montrer Ardancanil couché sur une espèce d'estrade dans l'intérieur de son tombeau, et enveloppé d'une espèce de drap mortuaire dont il se débarrasse ; et après qu'il a parlé, toujours couché, il remet son drap sur sa tête. On a fait des éclats de rire et avec raison. Une pareille scène n'a pas peu contribué, comme on peut se l'imaginer, à détruire l'illusion et l'intérêt de la représentation. A l'égard de la musique, elle a paru en général au-dessous des autres compositions de Back. Il y a un duo de vengeance entre Arcalaüs et Arcabonne,

qui est d'un grand caractère ; un air chanté par Oriane, qui est plein d'expression et de mélodie, et quelques jolis airs de danses. Tout le reste est assez faible et de peu d'effet. Le troisième acte a de la pompe, quoiqu'elle ne soit pas bien amenée ; et en total, c'est un opéra froid, une musique médiocre et un beau spectacle.

Ces jours derniers M. de Rulhières, ayant été mal reçu chez une femme qui croyait avoir à se plaindre de lui, lui envoya le lendemain un petit livret que l'on met entre les mains des enfans, et qui s'appelle la *Civilité puérile et honnête*. Il y joignit ces quatre vers-ci, dans lesquels il ne donnait pas lui-même l'exemple de la *civilité* dont il donnait à une femme une leçon très-incivile.

Ce livre vous peut être utile,
Et vous en avez grand besoin.
Peut-être il vous rendra civile ;
Honnête, c'est un autre point.

Ces quatre vers satyriques m'en rappellent quatre de M. de Voltaire, retrouvés dans une de ses correspondances, à propos de la préface du *Glorieux* de Néricault-Destouches, préface qui était d'un ton un peu avantageux.

NÉRICAULT dans sa comédie
Croit avoir peint le *Glorieux* ;
Pour moi, je crois, quoi qu'il en dise,
Que sa *préface* le peint mieux.

Le comte de Tressan, connu dans sa jeunesse par des épigrammes très-mordantes et très-bien tournées, et qui, à l'âge de 74 ans, fait encore des vers avec facilité et esprit, a pris pour sujet de ses chants poétiques et galans une *Nanine* de 14 ans, qu'il a élevée chez lui à la campagne, sous le nom de *Fanchon*, et il m'a envoyé les vers suivans qu'il a faits pour elle, et qui sont un peu lestes à l'égard de Salomon; mais l'auteur a cru sans doute que de philosophe à philosophe et de poëte à poëte, il n'y avait que la main.

O SALOMON, des mortels le plus sage,
Le ciel, je crois, me fit pour t'imiter.
Tout comme toi j'écris maint radotage.
Je suis bien vieux, je bois, j'aime à chanter.
Tout comme toi j'adore l'innocence
D'un jeune objet qui t'aurait enflammé.
Mais quelquefois, en perdant patience,
Du vrai plaisir n'ayant que l'espérance,
De désespoir et d'amour consumé,
Je dis : mon dieu ! c'est trop de ressemblance :
Ma bien-aimée *est un jardin fermé*.

Chabanon a été élu hier à la pluralité de dix-neuf voix sur vingt-sept, pour remplacer M. de Foncemagne notre confrère à l'académie française. Le Mierre n'a eu que quatre voix, entr'autres celle de Marmontel et la mienne. Je penserai toujours que dans ces sortes de choix la justice est le premier des devoirs, et que la complaisance ne doit pas s'en mêler. Tous mes confrères disent aujourd'hui que la première place doit être pour Le Mierre; mais le public le nommait à celle-ci. Je n'ai aucune liaison avec lui; mais quand mon suffrage aurait dû être l'unique en sa faveur, il l'aurait eu.

Beaumarchais vient d'imprimer une espèce de manifeste *en réponse à celui du Roi d'Angleterre*, et ce seul exposé en fait voir le ridicule. Il a paru un peu étrange qu'un particulier répondît en son nom à un souverain, sur une déclaration de guerre. Cet écrit d'ailleurs est à peu près dans le goût des écrits polémiques de Beaumarchais; il y a de l'esprit et du feu, mais du mauvais goût, de l'incorrection, des disparates, et un ton toujours avantageux qui quelquefois apprête à rire. Ce qui rend cet écrit plus remarquable, c'est que l'auteur ait obtenu l'attache des

ministres pour l'imprimer, quoique les faits qu'il contient soient bien plus au désavantage du ministère français qu'à celui du roi d'Angleterre. Quand on aurait voulu faire une satyre sanglante de notre administration, on n'aurait pas mieux réussi. Tout Paris en est dans l'étonnement, et à Versailles même on en est un peu embarassé *.

Les événemens publics n'empêchent pas qu'on ne s'amuse des ridicules des particuliers, qui sont comme les entr'actes d'un grand spectacle. Cet automne un plaisant s'est égayé à propos d'un bulletin que l'on débitait le matin et le soir chez M.me la maréchale de ** : elle avait eu le bras cassé d'une chûte. Le bras était remis, et pendant la convalescence, le médecin faisait mettre tous les jours dans le bulletin du Suisse, que M.me la maréchale avait pris une soupe le matin, et prendrait un bouillon le soir. Ce bulletin répété deux fois par jour pendant un assez long-temps, donna lieu à ces vers-ci.

TANDIS que d'Estaing et sa troupe
Etrillaient le pauvre Byron,

* L'ouvrage fut supprimé quelques jours après par arrêt du Conseil.

Tandis que le grand Wasingthon
Tient le fier Anglais sous sa coupe,
Et qu'au bruit de notre canon,
Hardy s'enfuit, le vent en poupe,
Madame de M**, dit-on,
Tous les matins prend une soupe,
Et tous les soirs prend un bouillon.

LETTRE CXX.

1780.

Les trois théâtres n'offrent encore rien d'intéressant. Il a fallu interrompre les représentations d'*Amadis* pour y faire des changemens qu'on attend. Les Italiens n'ont donné que des bagatelles futiles et passagères que je n'ai point encore vues depuis mon retour de Lyon, mais dont je compte faire un résumé succinct dans le premier ordinaire. Les comédiens français ont été obligés d'abandonner *Pierre-le-Grand*, après six représentations; le public l'avait abandonné dès la seconde, quoique dans la meilleure saison du théâtre. Dorat, pour s'en venger, a imprimé dans le journal de Paris une épître chagrine où il gourmande beaucoup *le public*, qui est, dit-il en propres termes, *un peu bête*. Si quelque autre écrivain s'exprimait ainsi, cela pourrait faire quelque bruit; mais de la part de Dorat, tout est sans conséquence.

M.me la comtesse de Genlis vient de faire paraître les volumes 2, 3 et 4, qui complè-

tent son *Théâtre d'Education*. Ces nouveaux volumes méritent encore plus d'éloges que le premier, et sont certainement le livre le meilleur en ce genre, si heureusement inventé pour former à la fois les mœurs et le goût des jeunes personnes. Plusieurs de ces pièces sont touchantes ; toutes sont pleines de raison, d'agrément, et quelquefois de gaîté comique, autant que son plan le lui permet. Son style est par-tout élégant et facile, et sa morale qui s'élève quand l'auteur parle aux grands et aux enfans des rois, descend avec grâce jusqu'aux plus petits détails, lorsqu'elle s'adresse aux dernières classes de la société. Car dans le plan qu'elle s'est proposé, et dans le desir qu'elle a d'être utile, elle a embrassé toutes les conditions. J'ai cru lui devoir un nouveau tribut poétique pour ses nouvelles productions, et je lui ai adressé les vers suivans, en lui envoyant pour étrennes les *Maximes de la Rochefoucault*.

Voilà du cœur humain ce sinistre interprète,
Ce moraliste redouté,
Qui médisait de tout auprès de Lafayette !
Ce peintre sévère et vanté,
Qui d'un triste crayon noircit l'humanité,

Près de vous, ô Genlis ! eût changé de palette,
Et vous voyant aussi parfaite,
Il eût peint la nature en toute sa beauté.
Nous devons tous hommage à son mâle génie ;
Mais que vos droits sur nous sont plus chers, plus sacrés!
Ce censeur énergique en sa misanthropie,
A désespéré l'homme et vous le rassurez ;
Il le juge, et vous l'éclairez.
Qu'entre vous aujourd'hui notre intérêt décide :
Qui vaut le mieux pour nous d'un censeur ou d'un guide?
Vous ranimez les cœurs flétris ou révoltés ;
Vous leur rendez leur propre estime.
De l'amour-propre en nous on plaint les vanités,
Et vous enseignez l'art de le rendre sublime.
La raison sous vos traits doit tout assujettir.
Hélas ! le seul danger, peut-être inévitable,
Dont on ait à se garantir,
C'est de la trouver trop aimable.

Je joins ici la première moitié d'une épître que le comte de Tressan m'adresse à l'appui de ses prétentions à l'académie, et qui est un peu en forme d'apologie, mais apologie fort gaie, comme les péchés qu'on lui reproche. J'en ai supprimé la fin qui n'est pas bonne : vous trouverez dans le reste de la rapidité et de la grâce, avec quelques négligences qu'il faut pardonner à l'âge.

Bien humblement je le confesse,
Suivant d'*inégales* leçons,

D'être un vaurien dans ma jeunesse,
J'essayai toutes les façons.
De bonne heure j'aimai Thémire,
Et pour la chanter, des amours
Si j'eusse reçu votre lyre,
Je m'en serais servi toujours.
Mais un architriclin aimable *
Et le mieux servi par Comus,
M'entraînant les soirs à sa table,
M'y faisait écouter Momus,
Et m'enivrer avec Bacchus.
Au milieu d'un bruyant délire,
Il est si doux de faire rire,
Qu'on crut entendre quelquefois
Claquer le fouet de la satyre :
On le prit pour mon son de voix.
J'abjurai les chants satyriques.
Bientôt deux saintes bien mystiques
Me firent aimer leurs leçons.
Je brisai mes pipeaux rustiques,
Et je fis plus de vingt cantiques
Pour me laver de trois chansons.
On peut conjurer la satyre,
On ne peut conjurer l'amour.
Dès que j'eus repris une lyre,
Je volai près de ma Thémire;
Je lui devais bien ce retour.
De Thémire le beau génie
Venait de se développer,

* Le comte d'Ayen alors, depuis maréchal de Noailles.

Et se plaisait à s'occuper
Des doctes leçons d'Uranie.
Nul goût ne m'étant étranger,
J'adoptai son nouveau système;
Il est bien permis d'en changer,
Quand on change pour ce qu'on aime.
Je l'adorai jusqu'à la mort,
Et je pleure encor sur sa cendre.
Mais des humains tel est le sort :
Nul d'eux ne cesse de prétendre
Au bonheur qui fuit... on a tort :
Loin d'y courir, il faut l'attendre.
Ami, c'est donc en l'attendant
Que j'élevai ma Fanchonnette;
Quelquefois cette aimable enfant
Me donne quelque bon moment,
Qui de loin à loin se répète.
Mais un moment marque un beau jour
Parmi tous ceux de notre vie,
Et nous tire de l'apathie,
Quand il est donné par l'amour.
Vous qui savez en donner mille
De ces momens délicieux,
Quand quitterez-vous donc la ville
Pour accourir en de beaux lieux,
Des Muses le riant asyle,
Où de Sanois les demi-dieux
Sont si voisins de Franconville? etc.

LETTRE CXXI.

Les deux ou trois petites nouveautés passagères, jouées aux théâtres français et italien, ont été interrompues par diverses circonstances, et sur-tout par un rhume épidémique qui a incommodé tout Paris. Il est même arrivé un fait sans exemple, à ce que les amateurs ont remarqué, c'est que l'opéra a manqué un vendredi. L'on a renvoyé ceux qui arrivaient au spectacle, en leur disant que tous les acteurs étaient enrhumés, de manière à ne pouvoir chanter, ce qui était vrai. Je n'ai pu en conséquence voir aucune de ces pièces, et j'attends qu'elles reparaissent. J'attends aussi des nouveautés littéraires qui soient intéressantes à quelques égards, et cela n'arrive pas toujours.

L'abbé de la Porte est mort, il y a quelque temps, sans qu'on fît beaucoup plus d'attention à sa mort qu'on n'en avait fait à sa vie. C'est pourtant un homme qui a fait imprimer quantité de livres, non qu'il fût auteur de beaucoup d'ouvrages; mais il est un des premiers qui aient imaginé ces compilations de

toute espèce qui ont mis presque toute notre librairie en dictionnaires, en *Esprits* et en extraits. L'abbé de la Porte était en ce genre le fripier le plus actif de notre littérature; c'est lui qui a mis au jour l'*Esprit de Marivaux*, l'*Esprit de Fontenelle*, et tant d'autres. Il avait coutume de dire que pour s'enrichir, il ne fallait pas faire des livres, mais en imprimer; et en effet il a gagné beaucoup d'argent à rhabiller ainsi les ouvrages d'autrui. La dernière collection qu'il avait entreprise, était le *Voyageur Français*: c'est un extrait en forme de lettres de tous les voyages connus. Mais le style épistolaire de l'abbé de la Porte n'est pas fort agréable; ce qui n'a pas empêché que son *Voyageur* n'ait été répandu, parce qu'il n'y a point de lecture pour laquelle on ait plus de goût et plus d'indulgence que celle des voyages.

L'abbé de la Porte avait commencé autrefois par travailler avec Fréron à l'*Année littéraire*. Ils se brouillèrent ensuite, et l'abbé de la Porte fit un journal pour son compte, mais qui ne fut pas de longue durée. Il s'était rangé du parti des bons écrivains pour prendre le contrepied de Fréron; mais avec une bonne cause, il

n'avait pas assez de talent pour se faire lire. Il en faut beaucoup dans le genre de la critique, pour se passer de satyre; et la satyre au contraire est tout ce qu'il y a de plus aisé. Le seul article de l'abbé de la Porte qui eut quelque succès, ce fut une *revue des feuilles de Fréron*, dans laquelle était d'un côté la liste de tous les écrivains que le journaliste avait dénigrés, et de l'autre, celle de tous ceux qu'il avait exaltés; et il se trouvait au résultat ce que l'on savait déja d'avance, que les auteurs loués étaient tous les barbouilleurs de papier, et les auteurs déchirés, les chefs de notre littérature.

J'ai retrouvé, il y a quelque temps, des vers de Voltaire, au roi de Prusse qui lui avait envoyé de sa porcelaine. Ils sont très-peu connus, et ne sont imprimés nulle part. Les voici:

Epictète au bord du tombeau,
A reçu ce présent des mains de Marc-Aurèle.
Il a dit : mon sort est trop beau :
J'aurai vécu pour lui, je lui mourrai fidèle.

Nous avons cultivé tous deux les mêmes arts,
Et la même philosophie;
Moi sujet, lui monarque et favori de Mars,
Et par fois tous les deux objets d'un peu d'envie.

Il rendit plus d'un roi de ses exploits jaloux ;
Moi, je fus harcelé des gredins du Parnasse.
Il eut des ennemis, il les dissipa tous,
Et la troupe des miens dans la fange croasse.

Les cagots m'ont persécuté :
Les cagots à ses pieds frémissaient en silence.
Lui sur le trône assis, moi dans l'obscurité,
Nous prêchâmes la tolérance.

Nous adorions tous deux le Dieu de l'univers ;
Car il en est un, quoi qu'on dise.
Mais nous n'avions pas la sottise
De le déshonorer par des cultes pervers.

Nous irons tous les deux * dans la céleste sphère,
Lui fort tard ; moi bientôt ; il obtiendra, je croi,
Un trône auprès d'Achille, et même auprès d'Homère,
Et j'irai demander un tabouret pour moi.

---

* C'est être sûr de son fait.

LETTRE CXXII.

CHABANON a été reçu à l'académie française, le 20 du mois dernier. Son discours de réception était, comme tout ce qu'il a fait, extrêmement médiocre, vague dans sa marche et rempli de choses communes dites avec prétention, et de digressions assez indifférentes. Le fond du sujet était l'éloge de M. de Foncemagne, auquel il aurait dû se borner, et qu'il perdait quelquefois de vue, sans raison et sans objet. Il a été très-faiblement applaudi, excepté un seul endroit dont l'idée a paru juste et l'exécution louable ; c'est celui qui termine son discours, et où il rappelle la perte successive que nous avons faite des écrivains fameux, qui par l'époque de leur naissance, et par leurs grands talens, semblaient appartenir au dernier siècle.

On a été beaucoup plus content de la réponse du maréchal de Duras, qui, dans sa briéveté, réunissait le double mérite de la précision et de la convenance. Je lus ensuite des morceaux détachés d'un *Eloge de Voltaire*,

que je vais faire imprimer, et qui terminèrent la séance.

Toutes les dernières nouveautés du théâtre français et italien, qu'on a jouées pendant mon absence, ou depuis mon retour, n'ont fait que paraître et disparaître. Les *Etrennes*, *Aucassin et Nicolette*, * le *Lord Anglais*, n'ont eu que deux ou trois représentations, sans monde et sans succès. Les *Nôces Housardes* de M. Dorvigni, auteur de la célèbre pièce des *Battus payent l'amende*, ne sont qu'une farce de carnaval, qu'on a tolérée deux ou trois fois à cause des jours gras; *Rozeïde* et *Pierre-le-Grand* que Dorat vient d'imprimer, ne sont remarquables que par le ridicule des préfaces, et par les injures qu'il dit au public, en assurant qu'il *ne veut plus être modeste*, mais que pourtant il sera toujours *gai*.

M. de Sauvigny, auteur d'une tragédie des *Illinois*, jouée avec succès, il y a environ 14 ou 15 ans, mais oubliée depuis ce temps, a cru la ressusciter en y mettant des allusions à la guerre actuelle des Américains contre les Anglais, et en prenant pour dénouement de

* Celle-ci reparut depuis avec des changemens, et resta au théâtre.

sa pièce le trait héroïque de M. d'Assas, qui est connu par-tout, et qu'il met sur le compte d'un M. de Monréal. Ce trait fort beau dans l'histoire, mais peu propre à être exécuté sur la scène, et ne tenant d'ailleurs en aucune manière au reste de l'ouvrage, a paru un hors-d'œuvre amené de force, et plus mauvais encore que le premier dénouement qui avait déplu dans la nouveauté. Il a fallu retirer la pièce après trois représentations, parce qu'elle était abandonnée, et il paraît que ce sera son dernier soupir. C'est un ouvrage dont le plan est mal conçu, l'intrigue fort obscure, le style médiocre, à quelques détails près, et qui n'offre qu'une seule scène au troisième acte, où il y ait de l'intérêt et de l'effet, quoiqu'elle soit encore mal amenée.

L'Almanach des Muses n'a jamais été plus mauvais que cette année; et l'on ne peut que plaindre le rédacteur obligé de donner un volume composé souvent de si mauvais matériaux. Mais aussi pourquoi s'y engager? Deux ou trois pièces exceptées, le reste n'est pas supportable. C'est ce qui a donné lieu à l'épigramme suivante, qui m'a paru d'une main exercée.

Tristes rimeurs, qui pendant longues nuits,
Par longs travaux nous forgez longs ennuis,
Froids courtisans rebutés par les Muses,
Abandonnez les cours de leur hôtel,
Et chez *Lalain* * allez voir, pauvres buses,
Leur Almanach, au moins soit disant tel.
Sans fatiguer enclume ni martel,
Sans hasarder ses vers parmi les vôtres,
S** du moine ne veut être immortel,
Qu'en recueillant les sottises des autres.

M.me la marquise de Boufflers, mère du chevalier, retirée aujourd'hui à Lunéville, nous a envoyé une chanson qui a besoin d'être chantée, mais qui le mérite.

Air : *Sentir avec ardeur.*

Il faut dire en deux mots
Ce qu'on veut dire;
Les longs propos
Sont sots.
Il faut savoir lire
Avant que d'écrire,
Et puis dire en deux mots
Ce qu'on veut dire;
Les longs propos
Sont sots.

Il ne faut pas toujours conter,
Citer,

* Libraire qui imprime l'Almanach des Muses.

Dater,
Mais écouter.
Il faut éviter l'emploi
Du moi,
Du moi;
Voici pourquoi.
Il est tyrannique,
Trop académique;
L'ennui,
L'ennui
Marche avec lui.
Je me conduis toujours ainsi,
Ici;
Aussi
J'ai réussi.

M.lles de Genlis, dont l'éducation est telle qu'on peut l'attendre d'une mère comme la leur, et qui, entre autres talens, possèdent celui du dessin, lui ont présenté le jour de sa naissance, chacune une figure de sa façon, représentant, l'une la Vérité, l'autre la Vertu. J'ai mis au bas de ces deux dessins les deux quatrains suivans, dans lesquels je fais parler les deux demoiselles.

LA VERTU.

En peignant la Vertu, j'ai cru peindre ma mère;
Mais je n'en ai formé que des traits affaiblis;
Et cette double image, à tous les cœurs si chère,
N'est parfaite qu'en vos écrits.

LA VÉRITÉ.

Cette divinité que vous rendez si belle,
Va reprendre ses droits trop long-tems dédaignés ;
Et si la Vérité n'était pas immortelle,
Elle le deviendrait lorsque vous l'enseignez.

Un M. Masson de Morvilliers s'est fait connaître depuis quelques années par le talent de tourner des épigrammes. En voici quelques-unes de lui.

Contre les deux Fréron *père et fils.*

Ce mirmidon de l'école échappé,
Cahiers en main, lit, pérore, amplifie.
Vous le voyez en apôtre équipé,
Crier *haro* sur la philosophie *.
Croit-il en Dieu ? ma foi, je m'en défie,
Tant à son père il ressemble en tout point ;
Car le défunt, qu'on nous béatifie,
En parlait fort, mais il n'y croyait point.

---

* Ce fils, devenu bien autrement célèbre que son père, continuait alors, comme titulaire, le même journal fait par d'autres, et dans le même esprit. Mais s'il combattait fort mal cette *philosophie*, il l'a depuis fort bien servie, et le *révolutionnaire* a bien réparé les torts du journaliste.

CORRESPONDANCE

STANCES

Contre les mauvais Ecrivains.

MUSE, alte-là : j'abjure l'épigramme.
Ne peux-tu donc m'inspirer d'autres chants ?
Comme un forçat je languis à la rame.
Qu'ai-je gagné ? La haine des méchans.

Si d'un rhéteur je peins le lourd mérite,
C** se croit désigné dans mes vers.
Quand je persiffle un rimeur hypocrite,
Gilbert me lance un regard de travers.

Le fouet en main, si je force à se taire
Ces plats grimauds, toujours si contens d'eux ;
Et griffonnant un journal mercénaire,
Fréron soutient qu'un sot et lui font deux.

Chantons plutôt la candeur, la science,
La modestie avec tous ses attraits ;
Et ces Messieurs, remplis de conscience,
Ne croiront plus qu'on fasse leurs portraits.

ÉPIGRAMME

Contre Linguet, *adressée à* M. de la Harpe.

SEUL à l'affût, dans son infect égoût,
Lorsque Linguet, ce reptile du Pinde,
Voit tes écrits, heureux enfans du goût,
Lors, en sifflant, sur sa queue il se guinde.
Puis en sang-sue après toi s'attachant,
Il suce, il suce, au point qu'il en est blême.
L'envie enfin l'a rendu si méchant,
Que n'ayant mieux, il se mordrait lui-même.

LETTRE CXXIII.

On attend incessamment des nouveautés et des événemens dans la littérature. La première représentation de l'opéra d'*Atys*, mise en musique par Piccini, pour mardi prochain, 22 de ce mois; la publication du poëme des *Mois* de M. Roucher, ouvrage annoncé depuis long-temps; enfin le début du célèbre *Jeannot* qui passe du théâtre des boulevards à celui de la comédie italienne, et qui doit jouer pour la première fois dans les *Trois Jumeaux Vénitiens* : tels sont dans ce moment-ci les principaux objets de la curiosité publique. Mais en attendant, il ne paraît rien qui mérite qu'on en fasse mention; et pour remplir ce vide, je crois ne pouvoir mieux faire que de transcrire ici un morceau du poëme de Marmontel, intitulé *Polymnie*, et dont j'ai déja mis plusieurs fragmens sous les yeux de V. A. I. Ce poëme, dont les révolutions de la musique sont le sujet, aura dix chants; mais il n'est pas encore tout-à-fait achevé. Dans l'endroit que j'ai choisi, le poëte retrace les leçons que

donna Polymnie dans Rome et dans Venise ; et il est difficile d'exprimer avec une élégance plus heureuse les principes de l'art du chant.

Dès ce moment elle fit ses délices
D'habituer leurs voix encor novices,
A ce beau son qui de l'ame exhalé,
Egal et pur comme un trait de lumière,
Devient un chant dès qu'il est modulé,
Sans perdre rien de sa clarté première.
Jamais de cris, même dans les éclats ;
Jamais d'effort : la grâce n'en veut pas.
Un naturel toujours simple et facile :
L'art nous déplaît quand il est indocile.
Peu d'ornemens : la naïve beauté
Disparaîtrait sous un luxe affecté.
Jamais le chant n'est que l'accent de l'ame :
S'il doit avoir le brillant de la flâme,
Il doit encore en avoir la chaleur.
Vif et léger quand la gaîté l'anime,
Dans sa colère éclatant et sublime,
En gémissant il peindra la douleur.
Ainsi toujours de nuance en nuance,
Du doux au fort passant avec aisance,
Des passions il prendra la couleur.

. . . .

L'art de saisir l'infaillible justesse
D'un son donné par ces fibres d'airain,
L'art d'égaler, de passer en vîtesse
L'ivoire agile où voltige la main,
De parcourir cette échelle brillante

Que la nature a marquée au compas,
D'y reposer la voix à chaque pas,
Mais pleine, égale, et jamais vacillante;
L'art plus exquis de fléchir à son gré
Tous les accens d'une voix accomplie,
Et d'exprimer, dans son juste degré,
Le sentiment dont une ame est remplie;
Cet art magique, et qui semble inventé
Pour ajouter un charme à la nature,
D'un nouveau monde animer la peinture,
Et de l'oreille à l'esprit enchanté
Faire passer une douce imposture,
Est le secret depuis long-tems voilé,
Qu'à ses enfans la Musé a révélé.
Mais parmi ceux dont le mâle génie
Vient d'échapper au sacrificateur,
Il en est un qu'a choisi Polymnie,
Pour l'animer de son feu créateur.
« Viens, lui dit-elle, et m'écoute en silence,
» Heureux Vinci; tu seras inventeur,
» Et c'est par toi que mon règne commence. »
Le jeune enfant que cet espoir ravit,
Prête l'oreille et se tient immobile :
« Parlez, dit-il, je brûle d'être habile; »
Et la déesse en ces mots poursuivit.
« Lorsqu'à tes yeux la rose ou l'anémone
» S'épanouit; quand les dons de Pomone,
» Le doux raisin, la pêche au teint vermeil,
» Sont colorés aux rayons du soleil,
» Tu crois jouir de la simple nature :
» Apprends, mon fils, que la fleur, que le fruit,

» Tient sa beauté d'une lente culture ;
» Que la nature a d'abord tout produit
» Négligemment, comme le fruit sauvage ;
» Comme la fleur des champs et des buissons ;
» Et que plus riche, et plus belle et plus sage ;
» Elle doit tout à l'heureux esclavage
» Où la tient l'art formé par ses leçons.
» Oui, son disciple est devenu son maître ;
» En l'imitant il sait la corriger ;
» Il suit ses pas pour la mieux diriger ;
» Il rend meilleur tout ce qu'elle fait naître,
» Et l'avertit de ne rien négliger.
» C'est par ses soins qu'est devenu fertile
» Le beau, le bon, l'agréable et l'utile.
» Du laboureur écoute la chanson ;
» Elle ressemble au fruit de ce buisson,
» A cette fleur pâle, simple, inodore,
» Qui sous la faux tombe avec la moisson.
» Je l'avais pris inculte à son aurore,
» Ce fruit sauvage et pour moi précieux ;
» Je le cultive, il croît, il se colore ;
» Je le cultive, il s'embellit encore :
» Le voilà mûr, il est délicieux.
» Imite-moi. Sous un orme où l'on danse ;
» On voit souvent Philémon et Baucis
» Sauter ensemble : un pas lourd, mais précis,
» Marque le nombre et note la cadence.
» Ce mouvement dans les sons de la voix,
» A pour l'oreille un attrait qui l'enchante.
» Dans ses forêts le sauvage qui chante,
» Fidèle au rithme, en observe les loix.

» Tel est le chant, même dès sa naissance ;
» Et garde-toi, par l'erreur aveuglé,
» De lui donner un moment de licence ;
» Comme un pendule il doit être réglé,
» Et la mesure en est l'ame et l'essence.
» Ce n'est pas tout : suspendus à propos,
» Ses mouvemens sont mêlés de repos.
» Ainsi les sons liés en période,
» Auront leur cercle aussi bien que les mots ;
» Et, mon enfant, laisse dire les sots ;
» Comme l'esprit, l'oreille a sa méthode.
» On te dira qu'un style mutilé,
» Dur, raboteux, dissonant, ampoulé,
» A la nature appartient et ressemble :
» N'en crois jamais que l'oreille et l'instinct,
» Qui d'un chant pur, analogue et distinct,
» A préféré la rondeur et l'ensemble.
» Le grand problême et l'écueil de mon art,
» C'est le motif, c'est ce coup de lumière,
» Ce trait de feu, cette beauté première
» Que le génie obtient seul du hasard.
» Un long travail peut donner tout le reste:
» Par des calculs on aura des accords ;
» Avec du bruit on remuera les corps ;
» Mais la pensée est comme un don céleste ;
» Je la réserve à mes vrais favoris ;
» Je te la donne à toi que je chéris.
» Un mal-adroit quelquefois la rencontre,
» Mais il la gâte ou la laisse échapper ;
» L'esprit, le goût, l'habileté se montre
» Dans le talent de la développer.

» D'un dessin pur l'unité variée,
» Un tour facile, élégant, arrondi,
» Un essor libre et sagement hardi,
» Et la nature avec l'art mariée,
» Voilà le chant par les dieux applaudi *. »

* Ce morceau finit le second chant.

LETTRE CXXIV.

La querelle des Gluckistes et des Piccinistes produit toujours quelques nouvelles escarmouches, et les épigrammes pleuvent des deux côtés. En voici deux contre l'un des patriarches de la religion de Gluck, et qui ne sont ni trop méchantes ni trop mauvaises.

S** un jour débitant au Caveau *
Ce qu'en trois mois il apprit de musique,
Prêchait sur Gluck, et sur *le sens nouveau* **
Qu'avait créé l'Amphion Germanique.
On l'écoutait : tout seul à son écot,
Un vieux Lulliste, outré d'impatience
De son babil : Quel est, dit-il tout haut,
Ce discoureur plus ennuyeux qu'un sot,
Qui déraisonne avec tant d'importance ?
— Lui, c'est S**, le confrère d'Arnaud.
Au Louvre assis, muet par prud'hommie,
Il n'y fait rien, et n'y dit jamais mot.
— Eh ! que n'est-il, puisque tel est son lot,
Muet ici comme à l'académie ?

* Café célèbre du Palais-Royal.

** S** avait imprimé que Gluck *lui avait créé un sixième sens* ; sur quoi l'on prétendit que *ce n'était pas le sens commun*.

Voici l'autre dont le mot me paraît un peu forcé ; car notre confrère S** était de l'académie long-temps avant qu'il fût question de Gluck.

Un curieux au sénat des Quarante,
Voyait siéger *Guillot le sycophante* *,
De Vaugirard ** le grand littérateur,
Et du Caveau le grand dissertateur.
Or, ne sachant quel est le personnage,
Et sur son nom l'ignorant davantage,
De quoi, dit-il, cet homme est-il auteur ? —
De rien. — De rien ! Il est donc amateur ? —
Oh ! oui, beaucoup. — De quoi ? — Belle demande !
De Gluck. — Comment ? — Le trouvez-vous mauvais ? —
Non, peu me chaut ; mais ma surprise est grande
Qu'on soit au rang des beaux-esprits français,
Comme amateur de musique allemande.

Le *Poëme des Mois* qui vient de paraître, est un exemple bien frappant du ridicule en-

---

* Il avait pris quelque part ce nom de *Guillot*, assez mal-adroitement, oubliant que dans la fable de Lafontaine, *le loup berger* s'appelle *Guillot le sycophante*. Ce n'est ici qu'une allusion ; car l'académicien Gluckiste dont il s'agit n'était nullement hypocrite ; et au fond toutes ces petites satyres ne signifiaient rien de part ni d'autre, et ne faisaient rien à la question.

** Allusion à des lettres signées *l'Anonyme de Vaugirard*.

goûment des sociétés de Paris, et des retours fâcheux dont il est presque toujours suivi. Jamais chûte n'a été plus lourde ni plus prompte. Cet ouvrage qui, dans les lectures particulières, avait fait tant d'enthousiastes, à peine a vu le jour, qu'au bout de vingt-quatre heures il n'avait pas un apologiste. Les amis même les plus déterminés de l'auteur, ceux qui s'étaient chargés d'en faire l'éloge dans le Mercure et dans le journal de Paris, ont été obligés de céder d'abord au torrent de l'opinion générale, et ont commencé par se rendre sur une partie des reproches que l'on faisait au *Poëme des Mois*. Il est vrai aussi que ce même public qui porte tout à l'extrême, alors peut-être avait le tort de refuser tout à l'auteur, après lui avoir tout accordé. Je tâcherai de garder un juste milieu entre les deux excès, et de rendre compte de l'impression que m'a laissée la lecture de cet ouvrage, qu'à la vérité j'ai eu bien de la peine à achever, et qui même a retardé l'envoi de cette lettre.

Le plus capital de tous ses défauts, celui qui l'a fait tomber sur le champ, c'est le défaut absolu de sujet, de marche et d'intérêt. Ce vice mortel est celui qui se fait

sentir d'abord à tous les lecteurs, parce qu'il n'y en a pas un qui ne veuille être attaché ou occupé, ou intéressé, il n'importe comment, et que personne ne résiste à l'ennui. Or, quoi de plus ennuyeux que douze chants isolés, ne tenant en rien l'un à l'autre, ne menant à rien, et n'offrant que des descriptions et des lieux communs? Cet inconvénient serait peut-être insurmontable, même en supposant le talent d'écrire dans le plus haut degré; mais que sera-ce, si l'auteur, dénué d'idées et de goût, ne sait ni choisir, ni classer les objets, ni finir les détails? Que sera-ce, si, égaré par la contagion générale, il a la ridicule prétention de faire revivre la langue de Ronsard et de Dubartas, comme plus poétique que celle de Racine et de Voltaire, qui paraît aujourd'hui trop faible et trop *timide* à nos rimeurs insensés? Que sera-ce, si, sous prétexte de varier l'harmonie de nos vers, il la détruit à tout moment, en les réduisant aux formes de la prose, en leur ôtant le rithme qui leur est essentiel? Que sera-ce, si, violant toutes les loix du langage, ainsi que celles de l'harmonie poétique, il prend des solécismes et des barbarismes pour d'heureuses hardiesses;

et une enflure monotone pour de la force et de la verve? Tels sont en général les défauts qui dominent dans cet amas de vers, que l'auteur honore du nom de poëme, et qui n'est en effet qu'un attentat contre le bon sens et le bon goût.

Cependant à travers tant de défauts, on trouve non-seulement des étincelles de feu poétique qui brillent de temps en temps, mais même cinq ou six morceaux d'une beauté réelle, dont le fond, à la vérité, n'appartient presque jamais à l'auteur, mais qui ont le mérite de l'expression et des images, soit dans la peinture des jouissances champêtres, soit dans celle de quelques-uns des grands phénomènes de la nature. Voilà le seul mérite qui reste à M. Roucher, et il faut avouer que c'est bien peu de chose pour compenser tout ce qui lui manque. Aussi ce petit nombre de morceaux distingués par les connaisseurs, et tels qu'on en trouve même dans plusieurs ouvrages à-peu-près oubliés, ne sauvera pas les *Mois* de l'oubli où doit tomber aujourd'hui tout ouvrage qui ne peut pas se faire lire de suite, soit par l'intérêt du sujet, soit par le mérite de l'exécution.

Une chûte d'un autre genre est celle du

célèbre *Jeannot*, qui, après avoir brillé sur le théâtre des boulevards, est venu se faire siffler sur celui des Italiens. Il paraît que cet acteur a eu tort de sortir du cadre pour lequel il était fait : il a du naturel, sans doute, mais il lui faut une nature basse. Tout ce qui demande un maintien raisonnable lui est interdit; et le nombre des rôles où il pourrait être bien placé, est très-borné.

Atys n'a pas eu à la première représentation tout le succès qu'il doit avoir. Quelques longueurs dans l'exécution, quelques défauts dans l'ensemble, ont favorisé d'abord la mauvaise volonté d'une cabale violente qui ne prenait pas même soin de se cacher. Cette cabale n'a dû être que plus humiliée aux représentations suivantes, dont le succès a été le plus brillant et le plus complet. Jamais musique n'a été applaudie avec plus de transport, et si l'on en croit les connaisseurs, avec plus de justice. C'est un des ouvrages lyriques le plus riche en morceaux d'une composition supérieure. La grâce et l'expression du chant ne peuvent pas être portées plus loin que dans les *duo* d'Atys et de Sangaride, dans les airs détachés que chantent ces deux per-

sonnages, dans l'air sublime que chante Cybèle à la fin du second acte, dans le chœur des songes, et sur-tout dans un quatuor du troisième acte, entre Atys, Sangaride, Cybèle et Cœlénus, qui a produit constamment la plus vive sensation.

Il fallait bien que Roucher s'attendît à essuyer les épigrammes; et il faut avouer qu'il prêtait le flanc à cette espèce d'attaque, et par le ridicule de ses prétentions et par celui de ses vers; aussi n'a-t-il pas été épargné. En voici une qui m'a paru, sans comparaison, la meilleure de toutes, et qui est tournée comme les bonnes épigrammes de Rousseau. D'ailleurs, cette sorte de plaisanterie purement littéraire devient une arme nécessaire au bon goût, en imprimant un ridicule durable sur ceux qui en sont les ennemis et les corrupteurs.

Le voilà donc ce poëme baroque !
Vanté six ans, il est mort en un jour.
Ronsard n'a su de sa trompette rauque
Tirer un son si discord et si lourd.
En vain G** de courage se pique,
Louant les *Mois* dont se rit un chacun.
Je n'y connais, pour moi, remède aucun,
Hormis que Gluck ne les mette en musique.

Cette épigramme m'en rappelle une autre de ce même Masson de Morvilliers, dont je parlais dans une de mes dernières lettres, et qui fit les vers suivans dans le temps de la mort de Voltaire.

Quand la nature, en ses heureux instans,
Veut bien parfois nous produire un grand homme,
N'espérons plus ses faveurs de long-tems;
Elle a besoin de dormir un long somme.
Est-ce fatigue, humeur? Nous l'ignorons;
Car son défaut fut toujours de se taire.
Elle nous fait coup sur coup des Frérons,
Et dans mille ans forme à peine un Voltaire.

La direction de l'opéra vient d'être ôtée à M. de Vismes, au grand contentement de tous les sujets qui le composaient. Elle est rendue à M. le Breton qui aura le titre d'administrateur général; il sera subordonné à M. de la Ferté, intendant des menus, qui ne prendra les ordres que du roi. Cet arrangement paraît enfin avoir appaisé les discordes qui troublaient l'opéra; et la célèbre danseuse, M.lle Guimard, qui avait demandé son congé, ne sera pas encore perdue pour nous. On donne à M. de Vismes 6,000 liv. de pension de retraite, et l'on renvoie les bouffons qui ont coûté à l'opéra 180,000 liv.

LETTRE CXXV.

L'ACADÉMIE française a disposé de la rente annuelle, provenant du legs de M. de Valbelle, en faveur de M. Court de Gébelin, auteur d'un ouvrage très-savant, intitulé le *Monde Primitif*, qui traite de l'origine des langues. Ce livre qui en est au 6.e volume *in-4.o*, suppose beaucoup de connaissances et de laborieuses recherches; et quoiqu'il y ait bien des idées purement conjecturales dans la partie systématique, il y a beaucoup à s'instruire dans tout le reste. Il semble que l'académie ne pouvait pas faire un meilleur choix : M. de Gébelin est un homme sans fortune, vivant dans la retraite, uniquement livré à son travail. Il n'est pas même de l'académie des inscriptions, quoiqu'il fût bien fait pour en être : sa qualité de protestant l'en exclud. Il a écrit à l'académie une lettre de remercîmens fort simple et fort noble, et nous a appris l'usage qu'il avait fait de l'argent qu'il a reçu, en nous envoyant les quittances du libraire qui imprime le 7.e volume du *Monde Primitif*, ouvrage

dispendieux, et dont l'auteur lui-même fait les frais. Ainsi les dons de l'académie n'ont servi qu'à lui faciliter les moyens de continuer des travaux utiles aux lettres.

M. de la Borde, ancien valet de chambre du roi, vient de faire paraître son *Essai sur la musique*, en 4 gros volumes *in*-4. Cet ouvrage contient ce que l'on sait de l'histoire de la musique chez toutes les nations anciennes et modernes. Il donne une idée de leurs instrumens dont la figure est représentée dans des gravures très-bien exécutées. La partie théorique de l'art passe pour être traitée savamment; car l'auteur, quoique compositeur médiocre, a toujours été regardé comme un bon théoricien. Il a joint à ce traité un catalogue de tous les musiciens Français, et de tous les poëtes qui ont travaillé dans le genre lyrique, avec une notice succincte sur leur personne et sur leurs ouvrages.

L'infatigable M. Dorat nous donne en ce moment quatre nouveaux volumes à-la-fois, qu'il appelle *Coup-d'œil sur la littérature*, et qui ne contiennent que des *fantaisies* en prose et en vers, avec lesquelles il est en possession d'amuser sa société, et d'ennuyer

le public. Les deux autres sont une tragédie de *Zoramis*, qui n'est autre chose que son ancienne pièce de *Théagène*, tombée, il y a près de vingt ans, et enfin une comédie intitulée *Merlin bel-esprit*, qui est encore une satyre contre les philosophes et contre tout le monde.

LETTRE CXXVI.

Les théâtres de Paris ne sont point encore rouverts, et toutes les nouveautés sont suspendues, en attendant la rentrée. On annonce des changemens dans l'administration intérieure de la comédie ; mais rien n'est encore certain. Deux actrices ont quitté ce théâtre, M.me Drouin qui jouait depuis long-temps les rôles de charge, et M.lle Hus qui jouait les amoureuses dans la comédie. La première était médiocre, et l'autre sans aucun talent, mais extrêmement jolie, il y a vingt-cinq ans, et même encore aujourd'hui.

Je viens de faire paraître l'*Éloge de Voltaire*, et j'ose espérer que V. A. I. voudra bien agréer cet ouvrage que j'ai l'honneur de lui adresser, et dont je m'empresse de lui faire hommage.

M. Anquetil, génovéfain, frère de l'académicien des inscriptions qui a rapporté de l'Inde un ouvrage très-instructif sur la religion et sur la langue des brames, vient de publier un ouvrage en quatre volumes, qui a pour titre, *l'Intrigue du Cabinet sous les*

règnes d'*Henri IV et de Louis XIII*. L'ouvrage se termine par un précis des troubles de la Fronde sous la minorité de Louis XIV. Il est écrit médiocrement, et quelquefois même peu correct. L'auteur n'est pas tout-à-fait exempt de partialité : peut-être on peut lui reprocher de louer trop fortement Richelieu, et de blâmer trop faiblement les cruautés odieuses qu'on a toujours reprochées à l'administration et au caractère d'un homme qui d'ailleurs avait un grand génie et a rendu de grands services, mais qu'un Tacite aurait peint de ces couleurs énergiques qui flétrissent l'abus de l'autorité et les vengeances illégitimes, et inspirent de l'horreur pour la tyrannie. M. Anquetil est également éloigné et de cette force de style et de ce sentiment profond de la justice et de la vérité; mais il écrit en homme instruit. Sa narration est claire et rapide; ses vues sont en général saines et judicieuses, et au total son travail est très-estimable, et utile à ceux qui ne veulent pas se donner la peine d'étudier les mémoires originaux, et c'est le plus grand nombre.

Le même auteur avait donné, il y a quelques années, un autre morceau d'histoire

beaucoup mieux fait, et qui passe pour un de nos bons livres en ce genre, *l'Esprit de la Ligue*, qui eut beaucoup de succès. Le style en est plus égal, sans être plus fort, ni plus élevé; les recherches sont plus curieuses et les résultats beaucoup mieux saisis.

Les autres nouveautés ne doivent guères occuper une place que dans les journaux où l'on fait mention de tout; par exemple, une très-volumineuse *Histoire universelle* écrite en anglais par une société de gens de lettres, et qui n'est faite que pour les studieux de recherches historiques, traduite par M. Letourneur en style incorrect et emphatique; des *Lettres choisies* de Voiture, qu'il n'aurait pas fallu *choisir*, et dans lesquelles il n'y a pas six pages à conserver; un recueil d'anciens *fabliaux*, où l'on trouve quelques historiettes amusantes et une foule d'ennuyeuses; enfin de vieux livres de toute espèce, rhabillés par les commerçans de notre littérature.

Parmi ces rhabillemens on comptera peut-être l'*Abregé de l'Histoire générale des Voyages*, que je viens de publier, en 21 volumes *in*-8.; mais au moins ce rhabillement était, je crois, nécessaire. La grande collection de l'abbé Prévost, faite d'après les Anglais,

et dont le fond était riche et instructif, n'était réellement pas lisible. C'était un chaos où l'on se perdait, un asssemblage confus de matériaux entassés sans ordre et sans choix, et surchargés d'inutilités et de répétitions. Je l'ai réduite des deux tiers ; j'y ai joint tous les voyageurs célèbres qui ont écrit depuis la mort de l'abbé Prévost, Bougainville, Phips, Banks, Solander, Byron, Wallis, Carteret, et enfin le fameux Cook, qui a péri si malheureusement dans les mers du Kamtschàtka. Enfin j'ai tâché de mettre dans cet abrégé ce qui manquait absolument à l'ouvrage de l'abbé Prévost, de l'ordre, de la précision, et par fois même du style ; par exemple, dans le précis historique des expéditions des Portugais.

Comme je n'ai point d'autres livres à expédier pour V. A. I. dont je n'ai point reçu d'ordres à ce sujet, je fais partir par les voitures l'exemplaire de cet *abrégé* dont je crois lui devoir l'hommage, ainsi que de tout ce qui sort de ma plume. J'y joins un petit poëme ou conte, *Tangu et Félime*, en quatre chants ; car il ne faut pas que les gros livres empêchent de faire ou de lire des bagatelles. Celles de société sont sans doute les moins

intéressantes hors du cercle où elles ont été faites, et personne n'y attache moins de prix que moi; mais V. A. I. a porté la bonté jusqu'à vouloir que je misse quelquefois sous ses yeux tous ces riens d'un moment qui circulent dans cette capitale où l'on en est fort curieux. On a imprimé dans les journaux des vers que m'a adressés M. de Villette sur mon *Eloge de Voltaire*, et la réponse que j'ai cru devoir lui faire. Il faut bien rendre compliment pour compliment : voici l'un et l'autre.

Celui que ta main dessina,
Plus grand qu'Homère et qu'Euripide,
Plus grand que l'auteur de Cinna,
Fut long-tems ton maître et ton guide.
Mais héritier de ses crayons,
Tu l'es aussi de son génie.
Sa gloire a désarmé l'envie,
Et t'a couvert de ses rayons.
D'une touche brillante et fière,
Tu sais le peindre et l'égaler.
Tu consolerais de Voltaire,
Si l'on pouvait s'en consoler. *

* Ces deux derniers vers étaient pris à Saurin, dans ceux qu'il fit pour l'auteur de *Mélanie*, et qui furent imprimés dans les journaux du temps.

Ne nous consoleras quelque jour de Voltaire,
Si quelqu'un cependant nous en peut consoler.

RÉPONSE.

L'AMOUR propre et votre Apollon
Sont deux grands enchanteurs dont le pouvoir m'alarme.
Sans doute on sait flatter dans le sacré vallon,
Mais ce n'est pas toujours avec autant de charme.
Dans un piège si doux on se laisse attirer;
Votre style séduit l'oreille qu'il caresse.
La louange est, dit-on, le nectar du Permesse,
Et vous savez le préparer.
Ma raison m'en défend; seule elle vous résiste;
Elle vous répond en deux mots:
Vous avez aimé le héros,
Vous flattez le panégyriste.
Mais le héros n'est plus: pour dernière faveur,
Le ciel qui de ses dons le fit dépositaire,
Le ciel ne voulut à Voltaire
Refuser rien qu'un successeur.
Ce grand homme en vos mains mit son seul héritage;
C'est l'objet adoré *, digne de votre hommage,
Dont ses soins paternels commençaient le bonheur,
Et vous jouissez de l'honneur
D'achever son plus cher ouvrage.

M.me la duchesse de Chartres assistait en dernier lieu, à la noce de M.lle de Genlis **,

* M.me de Villette, connue sous le nom de *Belle et Bonne*.

** M.me de la Woestine, morte peu de temps après son mariage.

dont la mère est intime amie de cette princesse et gouvernante de ses enfans. Je lui adressai le couplet suivant, fait au souper où elle voulut bien, ainsi que M. le duc de Chartres, venir sans étiquette et sans cérémonie,

Pour combler la félicité
Que ce jour nous apprête,
Je vois une divinité
Consacrer cette fête.
Elle en partage la douceur;
Le bonheur l'environne.
Toujours le plus cher à son cœur
Est celui qu'elle donne.

La nouvelle mariée lui présenta un dessin de sa façon; c'était l'image allégorique de la Vertu avec ses attributs. J'avais mis au bas les vers suivans :

Quoi que mon zèle ait prétendu,
A rendre encor vos traits je ne saurais atteindre.
Mais je m'essayais à vous peindre,
En représentant la Vertu.

Les vers sont peu de chose, mais du moins ils disent vrai : cette princesse uni-

versellement adorée est en effet le modèle de toutes les vertus *.

---

* Elle en eut la récompense, même dès ce monde : elle fut bannie de France par le Directoire.

LETTRE CXXVII.

M. Dorat est mort le 29 avril. Quoique j'aie eu plusieurs fois l'occasion de parler de lui, cependant je crois devoir faire ici un résumé succinct des nombreuses productions de cet écrivain, qui n'est guères remarquable que pour avoir été trop malheureusement fécond. Mais si ses écrits ont été le plus souvent des modèles de mauvais goût, et comme tels rebutés du public, la nature même de quelques succès qui l'ont égaré, les retours fâcheux qui les ont suivis et qui ne l'ont pas corrigé, sont un exemple très-instructif des abus de notre littérature, et une leçon pour les jeunes auteurs qui pourraient être tentés de céder aux mêmes séductions, et de marcher dans la même route.

Il commença par des héroïdes; il en fit un grand nombre; aucune n'a pu échapper à l'oubli. Elles annonçaient de la facilité à écrire en vers; mais nulle force dans la poésie, nulle suite dans les idées. Il voulut ensuite s'essayer dans le genre dramatique. C'était alors la mode que tous les jeunes gens

fissent des tragédies avant de savoir ce que c'était qu'une tragédie. Cette mode est devenue depuis une sorte de manie épidémique qui n'est pas encore prête à passer. Les tentatives de M. Dorat ne furent pas heureuses. *Zulica* n'eut que quelques représentations abandonnées, et *Théagène* ne fut pas achevé. Cette dernière pièce était tirée de l'ancien roman grec de *Théagène et Chariclée*. Il l'imprima quelques années après, et un mois avant sa mort il la fit reparaître encore sous le nom de *Philoclée*, avec quelques changemens, sans même avertir que c'était la même pièce : elle n'avait rien gagné à toutes ces métamorphoses. Ce n'est pas le titre qu'il eût fallu changer, c'était l'ouvrage. A l'égard de son *Zulica* il en a fait depuis *Pierre-le-Grand*, joué il y a six mois sans aucun succès; mais ce qui peut servir à faire connaître l'auteur, il imprima dans la préface que cette tragédie qu'il avait d'abord faite sous le nom de *Zulica*, avait été, dans sa nouveauté, *applaudie avec transport pendant les quatre premiers actes;* que Crébillon père, alors censeur de la police, avait *refait* le cinquième, et que ce cinquième acte de Crébillon était *tombé*. Il est diffi-

cile de porter plus loin la mauvaise foi de l'amour-propre. Les trois premiers actes de *Zulica* furent très-peu applaudis, et les deux derniers à peine entendus : voilà ce que j'ai vu; et ce cinquième acte de Crébillon se réduisait à un vers et demi que j'ai vu sur le manuscrit original. Et quelle apparence en effet que Crébillon presque nonagénaire, eût fait un acte entier de l'ouvrage d'autrui, lui qui avait toujours été si paresseux pour son propre compte, et qui alors ne faisait plus rien ? . . . .

Dégoûté du théâtre, M. Dorat se retourna vers la poésie légère. Il se mit à faire des épîtres pour tout le monde et sur tous les sujets, mais principalement pour les femmes. Il voulait imiter la gaîté piquante et familière de Voltaire, qui suppose tant d'esprit et tant de goût, et il mit à la place un persifflage étourdi et monotone, un jargon de fatuité qui séduisit les jeunes gens et les petites-maîtresses, sur-tout en province; et eut bientôt une foule d'imitateurs en raison de son extrême facilité; car qu'y a-t-il de plus aisé qu'un badinage presque toujours vide de sens et une ironie éternelle ? Il est vrai que le maître de cette école avait quelque-

fois de l'esprit, de l'agrément dans les tournures, un coloris d'éventail, une sorte de légèreté dans le ton, et de temps en temps de jolis vers; et ses disciples n'imitaient que le précieux de son style; aussi n'est-il rien resté d'eux, et l'on peut choisir quelque chose dans les poésies de Dorat.

Le succès qu'il eut dans ces bagatelles, et qui fut d'abord fort au-dessus de leur mérite, égara son amour-propre nourri par les louanges de convention que lui prodiguaient les journalistes subalternes, et ses liaisons avec Fréron achevèrent de le perdre entièrement. Le désir d'être loué dans l'*Année littéraire*, qui n'était pas alors aussi décriée qu'elle l'a été depuis, avait attiré Dorat chez Fréron, ainsi que beaucoup de jeunes auteurs, espèce d'hommes qui se rangent volontiers autour de ceux qui dictent toutes les semaines des jugemens au public. Fréron d'ailleurs ne louait que ceux qui venaient lui demander des louanges, ou lui apporter des extraits, c'est-à-dire flatter sa vanité ou sa paresse. Dorat fit l'un et l'autre, et dès-lors il prit le ton et pour ainsi dire la livrée de la maison.

Il écrivit contre Voltaire et contre l'académie; il parut dans l'amphithéâtre, à côté de M.me Fréron, à la première représentation de l'*Ecossaise*. Fréron, à qui cette pièce porta un coup mortel dont il ne s'est jamais relevé, redoublait de caresses et d'éloges pour ses partisans, à mesure qu'il lui en restait moins. Dorat devint le héros de ses feuilles, et dans chaque numéro il était comparé tour-à-tour à Horace, à Racine, à Ovide, etc. Il ne demandait pas mieux que d'être la dupe de ces adulations ridicules, et crut pouvoir tout entreprendre. Il fit des drames, des comédies, des romans, des fables; et comme ses poésies fugitives lui avaient fait un parti dans la société, on était pour ainsi dire convenu de le juger avec une indulgence dont personne n'a jamais joui au même degré, et qu'on justifiait en affectant de ne voir en lui qu'*un homme du monde* plutôt qu'un homme de lettres. On disait tout haut dans le parterre, que si les pièces de Dorat étaient d'un autre, elles ne seraient pas tolérées, et cela était vrai à la lettre. A la faveur de cette disposition du public, *Adélaïde de Hongrie*, ouvrage insensé, eut douze ou quinze

représentations, quoique aujourd'hui cette prétendue tragédie qui n'est qu'un roman absurde, soit dans le plus profond oubli. *Le Célibataire*, sujet intéressant qui n'est ni conçu ni traité, fut accueilli encore plus favorablement, et on le joue même quelquefois, quoique assurément cette pièce ne soit pas faite pour rester au théâtre. *La Feinte par amour*, comédie en trois actes, empruntée de cinq ou six ouvrages connus, difficile à lire et à comprendre, tant le style est entortillé, est pourtant la seule production de l'auteur dont le fond soit du moins assez agréable au théâtre pour que le jeu des acteurs puisse l'y soutenir. Elle fut donnée en même temps que *Régulus*, imitation très-médiocre de celui de Métastase. Mais il fallut retirer *Régulus*, parce que le public ne venait qu'à la seconde pièce. Ce même public commença enfin à se fatiguer de l'importune fécondité de l'auteur et de ses folles prétentions. La voix des connaisseurs, ou même quelquefois leur silence, n'avait pas laissé ignorer à la multitude combien ils étaient loin d'applaudir à des succès éphémères et achetés, et enfin Dorat lui-même les força de le juger. Gâté par des complaisans de société, encensé

par tous les rimailleurs de province, il regarda ceux qui lui refusaient leur suffrage, comme des ennemis jaloux et injustes; il les attaqua avec la fureur d'un enfant dépité, et ses épîtres et ses préfaces devinrent également reconnaissables à des accès d'humeur et à des protestations de *gaieté*. Le ridicule de ses préfaces éternelles passa même en proverbe. Tout le monde répéta cette épigramme que lui-même crut de Voltaire, et qui était d'une vérité si frappante, qu'elle devint la vengeance du bon goût et la mesure de Dorat.

Bon dieu ! que cet auteur est triste en sa gaîté, etc.

Il répondit en homme battu, par des complimens à Voltaire, et cette méprise et cette affectation de bonhommie, après avoir eu si souvent le ton de la méchanceté, ne furent que des ridicules de plus. C'en fut encore un que l'espèce de guerre qu'il déclara alors en prose et en vers à l'académie française, dont il n'avait jamais pu obtenir une mention, ni un suffrage. Il tomba dans ce travers aujourd'hui si commun aux auteurs mécontens de cette compagnie; il écrivit contre elle, sans songer que c'est montrer mal-adroitement un amour-propre humilié,

et ressembler à ceux qui disent du mal d'une femme dont ils ont été rebutés. C'est toujours un mauvais rôle que d'affecter du mépris pour ce qu'on a recherché inutilement. D'ailleurs le public même l'appréciait alors comme l'académie; tous ses ouvrages tombaient les uns après les autres, et tombaient tristement de froid et d'ennui. Le *Malheureux imaginaire*, *le Chevalier Français*, *Roséïde*, tout cela ne faisait que paraître et disparaître. Pour comble de malheur, d'autres chagrins se mêlèrent aux amertumes des prétentions trompées. Il avait dissipé son patrimoine en magnifiques éditions d'ouvrages qu'on ne vendait pas, en billets de parterre et de loges pour soutenir ses pièces, en argent prêté à de misérables journalistes pour le célébrer toutes les semaines. Une seule édition de ses fables lui coûta trente mille francs, et resta chez l'imprimeur... Des plaisans coupèrent les gravures chez le libraire, et les payèrent sans vouloir prendre l'ouvrage. Enfin il fut réduit à obtenir un sauf-conduit pour n'être pas arrêté. Sa santé se détruisait de jour en jour; il succombait sous le fardeau continuel de ressentimens douloureux et impuissans,

et se tourmentait encore plus par les efforts d'une fausse *gaieté*, et par l'ambition de mêler sans cesse la vie d'un homme du monde aux travaux d'un homme de lettres, lorsqu'il ne pouvait plus être ni l'un ni l'autre. Il périssait d'éthisie et de marasme; et cet homme né avec une fortune honnête, de l'esprit, de la facilité, est mort insolvable, ne laissant de réputation que dans quelques journaux, et de regrets qu'à ses créanciers. Car son caractère léger et inconséquent ne lui avait guères permis de se faire de véritables amis, et il n'avait besoin que de flatteurs. Il avait écrit toute sa vie contre les philosophes, et il est mort sans vouloir se confesser.

Voilà sans doute un exemple frappant des malheurs où peut entraîner un amour-propre aveugle, et l'envie d'être ce qu'on n'est pas. Tout le monde a dit et répété cent fois que si M. Dorat avait voulu se contenter d'être un poëte de société, un écrivain agréable, il eût pu jouir d'une existence heureuse. On peut résumer que de ses volumineuses productions, il ne restera que la *Feinte par amour* au théâtre, et le poëme de *la déclamation*, seul ouvrage de lui dans le genre sérieux où il y ait des morceaux bien écrits. Il n'y a point

de marche, point d'imagination, point de transitions, point de fond vraiment didactique, et le style est très-inégal; mais il y a des beautés réelles et des vers très-bien tournés; ceux-ci, par exemple, sur la danse qu'on nomme *allemande*.

Connaissez tous ces pas, tous ces enlacemens,
Ces gestes naturels qui sont des sentimens,
Cet abandon facile et fait pour la tendresse,
Qui rapproche un amant du sein de sa maîtresse,
Ce dédale amoureux, ce mobile cerceau,
Où les bras réunis se croisent en berceau,
Et ce piège si doux où l'amante enchaînée,
A permettre un larcin est toujours condamnée.

Joignez aux bons morceaux de ce poëme une trentaine de pièces détachées, choisies dans la foule, et vous aurez à peu-près un petit volume à conserver de cet auteur qui en a fait vingt. Son mérite a consisté à revêtir des idées communes d'un coloris facile et quelquefois gracieux, et à débiter aisément des bagatelles quelquefois enjolivées. D'ailleurs il a péché presque toujours par le défaut de pensées, de goût et de jugement. A l'égard de sa prose, elle est au-dessous de tout, et notre langue n'a rien produit de plus ridicule.

LETTRE CXXVIII.

La *Veuve du Malabar*, jouée il y a six ou sept ans avec fort peu de succès, en a eu beaucoup à la reprise. Ce n'est pas que ce soit une bonne tragédie, ni un ouvrage bien fait et bien écrit, il s'en faut de tout; mais quelques changemens heureux que l'auteur y a faits, et sur-tout celui des acteurs et de l'exécution théatrale, les dispositions du public favorables à M. Le Mière, qu'on a voulu dédommager avec justice de la préférence que l'académie a donnée sur lui à Chabanon, toutes ces causes réunies ont fait réussir l'ouvrage, qui d'ailleurs n'est pas sans mérite. Voici un précis du sujet.

Lanassa, veuve Indienne, a perdu un époux qu'elle n'aimait point; mais elle n'en est pas moins résignée à la coutume qui oblige les femmes du pays de se brûler sur le corps de leurs maris, sous peine de l'infamie et de la mort civile. Il est vrai qu'elle a d'autant plus de peine à se déterminer à ce cruel sacrifice, qu'elle conserve un souvenir fort tendre

d'un officier Français dont elle a été aimée autrefois; mais cet amour est si peu expliqué, si peu développé qu'elle ignore même le nom de ce Français, et qu'elle ne sait pas s'il est encore au monde. Le chef des Bramines, que l'auteur peint comme un fanatique forcené, encourage Lanassa à consommer son sacrifice. Il la remet, suivant l'usage, entre les mains d'un Bramine nouvellement initié aux fonctions religieuses, et qui doit l'accompagner au bûcher. Ce jeune néophyte est d'un caractère tout différent de celui de son chef; il est sensible et compatissant, il plaint le sort de la veuve, et il la plaint bien davantage, lorsqu'un moment après il la reconnaît pour sa sœur. Cette reconnaissance, au reste (pour le remarquer en passant) est absolument postiche, n'est ni préparée, ni graduée, et ne produit rien dans la pièce.

La ville où se passe l'action est assiégée par une armée française, et l'objet de la guerre est d'obtenir un port dans l'Inde et la liberté du commerce. L'auteur ne marque point l'époque de cette guerre, et ne dit pas même le nom de la ville assiégée. Dans le temps où le jeune Bramine a retrouvé sa sœur, et combat plus que jamais sa résolution par

tous les motifs puisés dans le bon sens et dans la nature, on apprend que le gouverneur, voyant la place dans le plus grand danger, vient de conclure une trève avec les assiégeans, trève qui doit aboutir à une capitulation dont le chef des Français vient lui-même rédiger les articles. On s'attend bien que ce chef est l'amant de Lanassa. Son premier soin, en arrivant, est de s'informer du sort de cette femme qui lui est toujours chère; et pendant qu'on s'occupe de cette recherche, un des siens vient l'instruire du spectacle abominable que préparent les Bramines, qui ont déja fait élever le bûcher où doit se brûler la veuve Indienne. Il est révolté de cette barbarie, et tout lui fait un devoir de s'y opposer, l'humanité, la raison, l'honneur, la profession que fait tout chevalier et tout Français de défendre le sexe et la faiblesse. Il s'adresse au grand pontife de Brama, et l'accable des plus sanglans reproches. Sa cause est belle à soutenir, et ce combat du fanatisme contre l'humanité, qui dure jusqu'à la fin de la pièce, excite une sorte d'intérêt général qui a paru tenir lieu jusqu'à un certain point de l'action et des situations qui manquent à l'ouvrage. Le

grand Bramine se défend par l'autorité de la coutume établie de temps immémorial, et par les principes du sacerdoce asiatique, despotique comme le gouvernement dont il est le contre-poids. Quoiqu'il en soit, Montalban (c'est le nom du commandant Français) jure de défendre jusqu'au dernier soupir la femme infortunée qu'il ne connaît pas encore, et de s'exposer à tout pour la sauver. On peut juger si ce serment lui paraît encore plus sacré, lorsqu'il apprend que cette femme est précisément celle qu'il aime. Le frère de Lanassa, instruit du zèle que Montalban a signalé publiquement en faveur de la veuve, va le trouver pour s'unir à lui dans le dessein de la sauver, même malgré elle; car les prières de son frère n'ont pu l'ébranler, et elle est toujours résolue à mourir. Il a d'abord de la peine à se faire écouter de Montalban, qui ne peut pas croire que sous le nom et l'habit d'un Bramine, on puisse avoir un cœur compatissant. Le Bramine cependant vient à bout de le persuader; il lui avoue que le péril est pressant, et que le grand-prêtre, craignant la violence des Français et le pouvoir qu'ils auront si la place est rendue, a pris le parti de hâter

l'heure de l'exécution; qu'il a soulevé le peuple contre des étrangers qui veulent donner la loi dans l'Inde, et en détruire les mœurs et les coutumes, et que Montalban lui-même n'est pas en sûreté. Enfin, il lui révèle que près de l'endroit destiné à ces barbares sacrifices, il y a un souterrain qui communique aux bords de la mer, et par lequel même on assurait qu'autrefois s'était sauvée une femme que l'on avait voulu dérober à la mort. Tous deux regardent cette découverte comme un moyen de délivrer, l'un sa sœur, et l'autre son amante.

Au cinquième acte, l'auteur qui a craint que la connaissance de ce souterrain ne rassurât entièrement le spectateur sur le sort de Lanassa, et ne fît prévoir le dénouement, fait répandre un faux bruit de la mort de Montalban, tué, dit-on, dans un combat de nuit livré par les assiégés que le grand-prêtre a excités à violer la trève, et à porter le fer et la flamme aux vaisseaux des assiégeans. Déja le bûcher est élevé, la victime est prête. Les Bramines et le peuple l'environnent, on lui dit que l'officier qui, sans la connaître, s'était si généreusement rendu son défenseur, vient de perdre la vie. Son

frère ne veut pas lui porter un coup plus cruel, en lui apprenant que ce défenseur est ce même amant qu'elle regrette; mais il proteste contre l'inhumanité fanatique des Bramines; il renonce à leurs loix qu'il abhorre; il se déclare leur ennemi et le frère de Lanassa, et se fait gloire d'avoir tout tenté pour la secourir, et d'avoir été d'accord dans ce dessein avec le commandant Français. Mais sa fureur impatiente ne sert qu'à attirer l'indignation du peuple et des Bramines, et Lanassa ordonne à ceux qui tiennent les torches d'embraser le bûcher; elle y monte avec intrépidité, lorsque tout-à-coup paraît Montalban, comme un dieu tutélaire, l'épée à la main et à la tête des siens. Il enlève Lanassa du milieu des flammes, tandis que ses soldats écartent sans peine tout ce qu'ils trouvent devant eux. La veuve, évanouie un moment de surprise et de saisissement, ne revient à elle que pour reconnaître un amant dans son libérateur. Le faux bruit de la mort de Montalban ne s'était répandu que parce qu'il s'était dérobé avec une partie des siens pour arriver par le souterrain qui lui a servi à se rendre maître de la place. Il finit la pièce en épousant Lanassa, et en abolissant

l'usage barbare dont elle avait pensé être la victime.

Il y a de l'intérêt dans ce sujet, comme on peut le voir par ce simple exposé; mais l'auteur n'en a pas tiré parti. Cet amour à peine indiqué entre deux personnes qui même ignorent leur existence respective, et qui ne se voient qu'au dernier moment de la pièce, aurait pu produire de très-grands effets, s'il eût été développé et mis en action. Que Lanassa, au troisième acte, au moment où elle vient d'annoncer au grand-prêtre sa dernière résolution, où elle a résisté même à son frère, pour courir à une mort qu'elle préfère à l'infamie; que dans ce moment, dis-je, elle eût retrouvé son amant, la situation était terrible; elle eût donné lieu à des combats déchirans entre l'amour et l'honneur; car il est très-certain que dans l'Inde le sort d'une femme qui se refusait à ce sacrifice, devenait pire que la mort; et en prenant soin de ne pas montrer la victoire des Français comme trop prochaine et trop sûre, le choix de la veuve devenait en effet très-difficile. L'auteur a commis bien d'autres fautes contre la vérité des mœurs et des caractères. Il peint les Bramines comme des

fanatiques furieux et sanguinaires, et ils ne l'ont jamais été. Il leur attribue les austérités et les tortures volontaires des Fakirs, et les Bramines qui ont pour principe de respecter même le sang des animaux, n'ont jamais répandu leur propre sang. Il est vrai qu'ils ont toujours encouragé jusqu'à ces derniers temps, la coutume établie originairement dans leur tribu, que les femmes se brûlassent pour honorer la mémoire de leurs maris. Mais ces sortes de dévouemens, en usage dans l'Inde de temps immémorial, étaient fondés sur des idées toutes différentes de celles que l'auteur met dans la bouche du grand-prêtre de Brama, sur l'héroïsme de la fidélité conjugale, et sur l'assurance d'un bonheur éternel dans une autre vie.

A l'égard du style, il est en général dur, incorrect, prosaïque, chargé de lieux communs, et plein d'expressions et de tournures étrangères à la poésie. On y dit beaucoup de mal des prêtres, et beaucoup de bien des femmes, et ce sont deux choses toujours sûres de réussir auprès de nos Français. Mais il eût fallu le plus souvent l'exprimer en meilleurs vers, et en défendant l'humanité et la raison, ne blesser ni

la langue ni l'oreille. Il y a cependant quelques vers bien tournés, quelques traits de sensibilité, une sorte de véhémence dans le rôle de Montalban que Larive a bien joué. Celui de la veuve que jouait M.lle Sainval cadette, est monotone par la situation, et intéressant dans quelques détails. Mais le dénoument offre un superbe spectacle qui a fait la fortune de la pièce. L'auteur avait déja été redevable au même moyen du succès de son *Hypermnestre*.

LETTRE CXXIX.

La mort de M. Dorat n'a guères produit que des vers encore plus mauvais que les siens. M. le chevalier de Cubières, M. Laus de Boissy et M.me de B***. en ont rempli le journal de Paris. Nos faiseurs de calembours ont dit de cette dernière, qu'elle avait été affligée de la mort de Dorat, jusqu'à *en perdre l'esprit*. S.** est venu à son tour avec un beau panégyrique, où il prétend que Dorat a partagé avec *Voltaire le sceptre des poésies fugitives*. C'est ce qui s'appelle écrire et juger de la même force : voilà un *sceptre* bien placé et bien partagé ! Si quelque chose prouve à quel excès est parvenue la démence de nos petits Aristarques et l'imbécille audace de leurs jugemens, c'est sans doute un semblable parallèle ; c'est le rapprochement étrange d'un homme qui, de l'aveu même de ses ennemis, a été dans la poésie légère le modèle du plus excellent goût, et d'un écrivain qui, avec quelque facilité et quelque esprit, a été dans ce même genre le modèle du goût le plus dépravé. Au surplus, toutes ces louanges,

qui la plupart ne sont pas même de bonne foi, sont appréciées ici ce qu'elles valent.

Nous avons deux livres nouveaux dans le genre historique ; l'un est la traduction d'un fort bon ouvrage anglais de M. Williams, intitulé histoire des *Gouvernemens du Nord*; l'autre a pour titre, *l'Esprit des Croisades*. Il est du même auteur qui nous a déja donné, il y à quelques années, l'*Esprit de la Fronde*. Il s'appelle M. Mailly, et il est professeur d'histoire au collège de Dijon. C'est un compilateur dont le travail est utile, mais dont le style n'est pas bon.

Parmi les brochures, on distingue les *Lettres de M. Skerlock*, Anglais, descendant du Skerlock le théologien, qui composait dans le siècle dernier le fameux traité de la mort et de l'immortalité de l'ame. Le Skerlock d'aujourd'hui n'est pas tout-à-fait si grave; c'est un homme d'esprit qui écrit en français et en italien avec facilité, et même avec assez d'agrément pour un étranger; mais c'est une tête exaltée qui donne dans tous les écarts possibles, et sur-tout sur l'article de Shakespeare. Le poëte Anglais n'a pas de partisan plus enthousiaste. M. Skerlock annonce qu'il le défendra de toutes ses

forces contre des détracteurs qui l'ont, dit-il, *calomnié*, et ces détracteurs, ces *calomniateurs*, c'est M. de Voltaire et moi. Je ne sais s'il poursuivra son projet d'apologie; mais par l'échantillon qu'il en a déja donné, en réfutant M. de Voltaire, il ne paraît pas que Shakespeare ait beaucoup à y gagner, ni que nous ayons beaucoup à craindre.

On prépare à l'opéra l'*Andromaque* de Grétri, dont les répétitions avaient été suspendues il y a un an, et qu'il a raccommodées. Les représentations d'*Atys* ne se sont pas soutenues avec la même affluence. Les applaudissemens sont toujours les mêmes, mais la foule est pour Gluck. On a beau faire, notre nation a la tête dramatique, et n'a pas l'oreille musicale; les amateurs ne sont pas le grand nombre, et la multitude n'aime que le bruit. L'ambassadeur de Naples, grand défenseur de la musique de son pays, la soutient encore ici de tout son pouvoir; mais il vient d'être nommé à la vice-royauté de Sicile, et s'il se détermine à l'accepter, Piccini sera bientôt forcé de quitter la partie. Mais l'ambassadeur est tellement attaché aux sociétés de Paris, qu'on doute encore s'il n'aimera pas mieux passer les soirées au Louvre chez M. d'Alembert,

que d'aller faire les fonctions de vice-roi en Sicile. Cependant comme il n'est pas tout-à-fait le maître de refuser, le parti qu'il prendra est encore incertain.

Le Berton, administrateur de l'opéra, est mort il y a quelque temps, et sa place a été donnée à d'Auvergne, et en sous-ordre à Gossec.

La Veuve du Malabar se soutient toujours au théâtre avec le même succès. L'auteur vient de l'imprimer, et je crois qu'il a eu tort; car il ne peut que perdre beaucoup à la lecture, et ceux qui veulent l'écarter de l'académie, en profiteront pour lui nuire. Il paraît que la première place vacante sera disputée entre lui et M. de Champfort; celui-ci a un grand parti dans l'académie, et sur-tout parmi les gens de la cour; mais Le Mière a la voix publique qui n'est pas toujours la plus forte.

Il court une chanson fort plaisante et fort bien faite sur l'abbé Arnaud; elle est de Marmontel, sur l'air: *L'avez-vous vu, mon bien-aimé?*

L'Abbé Fatras,
De Carpentras,
Demande un bénéfice;

Il en aura,
Car l'opéra
Lui tient lieu de l'office.
Monsieur d'Autun,
Qu'il en ait un.
C'est un devoir
De le pourvoir.
On veut le voir
Venir le soir,
Précédé de sa crosse,
Et le matin,
Chez sa catin,
Arriver en carrosse.
Pour Armide il a tant trotté,
Pour Alceste il s'est tant crotté,
Que c'est pitié
De voir à pié
Ce grand apôtre de coulisse,
Comme un sergent de milice.

L'abbé Fatras, etc.

Le morceau suivant qui m'a été communiqué par l'auteur, est d'un genre plus relevé et bien plus difficile. Il ne s'agit de rien moins que de la traduction d'une ode d'Horace, c'est-à-dire de la chose la plus intraduisible. L'auteur me paraît pourtant y avoir en quelques endroits assez bien réussi, malgré quelques fautes. L'ode est la 29.e du 3.e livre. *Tyrrhena regum progenies*, etc.

Ami, viens honorer mon festin qui s'apprête.
Fils des rois de Tyrrhène, accours; un vin nouveau
Pour toi de ses flots purs va *rougir mon caveau.* *
Les fleurs de mon jardin couronneront ta tête.
Viens des plus doux parfums embaumer tes cheveux;
Hâte-toi, je t'attends : sans regret abandonne
Et l'humide Tibur, et les côteaux fameux
Du parricide Télégone.
Fuis les palais dorés, et las de ta grandeur,
Simple, abjure un moment tes dignités *serviles*; **
De cette Rome enfin souveraine des villes,
Méprise le tumulte et la vaine splendeur.
Pour les grands fatigués d'un luxe Asiatique,
Souvent il est doux d'être assis
A la table du pauvre, et le festin rustique
Epanouit leurs fronts que ridaient les soucis.
Déja d'une clarté brillante
Céphée embellit l'horizon,
Et de son haleine brûlante
Sirius flétrit le gazon.
Le pasteur languissant, et le troupeau débile,
Cherchent l'ombre d'un bois, ou le frais des ruisseaux,

---

* *Rougir mon caveau* ne présente rien à l'esprit; il n'est point dans l'original. *Rougir ma table* eût été beaucoup mieux, à cause des libations qui étaient d'usage dans les festins.

** *Tes dignités serviles* est un manque de bienséance. Le traducteur a oublié que la pièce était adressée à Mécène, et qu'Horace était incapable de traiter d'*esclave* son ami et l'ami d'Auguste. C'est le défaut commun des traducteurs de se croire toujours dans leur pays. *Simple* est sèchement isolé, et pour la phrase et pour le nombre.

Zéphyr muet, des arbrisseaux
N'agite plus l'ombre immobile.
Toi cependant, chargé des soins de l'univers,
Tu crains de voir encor fondre sur nos rivages,
Ces Parthes qui de Rome ont seuls *bravé les fers*; *
Tu crains des fils du Nord les antiques ravages.
Un dieu prudent cacha *les loix* de l'avenir
Dans une nuit mystérieuse.
Il rit, quand les mortels osent les prévenir,
Dans leur sagesse audacieuse.
Dispose du présent, le présent t'est donné;
Le reste est comme un fleuve au hasard entraîné,
Qui tantôt dans la mer roule une onde limpide,
Et tantôt sur les champs à grand bruit déchaîné,
Quand les torrens du ciel enflent son cours rapide,
Roule avec le troupeau le pasteur consterné,
Et des arbres rompus le tronc déraciné.
Après chaque soleil, heureux qui peut se dire,
J'ai vécu; que demain le monarque des dieux
D'un jour sombre ou brillant peigne l'azur des cieux,
Qu'importe? Il ne pourra détruire
Le bonheur de la veille; il ne saurait changer
Ce que l'heure emporta dans son cours passager.
Habile à nous séduire, et gaîment inhumaine,
Dans ses jeux sans pudeur trafiquant de sa foi,
La fortune transmet sa faveur incertaine,
Tantôt à vous, tantôt à moi.
Présente, je l'accueille, et sitôt que son aile

---

* *Braver les fers* n'est point la même chose qu'*échapper aux fers* : l'expression est impropre.

Se détourne en fuyant d'un vol précipité,
Je lui rends sans regrets ce qu'elle m'a prêté.
Couvert de ma vertu, je repose avec elle
Dans une noble pauvreté.
Qu'un autre au milieu de l'orage,
Quand les vents africains font gémir ses vaisseaux,
Conjure en vain le ciel, de peur que son naufrage
De l'avare Océan n'enrichisse les eaux.
Pour moi sous de plus doux auspices,
Du zéphir le souffle léger
Et des fils de Léda les deux astres propices,
Portent ma barque sans danger. *

* La seconde moitié de cette pièce est sans comparaison la meilleure.

LETTRE CXXX.

L'OPÉRA d'*Andromaque* n'a point eu de succès. Grétri, si charmant dans les opéras comiques, élève heureux de l'Italie pour la grâce et la douceur du chant, a quitté son genre pour celui de Gluck, et cette désertion ne lui a pas réussi. Quoique *Céphale* et *Procris*, le premier ouvrage qu'il eût fait pour le grand opéra, n'eût pas eu une grande fortune, cependant on y avait remarqué des morceaux d'une vraie beauté et dans le bon genre. Mais ici, à l'exception de quelques airs de danse, il n'y a rien qu'un bruit monotone et criard, et tous les défauts de Gluck, sans y joindre ce qui les rachète jusqu'à un certain point, c'est-à-dire des morceaux d'expression et l'entente des effets du théâtre. Il est vrai que ce drame est aussi mal tissu qu'il pouvait l'être, et le chef-d'œuvre de Racine y est horriblement défiguré. Nulle liaison dans les scènes, nulle gradation dans les sentimens; c'est un vrai scandale littéraire qu'une pareille mutilation. Grétri qui a vu que le bruit réussissait à Gluck, a voulu en faire

encore davantage ; en conséquence il a imaginé de mettre sur le théâtre un chœur presque continuel, qui est acteur dans toute la scène, et souvent acteur déplacé. Il est ridicule en effet qu'au moment où Oreste annonce à Pyrrhus, assis sur son trône, les demandes des Grecs dont il est chargé, un chœur élève la voix avec lui et parle en même temps que l'ambassadeur. Il n'est pas moins ridicule qu'Oreste se plaigne des rigueurs d'Hermione, et confie ses chagrins et son amour à trente ou quarante confidens. Cette suite de chœurs a le double inconvénient de fatiguer l'oreille et de choquer la vraisemblance. C'est une des causes principales de la chûte de cet opéra qui a été abandonné dès la seconde représentation, et qui probablement ne sera pas joué long-temps. L'abbé Arnaud disait, en parlant de la prétention qu'avait eue Grétri de travailler dans le genre de Gluck, *il n'appartient pas à tout le monde de manier la massue d'Hercule*. Ceux qui ne sont pas aussi épris de Gluck que l'abbé Arnaud, trouvent en effet que cette métaphore de la massue est assez juste, parce que le chant de Gluck est un peu lourd.

On peut mettre au nombre des livres utiles

et estimables qui paraissent de temps en temps dans la foule de nos frivolités, la traduction en prose de l'*Iliade d'Homère*, par M. Bitaubé de l'académie de Berlin. Ce n'est pas que je croie qu'Homère ni aucun poëte grec ou latin puisse jamais être bien rendu en prose ; car il n'y a que la poésie qui puisse représenter la poésie. Mais du moins la version de M. Bitaubé est en général assez fidèle, et beaucoup meilleure que celle de M.me Dacier, qui est souvent plate et languissante, et quelquefois inexacte. M. Bitaubé a mis au devant de son ouvrage des réflexions sur Homère qui sont d'une critique judicieuse, mais dans lesquelles on apperçoit souvent ce que nous appelons en France le *style refugié*, c'est-à-dire les constructions et les tournures vicieuses que l'habitude a fait adopter, chez l'étranger, aux écrivains protestans, et M. Bitaubé est de ce nombre. Son ouvrage est en 3 vol. *in*-8. et fort bien imprimés.

Une société littéraire que préside M. Letourneur, et qui s'occupe à recrépir d'anciens livres, a entrepris de refondre une traduction faite en Hollande d'une volumineuse *Histoire universelle* écrite originairement en anglais,

c'est-à-dire qu'ils ont substitué un style emphatique et déclamatoire aux platitudes des premiers traducteurs. Car M. Letourneur porte dans tous les genres la manière d'écrire qui lui a réussi une fois dans les *Nuits d'Young*, et qui n'est pas supportable ailleurs ; cela n'empêche pas que ce livre ne se vende comme toutes les compilations.

L'académie française n'a pas fait une grande perte dans la personne de M. l'abbé le Batteux, mort il y a quelque temps. Ce n'était ni un bon écrivain ni un bon confrère. C'était uniquement un assez bon humaniste, qui n'eut d'autres titres pour arriver à l'académie que quelques livres élémentaires fort médiocres. On met entre les mains des jeunes gens ses *Beaux Arts réduits à un principe*, et *son Cours de Belles-Lettres*. L'un et l'autre contiennent des principes sains, puisés dans les études de l'université ; mais d'ailleurs une critique extrêmement commune, des idées étroites, des préjugés pédantesques, et le style est dénué de tout agrément, de tout intérêt. Sa traduction d'Horace prouve seulement combien cet auteur est peu fait pour être traduit en prose.

Le concours de cette année pour le prix

de poésie n'a pas été heureux : on ne donnera point de prix. Le sujet, il est vrai, était beau, mais difficile : c'était la *servitude abolie dans les domaines du roi*. Nous n'avons point trouvé d'ouvrage qui l'eût rempli. Deux pièces seulement, sur 70, nous ont paru avoir quelques beautés qui méritaient qu'on en fît une mention honorable. Dans l'une des deux, dont l'auteur ne s'est pas encore fait connaître, il y avait ces quatre vers qui sont si bien faits que je les ai sus par cœur en les lisant. L'auteur dit de Louis XIV :

Ce roi qui toujours grand, accabla les Français,
Et du poids des malheurs et du poids des succès,
Au bord de son cercueil, tremblant pour sa mémoire,
Leur demanda pardon de quarante ans de gloire.

Cela est parfaitement beau; mais quatre vers ne font pas une pièce. On redonnera le même sujet pour l'année prochaine, avec la permission aux auteurs de renvoyer les mêmes ouvrages corrigés et retravaillés.

Les résurrections théâtrales commencent à être à la mode. Nous avons vu celle de la *Veuve du Malabar*; sur quoi l'on a dit que la place vacante à l'académie, si elle était

donnée à M. Le Mière, *serait le denier de la veuve.* Nous venons de voir encore ressusciter *Pierre-le-cruel* de feu M. de Belloi, qui avait été hué depuis un bout jusqu'à l'autre dans la nouveauté, et aujourd'hui est applaudi antant qu'il avait été sifflé. Quant à moi, il me semble que l'auteur de cette tragédie pourrait s'appliquer ces deux vers de Racine :

> Je n'avais mérité,
> Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Ce n'est pas un ouvrage que l'on dût traîner dans la boue, comme on l'a fait quand l'auteur était vivant et académicien, deux grands défauts, et il ne fallait pas non plus prodiguer les applaudissemens à un ouvrage qui n'est pas devenu meilleur pour être posthume. Il y a un assez beau rôle, celui du prince Edouard, et Larive le joue noblement. Il y a au troisième acte une scène théatrale entre les deux frères, Pierre-le-cruel, Henri de Transtamare, Duguesclin et le Prince anglais; mais les deux derniers actes sont un tissu des plus grossières invraisemblances, et tous les ressorts de la pièce sont forcés. Il y a quelques beaux vers, des sentimens héroïques, et en général beaucoup

d'esprit; mais de la déclamation, de la recherche, des pensées fausses ou obscures, et une foule d'incorrections. Le rôle de Pierre-le-cruel est trop misérablement avili, et il devait être odieux et non pas vil. Cependant je ne serais pas surpris que cette pièce restât au théâtre, comme les autres du même auteur, qui ont à-peu-près les mêmes beautés et les mêmes défauts, et qui réussissent sur la scène par les effets et le mouvement, en obtenant peu d'estime à la lecture.

On joue en même temps que *Pierre-le-cruel*, une petite comédie en deux actes et en vers de dix syllabes, *Adélaïde* ou *l'Antipathie contre l'amour*; elle a beaucoup de succès. L'auteur est M. Dudoyer qui a déja donné *Laurette*, drame tombé dès le premier jour, et le *Vindicatif*, autre drame non moins mauvais, qui a eu quelques représentations. *Adélaïde* vaut mieux que ces deux pièces: c'est une bagatelle dont le fond, il est vrai, est très-usé, mais qui est écrite avec facilité, quelquefois avec grâce, et dont quelques détails et le jeu des acteurs font à-peu-près le mérite. C'est une jeune personne qui

craint le mariage, et qui résiste à l'amour, et finit par céder à son penchant, et par épouser celui qu'elle aime. C'est le fond de toutes les pièces de Marivaux, dont l'héroïne dit toujours au commencement de la pièce, *je ne me marierai point*, et se marie au dénouement. Cet ouvrage à l'impression paraîtra peu de chose; mais la représentaton en est agréable, et il est supérieurement joué par Molé et M.lle Doligni.

On a beaucoup parlé à Paris du service solemnel que le roi de Prusse a fait célébrer à Berlin, en l'honneur de M. de Voltaire. L'article que ce même prince a fait insérer dans la gazette de sa capitale, au sujet de cette cérémonie, est d'une tournure curieuse. On me l'a envoyé fidèlement traduit de l'allemand : en voici la teneur.

« Le 30 mai, à neuf heures et demie du
» matin, il a été célébré dans l'église catho-
» lique de cette ville un service pour le repos
» de l'ame de feu M. Fr. Arr. de Voltaire,
» gentilhomme de la chambre de sa majesté
» très-chrétienne, membre de l'académie
» prussienne des sciences et des arts,
» et de l'académie française, seigneur de

» Ferney, Tournay, de Pregny et de Cham-
» bési dans le pays de Gex, mort le 30 mai
» 1778. Cette solemnité religieuse s'est faite
» en présence d'une assemblée considérable
» de personnes de tous les rangs. La céré-
» monie finie, il a été distribué beaucoup
» d'aumônes aux pauvres. Les membres
» catholiques de l'académie des sciences de
» cette ville avaient demandé cette messe,
» et M. le curé s'y est prêté d'autant plus
» volontiers, que Voltaire, peu de temps
» avant sa mort, avait fait une profession
» de foi chrétienne, catholique, qu'il avait
» été confessé, qu'il avait donné de son
» vivant l'exemple de la charité, en faisant
» des aumônes et d'autres bonnes œuvres,
» et qu'il a été enterré dans l'abbaye de
» Scellières, diocèse de Troyes, confor-
» mément aux usages de l'église catholi-
» que, et que par conséquent c'était à
» tort et malicieusement qu'on avait imputé
» au clergé Français de lui avoir refusé
» la sépulture chretienne. Cet ordre véné-
» rable n'aurait certainement pas voulu
» s'exposer au reproche d'avoir renversé
» les principes de la justice et de la bonne
» police, ce qui l'aurait rendu suspect d'une

» haine particulière, incompatible avec la
» charité chrétienne et avec toutes les autres
» vertus. * »

On est venu au secours de l'opéra d'*Andromaque*, en y joignant un ballet de Noverre, les *Caprices de Galathée*, qui a le plus grand succès; car c'est toujours par les ballets que notre opéra se sauve.

Aux italiens, *Florine*, mauvaise comédie de M. Imbert, a été jouée sans succès; mais ce qui en a eu beaucoup, c'est une farce dans le genre des anciennes pièces à vaudeville, intitulée *Cassandre Oculiste*; elle est d'un M. Augustin Piis, connu par quelques facéties qui annonçaient la facilité et la gaîte du couplet. Celle-ci est agréable au théâtre, à l'aide du chant et du jeu des acteurs; mais il ne faudrait pas lire ces sortes de bagatelles, ni même *la Veuve du Malabar*, que Le Mière a eu grand tort d'imprimer, et qui a essuyé autant de

* Ce qu'il y a de malice dans cet article est de fort peu de conséquence; mais il ne sera pas inutile de faire voir ailleurs comment des faits publics et notoires sont pourtant exposés de manière à inculper le clergé de Paris, qui n'avait pas tort.

reproches à la lecture qu'elle avait reçu d'applaudissemens au théâtre. Le Mière n'en est pas moins plaisant, quand il parle de sa pièce et de son succès. *Ma pièce est plus chaude que la saison; ces sortes d'ouvrages traversent la canicule; le dénouement est le* nec plus ultrà *de la terreur. Il y a un endroit qui ressemble, il est vrai, à l'Iphigénie de Racine; mais ce n'aurait pas été la peine de refaire la même chose pour ne pas faire mieux :* ce sont là ses propos de tous les jours. Il a mis à la tête de sa tragédie une épître aux mânes de Dorat, qui est plus ridicule encore que tout le reste. On y trouve ces deux vers que tout le monde a remarqués :

Et des pleurs que *peut-être* a fait verser mon drame,
J'ai détourné le cours vers l'urne d'un ami.

ce qui signifie qu'il est bien sûr d'avoir *détourné* des pleurs que *peut-être* il a fait verser, et qu'il a détourné sur Dorat les pleurs qu'a fait verser la *Veuve du Malabar*, ce qui, comme on voit, est d'un grand sens.

LETTRE CXXXI.

L'AUTEUR de *Cassandre Oculiste*, dont l'ambition est de faire revivre cet ancien genre de pièces à vaudevilles, qui a été le berceau de l'opéra-comique, vient de donner encore un petit ouvrage de cette espèce, qui a pour titre *Aristote amoureux*. Il est tiré d'un vieux conte, dans lequel on suppose qu'Aristote ayant fait des reproches à son élève Alexandre sur la passion qu'il avait pour une courtisanne, celui-ci, pour se venger de ses reproches, et lui faire connaître en même temps le pouvoir de l'amour, engagea sa maîtresse à mettre en œuvre toutes les séductions dont elle était capable, pour tourner la tête du philosophe. Le sage en fut la dupe, malgré son âge et ses principes; et il fut tellement asservi, que la courtisanne ayant eu la fantaisie de le transformer en cheval et de le monter, elle lui mit un bât sur le dos et une bride au col, et le mena ainsi aux yeux de toute l'armée d'Alexandre. Cette historiette, comme on voit, prête à la parodie et même à la charge;

elle a réussi autant que *Cassandre Oculiste*; mais si l'un était un vrai sujet d'opéra-comique, l'autre n'a pas paru aux gens sensés aussi bien choisie, à beaucoup près. Il est très-déplacé et très-indécent de travestir à ce point deux des plus grands hommes de l'antiquité, et de leur faire jouer sur le théâtre une farce digne d'Arlequin. Alexandre et Aristote ne sont pas des noms ni des personnages faits pour l'opéra-comique; mais il est aujourd'hui de mode d'abuser de tout dans tous les genres.

Pierre-le-cruel, malgré les applaudissemens qu'il a obtenus à la reprise, et malgré le jeu de Larive qui a fort bien rempli le rôle d'Edouard, n'a pas pu se soutenir sur la scène comme la *Veuve du Malabar*. Après quelques représentations peu suivies, il a fallu le retirer, et l'on doute qu'il reparaisse au théâtre.

L'opéra vient de remettre *Echo et Narcisse* de Gluck, qui n'a guères eu plus de succès que dans la nouveauté, et qui n'attire point de monde; ce qui n'empêche pas que la nouvelle administration ne soit actuellement en pourparler avec ce célèbre compositeur pour tâcher de le fixer à Paris. On lui a écrit

à Vienne pour lui proposer les conditions que l'on croit pouvoir lui convenir, et pour lui demander les siennes. On attend sa réponse, et les acteurs de l'opéra sont persuadés que Gluck, en leur donnant un ouvrage par an, peut enrichir leur spectacle.

L'académie française vient de perdre l'abbé de Condillac, l'un des esprits les plus sages et les plus judicieux que nous ayons eus dans ce siècle, et qui a eu le mérite fort rare parmi nous de mettre de la clarté dans la métaphysique, en la débarrassant de toute hypothèse et en la réduisant, d'après Locke, à des notions simples et fort exactement analysées. Son style d'ailleurs est correct et pur, quoique moins élégant et moins animé que celui de Mallebranche. Voilà deux places vacantes à l'académie française : comme nos vacances approchent, les deux élections sont remises à la fin de novembre. M. Le Mière et M. le comte de Tressan sont les deux candidats qui jusqu'ici occupent le plus l'attention du public; mais il peut se passer bien des événemens d'ici à trois mois. C'en serait un bien triste que la perte que l'on craint de faire de M. Thomas, dont la poitrine est en très-mauvais état. Tronchin, pour la réta-

blir, n'a imaginé d'autre moyen que de lui défendre de parler. On prétend qu'il y a des exemples de personnes guéries de cette maladie par un long silence : ce régime peut ne pas coûter beaucoup à une tête occupée et pensante; mais comme on y a joint la défense d'écrire et même de lire rien de sérieux ni d'attachant, il est difficile qu'une manière d'exister si triste pour l'ame soit un remède pour le corps.

Parmi les brochures que débitent les marchands de nouveautés, et dont la plûpart ne méritent pas même d'être nommées, il y en a une qui fait beaucoup de bruit, et que le nom de son auteur suffisait pour rendre célèbre : c'est un ouvrage posthume de Rousseau de Genève. Il est en forme de dialogue, et a pour titre, *Rousseau juge de Jean-Jacques*. Si quelque chose peut faire sentir combien cet homme a été malheureux par l'imagination et le caractère, c'est assurément cette production, la plus étrange peut-être qui existe, et la plus honteuse pour l'esprit humain : c'est l'ouvrage d'un délire complet. Il est bien extraordinaire, il faut l'avouer, de voir un homme tel que Rousseau, se persuader pendant 15 ans, comme on le

voit par ce dialogue, que la *France*, l'*Europe*, la *terre entière* sont liguées contre lui ; qu'il *y a une conspiration universelle, tramée par toute une génération, un complot, un mystère qui tient du prodige*; que *tout est conjuré contre lui, depuis le Gouvernement jusqu'à la canaille, etc.* Il est inouï qu'un homme écrive sérieusement, que *tout le monde a ordre de ne pas lui répondre, s'il fait une question*; que *la populace a ordre de l'insulter*; que *s'il voulait trouver dans Paris un livre, ou un almanach, le livre et l'almanach disparaissaient*; que *s'il voulait passer l'eau vis-à-vis les Quatre-nations, les bateliers avaient ordre de ne point le passer*; que *s'il voulait se faire décrotter à la porte du Temple ou du Palais-Royal, les décrotteurs avaient ordre de lui refuser leurs services*; que *ceux qui distribuent des papiers publics à la porte des promenades, avaient ordre de ne pas lui en donner, quand même il en demanderait, etc. etc. etc.* A travers cette inconcevable démence, on voit percer un orgueil hors de toute mesure et de toute comparaison, et fait pour diminuer la pitié que peut inspirer une pareille folie. On y voit le besoin de parler continuellement de soi ; de

se louer démesurément, sans même avoir l'excuse de réclamer une justice qu'il avoue lui-même n'être pas refusée à ses écrits; une mauvaise foi révoltante qui suppose contre lui des accusations folles et atroces que jamais on ne lui a intentées, et un mal que jamais on n'a voulu lui faire. On y voit cette double prétention dont l'une semble incompatible avec l'autre, de fuir les hommes et d'en être recherché, et l'injustice de se plaindre que tout le monde s'éloigne de lui, quand il a voulu repousser tout le monde. Enfin l'on y voit une tête malade qui se remplit de fantômes pour les combattre; mais cette maladie est un amour-propre aussi monstrueux que déplorable, dont peut-être il n'y eut jamais d'exemple. Et cet homme est pourtant l'auteur d'*Emile* et d'*Héloïse !* C'est bien là le cas de s'écrier avec Lucrèce :

O miseras hominum mentes ! ô pectora cœca !

LETTRE CXXII.

La discussion élevée par Beaumarchais contre les comédiens sur les droits des auteurs dramatiques, n'est pas encore tout-à-fait terminée, quoiqu'elle dure depuis quatre ans. On a réglé cependant ce qui concernait les droits pécuniaires, et d'après l'examen des registres de la comédie, qu'elle a été forcée de communiquer sous les yeux de ses avocats et de quatre commissaires nommés par les gens de lettres, il est demeuré constant que jusqu'ici les auteurs avaient été lésés dans leurs droits de rétribution. En conséquence, il a fallu signer un réglement nouveau, en vertu duquel la part des auteurs sera désormais rétablie au taux légitime. On a dressé pour cet effet un arrêt du conseil qui a été signifié aux comédiens; mais ils ont fait de nouvelles représentations sur quelques-unes des dispositions de l'arrêt, et de son côté Beaumarchais a présenté un mémoire à M. Amelot, en réponse aux plaintes de la comédie, dont quelques-unes n'étoient pas tout-à-fait sans fondement. C'est une obligation réelle que les gens de

lettres auront à Beaumarchais, quand l'affaire aura été jugée en dernier ressort. Il fallait son activité opiniâtre et toute son intelligence des affaires pour éluder toutes les ruses et forcer la longue résistance des comédiens. Mais d'un autre côté il en résulte une aigreur et une animosité réciproque entre ceux-ci et les auteurs, qui ne peut que produire de mauvais effets entre des personnes qui ont besoin les unes des autres. En attendant que tout soit réglé pour la réception et la représentation des pièces nouvelles, par l'arrêt du conseil qui est encore suspendu, on va jouer un drame en quatre actes, intitulé, l'*Héroïsme français* ou le *Siège de Saint-Jean-de-Lône*, de M. d'Ussieux, l'un des rédacteurs du *Journal de Paris*.

Quelques jours avant sa mort, M. Dorat adressa au chevalier de Cubières les vers suivans. Le moment où ils ont été composés doit les rendre plus intéressans et plus curieux. On aime à voir comment un homme parle de lui-même près de sa dernière heure; et quoiqu'il y ait bien des fautes dans ces vers pour la pensée et pour l'expression, ils sont pourtant en général plus simples et plus naturellement tournés qu'il n'avait coutume de faire.

Je touche à mes derniers instans;
L'ardente sève de la vie
Ne circule plus dans mes sens :
Juge de mon malheur, juge de mes tourmens.
Hélas ! sans douce rêverie
Je vois renaître le printems.
La terre vainement plus riante et plus belle,
Etale à mes regards sa parure nouvelle;
Tout recommence à vivre et tout est mort pour moi.
Du nocher infernal la sombre voix m'appelle;
Le chant même de Philomèle
Ne m'inspire que de l'effroi.
Mais les sons de ta voix suspendent mon martyre,
De Tibulle tendre rival * !
Je n'ai pas tout perdu, tout ne va point si mal.
Un ami me console au moment où j'expire.
Quand l'homme a parcouru son cercle limité,
Ciel ! avec quel éclat à son heure dernière
Se présente la vérité !
C'est du fond du tombeau que cette déité
Fait jaillir toute sa lumière.
Sur ce globe, entre nous, quels soins m'ont occupé ?
Long-tems j'eus le malheur de croire
(Et je fus comme un autre à ce piège attrapé)
Qu'on n'était ici-bas heureux que par la gloire.
D'abord je fis des madrigaux,
A peu près pour toutes les belles;
Armé de ces fripons, je courus les ruelles.
J'y trouvai de certains rivaux,

* Il faut avouer que Tibulle a là un plaisant *rival* !

Moins profonds dans ces bagatelles,
Qui jouirent souvent du fruit de mes travaux.
Bientôt on me vit sur la scène,
Tantôt couronnant de cyprès
Le front sanglant de Melpomène,
Tantôt de la folie humaine
Ebauchant de légers portraits.
Dans sa *gaîté plus que folâtre*,
Avec quelque *rigueur* le public m'a traité.
Je l'avais peut-être irrité
Par mon ardeur opiniâtre,
Par mon goût scandaleux pour l'immortalité;
Mais je le remercie avec sincérité,
En quittant un plus grand théâtre.

. . . .

Ami, garde-toi bien de suivre mon exemple;
Tes pinceaux tendres et brillans,
Au sommet d'Hélicon doivent t'ouvrir le temple
Où l'immortalité couronne les talens*.
Du ciel tu reçus en partage
Cette facilité, don *funeste* et charmant,
Qui trop souvent, hélas! d'un poëte volage
Fait le plaisir et le tourment.
Crains cette perfide sirène;
Vers des écueils cachés tôt ou tard elle entraîne;
Les pleurs et les regrets sont alors superflus.

* On ne dira pas cette fois que les prédictions des mourans sont des oracles, et l'on ne voit rien ici de ce grand *éclat de vérité* que l'auteur croyait voir. Infortuné! s'il l'avait vue, il aurait fait d'autres aveux.

Polis tes vers long-tems ; *des vers faits avec peine*,
Avec plaisir sont toujours lus.
Adieu... Qu'il est cruel ce mot que je prononce !
Ma fin s'approche, tout l'annonce.
Hélas ! et cet adieu peut-être est le dernier.
Peut-être quand tes yeux liront ces caractères,
Les miens seront fermés à la clarté du jour,
Et ton ami, peut-être au ténébreux séjour,
Aura joint l'ombre de ses pères.

Rien n'est plus faux que cette maxime,

Des vers faits avec peine,
Avec plaisir sont toujours lus.

Il est très-vrai que les vers veulent être travaillés, sur-tout dans le genre sérieux. Je me souviens qu'un jour je demandai à M. de Voltaire s'il travaillait beaucoup ses vers : *Oui*, me dit-il, *quand je veux les faire bons.* Mais il ne suffit pas que des vers soient *faits avec peine* pour être *lus avec plaisir.* C'est même une règle de l'art et une règle indispensable, que le travail qu'ils ont pu coûter ne se fasse pas sentir, comme il ne faut pas que la facilité laisse appercevoir la négligence.

Les petits vers suivans n'ont pas dû coûter beaucoup. Rien n'est plus facile que de rimer par des adverbes ; mais quelquefois l'emploi peut en être agréable, et il l'est

assez dans cette petite pièce, qui a pour titre la *Journée d'un clerc de Procureur*.

Un pauvre clerc du parlement,
Arraché du lit brusquement,
Comme il dormait profondément,
Gagne l'étude tristement,
Y griffonne un appointement
Qu'il ose interrompre un moment
Pour déjeûner sommairement ;
En revanche écrit longuement,
Dîne à trois heures sobrement,
Sort au dessert discrètement,
Reprend la plume promptement,
Jusqu'à dix heures seulement ;
Lors va souper légèrement,
Puis au sixième lestement
Grimpe, et se couche froidement
Dans un lit fait négligemment,
Dort, et n'est heureux qu'en dormant.
Ah ! pauvre clerc du parlement !

J'ai retrouvé, il y a quelque temps, des vers de M. de Voltaire qui ne sont point imprimés dans ses ouvrages. Il les fit en passant devant le village de Lawffelt, devenu célèbre par la bataille que le maréchal de Saxe y gagna sur les Anglais.

Rivage teint de sang, ravagé par Bellone,
Vaste tombeau de nos guerriers !

J'aime mieux les épis dont Cérès se couronne,
Que des moissons de gloire et de tristes lauriers.
Fallait-il, justes dieux! pour un maudit village,
Répandre plus de sang qu'aux bords du Simoïs!
Ah! ce qui paraît grand aux mortels éblouis,
Est bien petit aux yeux du sage.

LETTRE CXXXIII.

Les comédiens français ont donné, il y a quelque temps, une tragédie nouvelle, intitulée *Thamas Koulikan;* elle est de M. Dubuisson, Américain *. Il se vante, dit-on, de l'avoir faite en 17 jours; mais aussi elle ne vaut pas même ce qu'elle lui a coûté. Il n'y a pas la moindre connaissance ni du cœur humain, ni du théâtre, ni du style. Des situations contre nature, des vertus factices, des atrocités froides et invraisemblables, des meurtres sans intérêt, des déclamations et des lieux communs, des vers hérissés de solécismes, des réminiscences mal-adroites; voilà quelle est cette tragédie tombée à la première représentation, et applaudie ensuite, comme c'est la coutume. Le sujet est tiré des annales de Perse; mais l'histoire y est entièrement défigurée, et les mœurs orientales y sont à tout moment contredites. L'auteur a poussé la déraison jusqu'à établir de longues scènes entre Thamas

* Le même qui depuis a été, avec tant d'autres, instrument et victime de la révolution.

Koulikan et son fils, à qui ce père barbare a fait crever les yeux; comme si un pareil objet était supportable pour ce père lui-même, ou pour les spectateurs! Avec du génie, on pouvait ménager un moment terrible entre deux pareils personnages; mais les faire converser long-temps ensemble est froid et fou. Au surplus, cette pièce est interrompue actuellement, et il y a tout à parier qu'elle ne sera pas reprise.

En revanche on s'est avisé de reprendre une *Orphanis*, moins absurde que *Thamas*, mais non pas moins plate, et qui n'est que le sujet du *Barnwel* anglais affaibli et gâté. Voilà les ouvrages qu'on nous donne depuis la mort de Lekain, et la scène semble entièrement livrée à l'ineptie et à la barbarie.

J'ai lu à la séance publique de l'académie française deux actes de la traduction du *Philoctète* de Sophocle. Ils ont été très-applaudis; mais comme l'assemblée de l'académie et le parterre d'aujourd'hui sont deux choses fort différentes, je suis un peu éloigné de penser à donner cette pièce au théâtre, dans un moment où la corruption du goût est si générale et si honteuse, et où cette belle simplicité antique et cette éloquence

vraie et touchante des tragédies grecques, pourraient fort bien n'être pas goûtées. Peut-être imprimerai-je la pièce cet hiver; mais je ne la ferai pas représenter, du moins de long-temps. Il est possible que la construction de la nouvelle salle de la comédie, où tous les spectateurs doivent être assis, dit-on, et par conséquent formeront une autre espèce de public, soit une réforme utile qui ramène au moins la décence, si elle ne ramène pas le goût que *les petits spectacles* ont achevé de perdre; mais il faut attendre ce moment et voir les effets qu'il produira.

Les comédiens italiens continuent toujours à donner des nouveautés sans conséquence, telles que *Rozanie*, l'*Officieux*, l'*Impromptu de l'Amour*, productions éphémères d'auteurs ignorés, écoutées avec indulgence à un spectacle où l'on n'est pas difficile, et oubliées un moment après. D'ailleurs les journaux, aujourd'hui en si grand nombre, donnent des analyses de toutes ces bagatelles dont il serait ennuyeux de s'entretenir plus long-temps.

M. de Saint-Lambert m'a confié une *Epître à Doris*, qui n'a jamais été imprimée dans ses œuvres, quoiqu'elle soit à-peu-près,

ce me semble, du même ton et du même caractère que ses autres poésies. C'est toujours sa diction élégante et sa sensibilité réfléchie; et en général, malgré quelques répétitions, quelques incorrections et un peu de sécheresse, elle est digne d'être dans les porte-feuilles des amateurs.

Laisse-moi dans ces vers te vanter mon bonheur,
Rappeler tes bienfaits, chanter ce que j'adore.
Me peindre ton esprit, tes grâces et ton cœur,
 Doris, c'est en jouir encore.
Le dieu de tous les arts versa sur ton berceau
Les rayons les plus purs de sa flâme puissante;
 Il alluma dans ton ame naissante
L'amour de tous les arts, la passion du beau.
 Le Maure par son harmonie,
 Et Bouchardon par son ciseau,
Et les vers de Voltaire et les chants de Rameau,
Les pinceaux de la France et ceux de l'Ausonie,
Tour-à-tour à ton cœur font sentir le plaisir.
 Tu sais jouir, tu sais choisir,
Sans art, sans vanité, sans desir de paraître,
Et le sentiment seul est ton guide et ton maître.
Tous nos goûts sont communs; l'âge affaiblit les miens;
Mais je te vois jouir, et je les sens renaître;
J'ajoute à mes plaisirs le sentiment des tiens.
Il est encor, Doris, une volupté pure
Qu'inspire le plus *grand*, le plus noble des goûts:
On n'aime point les arts sans aimer la nature:

Les chefs-d'œuvre des arts n'en sont que la peinture:
Ce goût est commun entre nous.
Ce n'est pas seulement le plaisir nécessaire
De nous donner tous nos instans,
Qui dans ces champs heureux nous rappelle au printems.
Il est un autre instinct, un charme involontaire
Qui nous tire de l'ombre et du bruit des cités,
Et ramène nos pas sur ces bords écartés.
Ici nous admirons, nous aimons les ouvrages
Du maître du grand tout, de l'Être créateur.
De deux cœurs enchantés des dons de leur auteur,
Sans doute avec plaisir il reçoit les hommages.
Ici nous jouissons de l'éclat d'un beau jour.
L'appareil de la nuit, les astres, les nuages
Répétés dans cette onde où flottent leurs images,
Les champs couronnés tour-à-tour
De fleurs, de moissons, de verdure,
Le sombre des forêts, les voix de mille oiseaux,
Un ruisseau dans les prés entrelaçant ses eaux,
Des jardins alignés les dessins, la parure,
Le désordre charmant des champs et des hameaux,
Tous les dons variés de l'immense nature,
Nous remplissent tous deux des transports les plus doux.
Ce superbe univers semble créé pour nous;
Nous croyons posséder tous les biens qu'il rassemble.
Du Dieu qui nous forma tu sens tous les bienfaits;
Je les sens avec toi; nous jouissons ensemble,
Et rien n'altère en nous le plaisir et la paix.
Sans crédit, sans pouvoir, sans besoins, sans envie,
C'est nous qui faisons nos destins.
Tes soins et ton amour écartant les chagrins

Qui couvriraient souvent l'espace de ma vie.
L'ombre de la mélancolie
Se dissipe aisément auprès de ta gaîté.
Tu sais penser, sentir, et raisonner et rire;
Tu ne connais point l'âcreté
De la plus légère satyre.
J'oublie auprès de toi tous les cœurs corrompus:
J'y prends pour les humains une heureuse indulgence.
Assemblage enchanteur de grâces, de vertus,
De force et d'agrémens, de sagesse et d'enfance,
Tu sais aimer, ce mot veut dire tout.
Un cœur sensible est bon; *quiconque aime* est aimable.
L'amour n'est point en nous le *faible enfant du goût*,
L'illusion des sens, une erreur agréable,
Les feux, les desirs passagers,
Le caprice inconstant de deux êtres légers.
Nous avons confondu notre être;
Seuls objets de nos soins, seuls objets de nos vœux;
L'un par l'autre animés, et l'un par l'autre heureux,
De l'emploi de nos jours l'amour dispose en maître.
Vois-tu dans ces jardins ces charmes, ces ormeaux
S'approcher, s'embrasser, confondre leurs rameaux.
De nos chaînes, Doris, ils nous offrent l'image;
Ils resteront unis jusques dans leur vieux age,
Et sur un même lieu répandant leur ombrage,
Ils tomberont ensemble accablés par le tems.

Voici des vers de M. de Voltaire que j'ai retrouvés, et qui ne sont point imprimés dans ses œuvres. Il les fit pour M.me la margrave de Bareith, qui les présenta au roi de Prusse.

Au tombeau de Virgile un immortel laurier
De l'outrage des tems seul a pu se défendre,
Toujours verd et toujours entier :
Je voulais le cueillir, et n'osais l'entreprendre.
Prévenant mon effort, je l'ai vu se plier,
Et cette voix s'est fait entendre :
« Approche, auguste sœur du rival d'Alexandre;
» Frédéric, de ma lyre est le digne héritier.
» J'y joins un nouveau don que lui seul peut prétendre.
» Déja son front par Mars fut cinq fois couronné ;
» Qu'aujourd'hui par ta main il soit encore orné
» Du laurier qu'Apollon fit naître de ma cendre. »

LETTRE CXXXIV.

Dans la disette des nouveautés occasionnée par les vacances, j'ai rassemblé, pour remplir ce vide, quelques pièces peu connues et assez agréables; des stances de M. de Voltaire adressées à M.me du Bocage, sous le nom de M.lle Denis, au sujet de la traduction du Paradis perdu; une épître de Gresset qui n'est point imprimée dans ses œuvres, et où il y a de la facilité et de la grâce parmi quelques négligences; enfin une chanson aussi leste que peut la faire un mousquetaire qui chansonne dans le goût de Collé.

Stances a M.me du Bocage.

Milton dont vous suivez les traces,
Vous prête ses transports divins.
Eve est la mère des humains,
Et vous êtes celle des Grâces.

Comment n'eût-elle pas séduit
La raison la plus indomptable ?
Vous lui donnez tout votre esprit:
Adam était bien pardonnable.

Eve le rendit criminel,
Et vous méritez nos louanges.
Eve séduisit un mortel,
Et vous auriez séduit les anges.

Sa faute à perdu l'univers :
Elle ne doit plus nous déplaire,
Et son erreur nous devient chère,
Dès que nous lui devons vos vers.

Eve par sa coquetterie
Nous a fermé le paradis :
L'amour, les grâces, le génie,
Nous l'ont r'ouvert dans vos écrits.

EPÎTRE A M. LE COMTE DE ***.

ÉLÈVE et successeur d'Horace,
De Despréaux et d'Hamilton,
Vous qui nous *ramenez* leur ton,
Et leur coloris et leur grâce,
Sans effort, sans prétention,
Sans intrigue et sans dédicace ;
O vous, dont l'aigle ou les zéphyrs
Guident, au gré de vos desirs,
La route toujours neuve et sûre ;
Peintre brillant de la nature,
De la sagesse et des plaisirs ;
Quand vous dérobez à notre âge
Des tableaux que la vérité,
Et le génie et la gaîté
Ont marqués par la main d'un sage

Du sceau de l'immortalité ;
Dites-moi, divin solitaire,
Dites par quelle *cruauté*,
Rappelez-vous à la lumière
Un phosphore, une ombre légère
Qu'ont tracé mes faibles crayons,
Et dont la lueur passagère
S'efface au feu de vos rayons ?
Sur les songes de ma jeunesse,
Laissez les voiles de l'oubli ;
Que mon désert soit embelli
Par votre main enchanteresse.
Voilà le seul lien de fleurs
Par qui je veux tenir encore
A cet art qu'on profane ailleurs,
Et que la raison même adore,
Quand il brille de vos couleurs.
Prenez cette lyre éclatante
Qui par ses sons majestueux,
Maîtrise mon ame, m'enchante,
M'élève à la hauteur des cieux ;
Ou que ce facile génie
Qui de la céleste harmonie
Sait descendre aux délassemens
D'une douce philosophie,
M'offre encor ses amusemens,
Ses écrits sans cajolerie,
Sans satyre, sans basse envie,
Ses écrits nobles et rians,
Sans pesante bouffonnerie,
Où la gaîté jointe au bon sens,

Crayonne l'humaine folie
Sous les traits heureux et brillans
De la bonne plaisanterie,
Dont tout le monde a la *manie*,
Et qu'atteignent si peu de gens.
Mais par malheur pour qui vous aime,
Ne confiant rien qu'à regret,
Toujours mécontent de vous-même,
Vous voulez être trop parfait,
Et dans votre beau système,
Un ouvrage n'est jamais fait.
Contre mes vœux et mes instances
Tous vos prétextes sont usés;
Soyez moins parfait et livrez;
J'aime jusqu'à vos négligences.
Pourquoi vous ravir si souvent
A l'amitié qui vous appelle,
Et lui cacher si constamment
Des trésors qui sont faits pour elle?
Sauvage enfant de Philomèle,
Vous êtes un oiseau charmant,
Qui sous la verdure nouvelle,
Content du ciel pour confident,
Semble fuir la race mortelle,
Et s'envole dès qu'on l'entend.

CHANSON

Sur l'air : *Le bonheur de Pierrot est dans sa Colombine.*

La plus catin pour moi sera la plus jolie.
Je vivrai sous ses loix

Pendant un mois.
La bonne compagnie
N'est rien qu'hypocrisie.
Ma foi, vive le vin,
Et la catin.

Dans un monde trompeur j'eus de la bonhommie;
Je perdai de l'honneur,
J'offris mon cœur.
La bonne compagnie
Persiffla ma folie.
Ma foi, vive le vin,
Et la catin.

Je fus fort bien traité quand j'attaquai Sylvie;
Mais je fus débouté
Pendant l'été.
La bonne compagnie
De l'absence s'ennuie.
Ma foi, vive le vin,
Et la catin.

D'une prude à grands frais je me fis une amie;
Même encor je l'aurais,
Sans son laquais.
La bonne compagnie
Parfois se mésallie.
Ma foi, vive le vin,
Et la catin.

Revenu des erreurs du printems de ma vie,
J'adoptai de nos *sœurs* *

* *Sœurs de l'Opéra*, expression que Collé avait mise à la mode.

Les franches mœurs.
La bonne compagnie
Me fatigue et m'ennuie.
Ma foi, vive le vin,
Et la catin.

LETTRE CXXXV.

La mort de M.me Dudeffant n'a pas été indifférente aux gens de lettres qui vivent dans cette capitale, ni aux étrangers qui viennent la visiter. Elle rassemblait les uns et les autres dans sa maison, ouverte au mérite en tout genre. Elle avait de l'esprit naturel, un goût ennemi de toute affectation, un tact assez sûr, quand le caprice ou la prévention n'égaraient pas ses jugemens; mais souvent l'humeur dictait ses opinions; et ses liaisons ou ses inimitiés décidaient trop de sa manière de penser. Elle avait beaucoup vécu avec Voltaire, dans le temps qu'il était à Paris dans la société de M.me du Châtelet, de M.me de Luxembourg, alors duchesse de Boufflers *, et de M.me de la Vallière; mais dans les derniers temps de sa vie, il s'en fallait de beaucoup

* C'est elle qui fit alors le couplet suivant sur Voltaire, qui venait de faire jouer *Jules-César*, sur Pontdeveyle, qui avait donné au théâtre le *Fat puni*,

vait à propos de différentes choses auxquelles elle allait renoncer : *pour ce qui est du rouge et du Président, je ne leur ferai point l'honneur de les quitter*. C'était le président Hénault, son amant depuis long-temps, mais aussi froid qu'elle, et déja vieux. C'est lui qui disait qu'il n'y avait rien de si heureux que de ne pas trouver sa maîtresse au rendez-vous, parce qu'on était sûr de *n'avoir pas de tort*.

Les différentes tentatives que fit M.me Du-deffant pour embrasser la dévotion, ne lui réussirent pas. Elle se faisait lire les épîtres de Saint Paul par sa femme-de-chambre ; car elle avait déja perdu la vue ; et s'impatientant de ne pas entendre le style de l'apôtre, comme elle aurait entendu un roman, elle s'écriait de temps en temps : *mais, mademoiselle, est-ce que vous comprenez quelque chose à tout cela?* Il paraît qu'il était de sa destinée de n'aimer rien, ni dans ce monde, ni dans l'autre. Elle avait pris, en dernier lieu l'abbé Lenfant pour directeur : c'est un ex-jésuite et un prédicateur qui a du mérite et de la réputation *. Elle s'en dégoûta au bout

* C'est lui qui fut massacré à la prison de l'Abbaye,

de six mois, et si bien que, lorsque dans sa dernière maladie, le curé de S. Sulpice vint la voir, elle lui dit ces propres mots : *M. le curé, vous serez fort content de moi; mais faites-moi grâce de trois choses : ni questions, ni raisons, ni sermons.* Elle était aveugle depuis trente ans; elle en avait 84 quand elle est morte.

L'auteur de *Nadir* ou *Thamas Koulikan* qui vient d'imprimer sa tragédie, a trouvé le moyen d'échapper un moment au prompt oubli où elle doit tomber, par le ridicule et le scandale de sa préface. Jamais on n'a exhalé les bouffées d'un amour-propre plus imbécille, et jamais on n'a insulté et calomnié les gens de lettres avec plus de déraison et d'insolence, ni flatté plus bassement les comédiens. L'auteur s'efforce de jeter de l'odieux sur les assemblées où les auteurs dramatiques procèdent à l'examen définitif de leurs droits, et il s'établit leur dénonciateur et leur juge devant le public, dans le moment même où l'autorité du conseil du roi va

---

et qui bénit au nom du Dieu de l'Evangile les victimes de la *philosophie*, un moment avant qu'elle les égorgeât *au nom de l'humanité*.

confirmer par un dernier arrêt les demandes des auteurs, dont la justice est incontestable. L'écrit de ce champion des comédiens a paru si scandaleux, que les gens de lettres ont arrêté de s'en plaindre au ministre, et d'en demander la suppression. Leurs plaintes porteront aussi sur le censeur qu'on accuse de s'être dévoué à la comédie, au point d'approuver un libelle contre ses confrères de l'académie. Au reste, le style de cette préface n'est pas moins révoltant que le ton de l'auteur; il écrit comme un gagiste et un valet de coulisses. Sa prose est un composé de barbarismes et de platitudes grossières; elle est digne de ses vers tragiques dont voici un échantillon. Il dit, en parlant de l'amour qu'un fils doit à son père :

Dans son sein chaque instant où l'air a pénétré,
Lui dit que sans un père il n'eût pas respiré,

Rien n'est meilleur dans le genre niais; et l'on ne saurait mieux prouver que personne n'est venu au monde sans avoir un père. Mais sa préface prouve aussi que trop communément les mauvais écrivains sont de viles créatures.

LETTRE CXXXVI.

L'OPERA de *Persée* a eu très-peu de succès. Le poëme est un des moins intéressans de Quinault, et la musique de Philidor est médiocre. Il y a deux chœurs d'une grande beauté; le fameux morceau de Méduse, *J'ai perdu la beauté qui me rendait si vaine*, est supérieurement rendu; et le musicien, dans ce morceau, s'est montré l'égal du poëte, ce qui est le plus grand éloge possible. D'ailleurs peu ou point de chant, une harmonie péniblement travaillée, et plus faite pour étonner l'oreille que pour lui plaire. Indépendamment du défaut d'intérêt, la marche de l'ouvrage réduit en trois actes par Marmontel, n'a pas paru cette fois exempte de tout reproche, et l'exécution théatrale était encore bien plus défectueuse. Les monstres, les vols, les machines, tout ce qui devait faire illusion aux yeux, a produit un effet ridicule, soit par la faute du machiniste, soit que tout cet appareil de merveilleux qui n'en impose point assez à la vue, perde son effet sur l'imagination, et commence à passer de

mode. *Persée* est un opéra tout en machines, et la mythologie a perdu son crédit, peut-être parce qu'on ne sait plus lui faire parler le langage de Quinault, et qu'il est plus aisé de se moquer de la fable que de l'embellir. Il n'y a plus guères que l'enfer des anciens qui se soutienne avec honneur à l'opéra, et c'est, je crois, parce que les démons dansent à merveille, et les furies encore mieux.

On attend impatiemment l'*Iphigénie en Tauride* de Piccini ; voilà un beau champ ouvert aux factions. Aux yeux des Gluckistes, Piccini fait un sacrilège d'oser toucher à un sujet que Gluck a traité avec succès ; mais ceux qui ne s'intéressent qu'aux progrès de l'art et à leurs plaisirs, sont fort aises que la coutume s'établisse en France comme en Italie, de permettre à plusieurs compositeurs de traiter le même sujet, et d'en tirer des beautés différentes, analogues au caractère de leur talent. Piccini aura d'ailleurs cette fois l'avantage qu'il n'a pas encore eu, de travailler sur un fond tragique, puisqu'enfin on ne veut plus que de la tragédie. Du moins, sur ce que l'on connaît du talent de Piccini, on aura pour cette fois la tragédie *chantée* ; nous

verrons si elle réussira autant que la tragédie *criée*.

Le comte de Tressan, l'un des concurrens pour les places vacantes de l'académie française, s'est hâté et beaucoup trop, de faire paraître sa traduction de l'Arioste. Outre la difficulté de conserver dans une prose quelconque la richesse poétique de l'original, il fallait de grands efforts et de grands talens pour donner du moins à cette prose le genre d'harmonie, d'élégance et de force qui peut approcher le plus de la poésie. Mais soit qu'un pareil travail fût au-dessus des forces et de l'âge de l'auteur, et qu'il y ait trop loin du mérite facile de quelques ouvrages de pur agrément à celui qu'exige un ouvrage d'imagination; soit que le traducteur se soit moins soucié de faire bien que de faire vite; cette traduction est fort éloignée de rien ajouter aux titres que l'auteur pouvait avoir pour l'académie; elle est même très-inférieure à ses autres productions. On n'y retrouve point l'aisance, la grâce qu'on aime dans son abrégé d'*Amadis*; le style est faible, prolixe, embarrassé et d'une extrême incorrection. Il est plein de fautes de langage que l'on peut à peine pardonner,

même en songeant que l'auteur a 75 ans. Au reste, l'élection de l'académie pour laquelle il a travaillé, n'aura lieu que le 30 du mois.

M. François de Neufchâteau s'occupe aussi d'une traduction de l'Arioste ; mais du moins il le traduit en vers. Ce jeune homme annonça de très-bonne heure quelque talent pour la versification ; mais ce talent précoce et comme avorté, n'a produit encore que quelques fragmens épars dans des journaux, tous plus ou moins médiocres, et dont les meilleurs n'ont guères d'autre mérite que celui d'une tournure de vers aisée et coulante, et pêchent d'ailleurs par le fond et les idées. Ce serait une raison de plus pour se borner à traduire ; mais traduire l'Arioste en vers, c'est créer, et je crois cette création un peu difficile pour M. François. Il a lu les deux premiers chants de *Roland furieux*, dans une séance publique de l'académie de Reims. Il suit la marche du poëte italien, et procède par octaves ; les deux premières strophes sont assez bien rendues : le reste est faible et négligé.

LETTRE CXXXVI.

Les *Vendangeurs*, opéra comique nouveau que les italiens jouent dans ce moment avec succès, les dédommagent un peu des dernières nouveautés qui n'avaient pas fait une grande fortune. Les auteurs de cette petite pièce (car ils sont deux, M.rs Piis et Barré) ont entrepris de faire revivre l'ancien opéra-vaudeville de la Foire, et ils ont assez réussi. Les *Vendangeurs* sont à peu-près dans le goût des *Moissonneurs* de Favart : ce sont des scènes et des tableaux champêtres qui par eux-mêmes ont toujours quelque agrément. Il y a ici moins de morale que dans les *Moissonneurs* et plus de gaîté, et le chant du vaudeville est fort bien adapté à ce genre de spectacle.

L'académie a nommé aux places vacantes par la mort de l'abbé le Batteux et de l'abbé de Condillac, M. Le Mière et M. le comte de Tressan, et ces deux choix sont assez généralement approuvés. Le premier n'est pas à la vérité un bon écrivain, mais il a fait preuve de talent pour le théâtre, il a

travaillé trente ans, et il est du nombre des auteurs médiocres qui doivent arriver aux honneurs littéraires à titre de vétérance. L'autre est un homme d'esprit et un auteur agréable, qui a fait de jolis vers de société, et qui à l'âge de 75 ans a donné un très-bon abrégé des *Amadis*. Il ne faut pas parler de sa traduction de l'Arioste, malgré les éloges ridicules que lui a prodigués dans le Mercure un des rédacteurs actuels de ce journal, M. Garat, qui né avec de l'esprit et même du talent, gâtera tout cela, s'il continue, par la manie de disserter en sophiste sur les choses de goût, et de prononcer sur ce qu'il ne lui a pas été donné de sentir.

Un anonyme vient de fonder un prix de 1200 liv. dont le fonds est placé sur la tête du roi, pour être adjugé tous les ans par l'académie française à l'ouvrage le *plus utile au bien temporel de l'humanité*, (ce sont les termes du fondateur) qui aura paru dans l'année. L'académie a cru devoir restreindre l'objet de cette fondation qui s'étendait sur tous les genres d'écrits. Il eût été difficile en effet de juger du différent degré de mérite et d'utilité d'un livre de physique, ou de médecine, ou de jurisprudence. Elle a

exclus en conséquence les sciences et les arts, qui d'ailleurs ne sont point de son ressort, et avec d'autant plus de raison que le même anonyme * avait fondé quelque temps auparavant un prix de même valeur à l'académie des sciences pour les ouvrages dont cette compagnie s'occupe. La nôtre a donc borné ce nouveau concours à la littérature en général, dont le champ est encore assez vaste, puisqu'elle comprend tous les genres de poésie et d'éloquence, tous les ouvrages d'imagination, l'histoire et la philosophie spéculative. Elle a exclus ses membres du concours, pour écarter tout soupçon de partialité, quoique cette délicatesse puisse paraître excessive, si l'on fait réflexion que ce prix sera adjugé, non pas d'après un examen particulier, mais sur la voix publique et sur des ouvrages connus; que par la crainte d'un reproche injuste qu'il suffirait de ne pas mériter, on contredit en quelque sorte l'intention du fondateur, en excluant de cette espèce de couronne civique, ceux que l'on peut, avec quelque vraisemblance, supposer les plus capables de la disputer; et qu'enfin c'est

* C'était M. de Monthyon, maître des requêtes.

ôter à cette récompense une partie de son lustre, que de ne l'accorder qu'à des ouvrages qui pourront se trouver inférieurs à ceux qui ne seront pas dans le cas d'être couronnés.

L'académie me paraît avoir raisonné plus conséquemment, lorsqu'elle a observé que ce jugement sur *la plus grande utilité*, était susceptible de beaucoup de difficultés, parce que l'utilité peut être considérée sous beaucoup d'aspects, et que tous les bons ouvrages ont un degré d'utilité relatif à leur objet, et qui pourrait ne pas se trouver en proportion avec le degré de mérite respectif. Elle a donc statué que parmi les livres bons et utiles par eux-mêmes, elle couronnera celui qui lui paraîtra le mieux fait et le mieux écrit.

Ainsi nous aurons désormais trois prix à donner tous les ans, celui de la Saint-Louis, celui que M. de Valbelle a fondé pour être adjugé, à titre d'encouragement, à l'homme de lettres qui paraîtra y avoir le plus de droits par ses travaux et par ses besoins; enfin celui que l'anonyme vient d'établir. Ces différentes dispositions prouvent l'intérêt que prennent les honnêtes gens à l'académie, qu'ils regardent avec raison comme le centre de la bonne littérature; et rien n'est plus fait pour con-

fondre ces absurdes calomniateurs, qui dans leurs libelles périodiques répètent si ridiculement que ce corps *est anéanti*, que ses assemblées sont *désertes*, lorsqu'il est de fait que jamais elles n'ont été plus suivies ; pitoyable ressource de la haine qui cherche à se consoler de son impuissance, en supposant le mal qu'elle n'a pas pu faire, et en niant le bien qu'elle ne peut empêcher.

Il en est du *Seigneur bienfaisant* que l'on joue actuellement à l'opéra, comme de beaucoup d'autres opéras français, dont on peut dire que tout en est bon, hors les paroles et la musique. Le sujet, s'il y en a un, est la chose du monde la plus simple, mais non pas de cette simplicité qui est un effet de l'art. Un seigneur de village marie sa fille, le même jour qu'un paysan de ses vassaux se réconcilie avec son fils, qui s'était marié malgré lui. La joie des vendanges que l'on célèbre et les prières du *seigneur bienfaisant* opèrent cette réconciliation. Mais tout au travers de la fête arrive un orage épouvantable ; le tonnerre tombe sur la maison de Julien, (le jeune paysan réconcilié) l'embrase et détruit tout ce qu'il possède. Le seigneur le dédommage de sa perte, et le prie aux noces du château.

Voilà la pièce : elle commence par les vendanges qui font le premier acte; l'incendie fait le sujet du second, et le bal de noces remplit le troisième. C'est ainsi qu'on parvient à faire ce qu'on appelle trois actes, sans qu'il en coûte un grand effort d'esprit ni d'invention.

La pantomime, les décorations, les danses sont, comme on le voit, tout le fond et tout le mérite de cet opéra. Les vendanges forment un tableau de gaîté; le spectacle de la maison embrâsée, au deuxième acte, est un des plus beaux qu'on ait jamais vus sur le théâtre; l'exécution ne saurait être plus parfaite; l'illusion ne peut aller plus loin. Les effets de la foudre dans une maison de bois couverte de chaume, les progrès rapides du feu, cette famille désolée que l'on apperçoit à travers les solives embrâsées, le péril et l'effroi de la femme de Julien et de son enfant qui ne sauraient fuir d'une maison que l'orage a entourée d'un torrent subit, le courage du père qui traverse le torrent sur des débris que le feu y a fait tomber, et qui enlève dans ses bras sa femme et son enfant, au milieu des flammes; tous ces objets faits pour les yeux et pour le pinceau,

tiennent lieu de ce qui a manqué au poëte et au musicien. Le bal de la noce est un autre spectacle non moins parfait dans son genre, et Vestris et Gardel, et M.lle Langlois et M.lle Hennel, dansant un menuet à quatre, et un pas de deux entre M.lle Théodore et d'Auberval, offrent la réunion de talens si enchanteurs et si extraordinaires, que le spectateur le plus difficile ne songe pas à desirer autre chose.

Il est vrai que jamais opéra n'eut plus besoin de toutes ces ressources. La musique est d'une grande platitude; elle est de Floquet. Les paroles sont ridicules; elles sont de M. Rochon de Chabannes qui n'en a jamais fait de si mauvaises. Dès que par malheur le bruit de l'orchestre permettait qu'on entendît l'acteur, tout le monde éclatait de rire, et avec grande raison. Il faut que l'auteur qui n'est pas sans esprit, et qui a donné au théâtre français quelques petites comédies passablement dialoguées, quoiqu'excessivement faibles pour le fond, se soit persuadé que ce n'était pas la peine de travailler les paroles d'un opéra. Il est assez convenu qu'elles peuvent n'être pas fort fort bonnes; mais il ne faut pas non plus trop abuser de la permission; les vers suivans en sont la preuve.

Sans soin, sans *appui tutélaire*,
La vigne se fane et périt;
Sur la branche qui *rampe à terre*,
Jamais la grappe ne mûrit.
Mais *l'heureux cep* qui s'entrelace
A *l'orme fier qui le conduit*,
Bientôt nous *étale avec grâce*
Ses rameaux *ployant* sous le fruit.

L'acteur n'a pas pu achever ce couplet, tant il a fait rire. Il faut convenir aussi que si la musique sert le plus souvent à couvrir des paroles faibles, le chant en fait sortir davantage le ridicule, quand il est trop choquant. Un autre ridicule qui est fort à la mode, c'est celui des préfaces, et celle de M. Rochon est digne de la pièce. Si l'on n'était pas accoutumé aujourd'hui au délire de l'amour-propre, on ne s'attendrait pas à voir, à la tête d'une si pitoyable rapsodie, disserter avec importance sur le *genre* d'un ouvrage qui n'est que du genre des sottises. A entendre l'auteur de pareils vers, répétant plusieurs fois qu'il sera *modeste*, qu'il lui convient d'être *modeste sur son style*, etc. on dirait qu'il s'est appliqué de la meilleure foi du monde ces vers de Voltaire :

Il est aisé, mais il est beau pourtant
D'être modeste, alors que l'on est grand.

Mais sur ce principe, il est croyable que la *modestie* de l'auteur du *Seigneur bienfaisant* a dû lui coûter; aussi a-t-il pris soin de nous en avertir.

Le théâtre de l'Opéra n'est pas le seul où la pantomime devienne la ressource de la médiocrité; elle s'est emparée aussi de la comédie française, et dans tous les genres de drames, on trouve les moyens de se passer du talent d'écrire. Monvel, acteur du théâtre français, vient de faire un grand usage de ces moyens dans un drame en prose, qui a pour titre *Clémentine et Désormes*. Cette pièce est faite, comme presque tous les drames, avec des événemens forcés et invraisemblables, des lieux communs rebattus, des exclamations, des évanouissemens, des crimes bas, un style trivial ou ampoulé. Le vol y est en action sur la scène avec toutes ses circonstances, nouveauté qu'on n'aurait pas supportée il y a dix ans, mais qui aujourd'hui est un progrès de l'art dramatique, progrès qui nous conduit très-heureusement à voir bientôt sur la scène la potence et le bourreau. Le fils d'un homme de condition a perdu mille louis sur sa parole; il ne sait comment s'acquitter, et pour ne pas se *déshonorer*,

il prend cet argent dans le secrétaire de son père, malgré les remontrances de son laquais, qui, plus honnête que lui, lui représente la bassesse de cette action, et lui dit avec beaucoup de raison qu'il est bien plus simple de s'adresser à son père lui-même, et de lui exposer sa situation. Mais comme la clef est au secrétaire, et qu'il est plus court de prendre que de demander, le jeune homme si délicat sur l'*honneur*, emporte les sacs et les rouleaux, tout en faisant de belles phrases sur la *vertu*, *la conscience*, *le remords*, etc. et notre parterre d'aujourd'hui a toléré ce tableau de la plus révoltante bassesse. Il arrive que l'intendant de la maison, amoureux de la fille de son maître que l'on va marier à un autre, est parti la nuit même sans rien dire et sans rendre ses comptes. C'est lui qui a laissé la clef au bureau, quoiqu'il fût bien simple de la faire remettre au maître du logis; mais s'il ne laissait pas cette clef, il n'y aurait pas de pièce; et voilà comme nos drames en prose sont ordinairement fondés. Au surplus, il est cruellement puni de cette faute; car sa fuite dans le moment même du vol, le fait soupçonner avec beaucoup de vraisemblance;

il est arrêté et prêt à être condamné. Clémentine sa maîtresse tombe dans le délire, quand elle voit son amant accusé, et cette situation dure jusqu'à ce que le fils de la maison, frère de Clémentine, et le laquais son complice involontaire, voyant que l'innocence est en danger, prennent le parti d'avouer tout, et il se trouve au même moment que l'intendant est un jeune homme de famille chassé de la maison paternelle depuis 11 ans, et qui rencontre en même temps son père et son frère. Ce dernier est précisément celui qu'on voulait faire épouser à Clémentine, et qui ne paraît au cinquième acte que pour la céder à celui qu'elle aime. On conçoit que dans ce fracas d'événemens, il est bien facile de mettre ce degré d'intérêt qu'inspirent les situations du roman le plus médiocre; mais le grand inconvénient de ces sortes d'ouvrages, et ce qui en prouve le vice radical, c'est qu'après la représentation il n'en reste rien, et qu'on en sort comme d'un songe pénible qui vous a plus fatigué que touché, et qui, à l'examen de la raison, ne paraît qu'un tissu d'extravagances. Au reste, Molé qui joue le principal rôle, est sans cesse dans les convulsions du

désespoir ; et s'il ne dit pas grand'chose, du moins il se démène beaucoup. Ce qu'il y a de commode dans ces sortes de pièces, c'est qu'on pourrait aisément se passer de paroles, et mettre toutes les scènes en ballets-pantomimes. Comme nous avons beaucoup d'excellens danseurs, et peu de bons écrivains et de bons acteurs, tout le monde y gagnerait et tout n'en irait que mieux. Je ne désespère pas que cette méthode ne s'introduise. En attendant, on a beaucoup applaudi Monvel ; et le parterre, selon sa coutume, l'a fait venir sur le théâtre, après la pièce, pour l'applaudir encore. Cependant je ne sais comment il se fait que cette pièce, malgré tant d'applaudissemens, n'est guères suivie. C'est une preuve que tout le monde n'est pas de l'avis du parterre.

LETTRE CXXXVIII.

Linguet est toujours enfermé, et le sera dit-on, long-temps; et le malheureux Gilbert vient de mourir fou. Il avait déjà de la disposition à cette maladie, comme on le voyait à ses yeux hagards et troublés. L'habitude du vin n'avait pas dû contribuer à raffermir sa raison, et enfin une chûte qu'il fit, il y a quelques mois, dérangea entièrement sa tête. Dans les derniers jours de sa vie, il donna les plus étranges marques d'aliénation d'esprit. Il s'était logé à Charenton, dans le voisinage de la maison de campagne de l'archevêque; car en sa qualité d'*apôtre de la religion**, il se croyait obligé de faire sa cour au prélat, qui l'avait en effet recommandé à M. de Vergennes, et avait obtenu pour lui une des pensions que le ministre des affaires étrangères peut prendre sur le privilège qu'il accorde aux papiers politiques.

---

* Comme Fréron, l'abbé Sabatier, l'abbé Royou, et autres *apôtres* de la même espèce. Quel tort ils ont fait à une cause qui n'était pas la leur!

Il était allé chez l'archevêque, qui ne le reçut pas avec toute la distinction qu'il en attendait, et qui le fit manger avec ses secrétaires et ses valets-de-chambre. Gilbert, déja mal disposé, fut tellement aigri de cette réception, qu'il rentra chez lui, la tête absolument tournée. La fièvre le prit pendant la nuit, et le matin il alla en chemise et en redingotte demander les sacremens au curé de Charenton, qui l'exhorta vainement à rentrer chez lui. Il courut delà chez l'archevêque, et la plupart des gens de la maison n'étant pas encore levés, il parvint jusques dans la chambre de ce prélat, se roula par terre comme un possédé, en criant qu'on lui donnât les sacremens, qu'il allait mourir, et que les philosophes avaient gagné le curé de Charenton pour lui faire refuser les sacremens. L'archevêque effrayé de ses cris et de ses convulsions, le fit porter à l'Hôtel-Dieu, dans la salle où l'on traite les fous. Là, sa folie ne fit qu'augmenter; il faisait sa confession à haute voix; et comme un autre fou avait la manie de crier des arrêts du parlement, Gilbert criait de son côté que c'était lui qu'on allait pendre. Dans un de ces accès il avala la clef de sa cassette qui lui resta dans l'œso-

phage. Il mourut 24 heures après, ne pouvant pas être secouru, et s'accusant toujours lui-même, sans qu'il en faille pourtant rien conclure contre lui; car le cri de la folie n'est pas toujours celui de la conscience. Telle a été la fin d'un homme qui n'était pas né sans talent pour la versification, quoiqu'il fût incapable de faire un bon ouvrage. On trouve dans le peu qu'il a écrit des morceaux de verve et des vers très-bien frappés; mais en général il est dur et boursoufflé dans ses odes comme dans ses satyres, et tombe trop souvent dans le style baroque et barbare.

On a donné aux Italiens deux nouveautés, dont l'une a eu peu de succès, et l'autre n'en en a point eu du tout. La première (qui est d'un jeune militaire) M. de Florian, déja connu par *les deux Billets* qui ont réussi à ce théâtre, a pour titre *Jeannot et Collin*. Elle est de peu d'intrigue et de peu d'effet, et fort inférieure au conte de Voltaire dont elle est tirée, et qui est connu de tout le monde. L'autre a pour titre *la Somnambule*, et n'a pas été tout-à-fait aussi heureuse que *le Somnambule* du théâtre Français; car elle est tombée absolument.

La comédie française n'a guères été plus fortunée. Le *Bon Ami*, pièce en un acte, d'un M. Legrand, est une des plus insipides productions qu'on ait risquées sur la scène, et a eu trois à quatre représentations.

On joue actuellement, mais avec très-peu de succès, *la Réduction de Paris par Henri IV*, de M. Desfontaines. On a déja dit qu'on finirait par nous dégoûter, s'il était possible, d'Henri IV, à force de le ramener sur la scène. Ce drame n'est autre chose qu'un recueil de tous les bons mots d'Henri IV et de Crillon; c'est d'ailleurs une pièce à spectacle; on y voit beaucoup de drapeaux, des canons, etc. Mais ce qui a fait rire un peu, c'est un acteur nommé Désessarts, gros comme un muids, qui joue le prévôt des marchands, et qui présente au roi un peuple *exténué*, dit-il, *par une longue famine*; et tout en parlant ainsi, il est d'un tel embonpoint qu'on craint que la porte ne soit pas assez grande pour lui quand il entre sur la scène.

LETTRE CXXXIX.

Le barreau attire dans ce moment-ci l'attention publique.

Le parlement de Paris doit prononcer bientôt sur une cause très-singulière et très-importante, et qui, par plus d'une raison, mérite d'être rapportée. Ce détail est au moins aussi utile que l'analyse d'une nouveauté.

Le premier août 1773, à dix heures du soir, le sieur Leroux, receveur des aides à Cuvilly, village de Picardie, trouva, en rentrant dans sa maison, un enfant sourd et muet, qui était couvert de haillons et étendu sur la terre. Il l'habilla, le logea et le nourrit jusqu'au 2 septembre suivant, qu'il fut conduit à Bicêtre par ordre du lieutenant de police.

Il y resta jusqu'au mois de juin de l'année 1775. Étant tombé malade alors, il fut remis à l'Hôtel-Dieu, où une religieuse de l'hôpital Saint-Louis le prit en affection et le recommanda à l'abbé de Lépée, instituteur gratuit des sourds et muets. Celui-ci ayant recueilli par signes divers rensei-

gnemens, en composa une note et l'adressa à M. le comte de Saint-Germain, ministre de la guerre, qui l'envoya à toutes les brigades de maréchaussée du royaume, avec ordre de faire des recherches, chacune dans son district, pour découvrir la famille de cet enfant.

Une dame d'Hauteserre écrivit à cette occasion de Toulouse, qu'en 1773, le comte de Solard qui habitait dans la même maison qu'elle, avait un fils sourd et muet, âgé d'environ 11 ans, qui était parti au mois d'août, accompagné d'un clerc de procureur, et n'avait plus reparu. Cette lettre fut communiquée à l'abbé de Lépée, ainsi qu'un signalement du sourd et muet de Toulouse, qui convenait, à quelques différences près, que l'âge pouvait avoir produites, au sourd et muet de Picardie.

L'abbé de Lépée resta pourtant dans une inaction absolue après cette lettre, continuant d'instruire son élève et de pourvoir à tous ses besoins. Un jour qu'il était présent, ainsi que les autres, à une leçon publique, une femme dit en le voyant: *Eh! mon dieu, c'est le fils de M. le comte de Solard.* Interrogée sur les preuves qu'elle

en pouvait donner, elle répondit qu'elle le connaissait parfaitement; qu'elle avait demeuré long-temps, en qualité de demoiselle de compagnie, chez M.lle Desgodets, grand-tante du petit Solard, et qu'elle y voyait au moins une fois par semaine cet enfant qui était alors en pension dans l'Isle Saint-Louis. Le sourd et muet de Picardie fut présenté à cette pension, et reconnu pour Solard, par la mère et la fille qui la tenaient. Il fut également reconnu par la nommée Anthol, servante de M. d'Autel, grand-oncle maternel du petit Solard, laquelle était chargée d'aller le prendre dans sa pension, pour l'emmener tantôt chez cet oncle, tantôt chez la tante dont on a parlé plus haut. C'est là que l'abbé de Lépée apprit que le jeune Solard était né à Clermont en Beauvoisis, et y avait toute sa famille maternelle. Il s'y transporta avec son élève qui fut reconnu pour Solard par vingt-neuf personnes de tout âge et de tout état, entre autres par la nourrice et par un cousin germain de la mère, et de retour à Paris, il fut également reconnu par le père de M.me de Solard. On était alors au mois d'octobre 1777. Le procureur du roi du châtelet, instruit

par les papiers publics des différentes circonstances de cette affaire, présenta requête, et demanda qu'on informât contre les auteurs de l'enlèvement et de l'exposition du sourd et muet, qu'il qualifia de comte de Solard; sur quoi le lieutenant criminel lança un décret de prise-de-corps contre le sieur Cazeaux qui était ce clerc de procureur, accusé par la lettre de M.me d'Hauteserre d'avoir fait disparaître l'enfant. Cazeaux fut arrêté à Toulouse et conduit à Paris, au mois de mai 1778. Il se défendit de l'accusation par deux moyens aussi forts l'un que l'autre : le premier était que l'enfant qu'on l'accusait d'avoir exposé sur le grand chemin, était mort à Charlas, bourg du diocèse de Comminges, au mois de janvier 1774, de retour des eaux de Bagnières, et il le prouve par un extrait mortuaire tiré des registres de l'église paroissiale : l'autre, que même en faisant à part cet extrait mortuaire, il était impossible que l'élève de l'abbé de Lépée fût le petit Solard, puisqu'il avait été trouvé le premier août 1773, sur le chemin de Péronne, à 200 lieues de Toulouse, et que le petit Solard n'était parti de Toulouse que le 4 de septembre 1773, dans un temps où le

sourd et muet était à Bicêtre ; et il établissait ce dernier moyen sur plus de cent dépositions. A ces preuves, il en joignit d'autres qui étaient d'une moindre force, à la vérité, mais qui avaient un grand poids par leur réunion; c'était que le prétendu Solard n'avait reconnu ni sa sœur, ni le portrait de son père, ni celui de sa mère, qu'il ne l'avait pas même reconnu, lui Cazeaux qui était accusé de l'avoir enlevé; qu'il était méconnu par sa sœur et par quatre personnes de Toulouse, qui toutes avaient vu, à l'âge de douze ans, le vrai Solard, méconnaissances qui avaient bien plus de poids que les reconnaissances de quelques parens qui avaient perdu de vue cet enfant dès l'âge de cinq ans. Il mettait en fait que l'élève de l'abbé de Lépée ne ressemblait aucunement au jeune Solard, et qu'il était impossible qu'il fût reconnu par quiconque aurait vu ce dernier. En effet, un avocat et le maître d'école qui l'avait instruit à Toulouse, confrontés à l'élève, le méconnurent et n'en furent pas reconnus. On leur opposait comme preuve d'identité, la surdent que l'élève avait avant de sortir de Bicêtre, et une lentille qu'il avait à la fesse, deux

signes qu'avait pareillement le jeune Solard. Ils répondaient que l'élève avait la surdent à la mâchoire inférieure, et le jeune Solard, comme sa sœur, à la mâchoire supérieure; et quant à la lentille, que le jeune Solard n'en avait qu'une, et l'élève en avait cinq; ce qui réduisait à rien la présomption d'identité que la conformité de ces deux signes aurait pu faire naître. Enfin, il joignait à toutes ces preuves et à tous ces raisonnemens, l'invraisemblance du crime et le défaut absolu de motifs probables. Malgré tout cela, le châtelet lui refusa sa liberté; mais sur l'appel au parlement, il l'obtint, et on ordonna une information en Languedoc, pour constater l'époque du départ du jeune Solard, son voyage à Bagnières, à Charlas, sa maladie et même sa mort, parce que l'extrait mortuaire renfermant plusieurs irrégularités de forme, ne faisait pas la preuve légale complette. Au mois d'août 1779, deux conseillers au châtelet, un greffier, l'élève de l'abbé de Lépée, et son interprète et Cazeaux, allèrent de Paris à Toulouse aux frais du gouvernement. L'élève ne reconnut ni l'hôtel-de-ville, édifice magnifique devant lequel le jeune Solard allait jouer tous

les jours avec les enfans de son âge, ni le pont qui est un des plus beaux du royaume; ni la maison de sa prétendue mère, ni les autres maisons où il avait dû passer son enfance; et sur cent personnes qu'on lui présenta, il n'en reconnut point, et fut méconnu presque par toutes; quoique sa prétendue sœur qui était présente, reconnût et fût universellement reconnue. Il en fut de même à Albi, où le comte de Solard était mort, après y avoir resté deux ans avec sa famille. Le départ et le voyage à Bagnières étaient les principaux objets de l'information. Il fut prouvé par plus de cent témoins, 1.° que Cazeaux était parti dans les premiers jours de septembre, les uns assignant le jour précis, les autres l'époque des vacances du parlement, d'autres la maturité des raisins; d'autres la Notre-Dame de septembre, mais personne ne rétrogadant au-delà des derniers jours du mois d'août. 2.° Que plusieurs personnes qui le connaissaient, ainsi que l'enfant, l'avaient rencontré avec lui sur le chemin de Bagnières, dans le mois de septembre. 3.° Que plusieurs habitans de Toulouse, dont quelques-uns d'un rang distingué, qui prenaient les eaux à Bagnières,

y avaient vu au mois de septembre le petit Solard, qu'ils *connaissaient personnellement*, accompagné de Cazeaux. 4.° Que plusieurs centaines de témoins, dont quelques-uns avaient fait le voyage de Bagnières, avaient vu arriver au mois d'octobre à Charlas, Cazeaux accompagné du petit Solard, avaient vu cet enfant accueilli par la famille Cazeaux, demeurer dans le bourg jusqu'au mois de janvier, y tomber malade et mourir de la petite-vérole. 5.° L'élève amené à Bagnières et à Charlas, ne fut reconnu par personne pour être le comte de Solard.

On constata par des dépositions, par l'état des lieux et la hauteur de l'herbe, qu'on n'avait enterré personne depuis dans l'endroit où il avait été inhumé. On ouvrit sa tombe; on recueillit soigneusement ses os, et en les passant au crible, on trouva la surdent qu'il avait dû avoir. La mort du jeune Solard, l'impossibilité physique qu'il fût en même temps à Bagnières et en Picardie, ayant été ainsi constatées, l'innocence de Cazeaux ne laissait plus aucun doute. Mais qui était donc cet enfant trouvé? on a essayé de le découvrir en ordonnant une information en Picardie et

en Flandre, sur d'anciens indices qui étaient venus à l'abbé de Lépée, au commencement de l'affaire, et qu'il avait négligés pour suivre ceux qu'on lui avait envoyés de Languedoc. Dans cette information ont été entendus cinq fils et trois filles de feu Blondel, chirurgien à Méhéricourt, tous âgés de plus de vingt cinq ans, qui ont déposé qu'au mois de mai 1773, deux mendians, dont l'un était sourd et muet, vinrent chez leur père demander l'aumône; celui qui parlait dit qu'ils étaient frères, natifs des Pays-Bas, entre Charleroi et Namur, que leur père était mort, et travaillait de son vivant dans une mine de charbon de terre. Le chirurgien garda celui qui savait parler, pour avoir soin de son bétail; mais comme le sourd et muet lui devint incommode, il voulut les renvoyer l'un et l'autre; alors celui qui qui se nommait *Alexandre*, et qui n'étant ni sourd, ni muet, se trouvait fort bien chez son maître et voulait y rester, imagina d'éloigner le muet. Il l'emmena dans un village, à une lieue de Méhéricourt et l'y laissa. Le chirurgien en étant instruit, l'envoya chercher et le reprit dans sa maison; mais comme il s'y conduisit aussi mal qu'aupara-

vant, il dit vers la mi-juillet 1773 à *Alxandre*, qu'il allait être obligé de le renvoyer aussi, pour se débarrasser du muet qui lui devenait trop à charge. C'est alors qu'*Alexandre* l'amena à Orvillé, où il l'abandonna, et peu de temps après, le chirurgien et sa famille apprirent qu'il avait été recueilli par le sieur Leroux à Cuvilly, et qu'on travaillait à le faire placer à Bicêtre.

Deux paysans d'Orvillé ont déposé que vers le 17 ou le 18 juillet 1773, deux mendians vinrent demander, à l'entrée de la nuit, l'hospitalité à l'un d'eux; qu'ils étaient vêtus d'une roulière, et que le plus jeune était sourd et muet; qu'on les mit coucher dans une écurie; mais que le lendemain elle fut trouvée ouverte, et que le plus grand avait disparu, laissant le sourd et muet tout seul; que ce paysan qui les avait reçus, garda le muet pendant huit jours, au bout desquels le second déposant s'en chargea et le nourrit jusqu'à ce qu'ayant eu affaire à Cuvilly, il fut suivi par cet enfant qui s'était attaché à lui; et comme il allait vîte, le muet resta en arrière, et fut trouvé le soir par le sieur Leroux, qui, après l'avoir gardé un mois, le fit entrer à Bicêtre. . . . .

Sur ce résumé exact des faits, il se présente plusieurs réflexions intéressantes : 1.° l'abus de notre jurisprudence qui, sur des apparences très-incertaines, fait faire à un citoyen 140 lieues, chargé de fers comme un criminel, le plonge dans les cachots pendant treize mois, lui fait perdre sa liberté*, son état, sa santé, ne lui rend encore qu'une liberté provisoire, quand son innocence est prouvée par l'impossibilité physique du crime, et enfin ne lui assure aucun dédommagement, quand elle l'aura déchargé d'accusation.

2.° L'obstination de l'abbé de Lépée, qui connu jusques-là pour un bienfaiteur de l'humanité, s'attache tellement à l'idée de l'existence d'un prétendu Solard, qu'il devient le persécuteur d'un innocent, et l'auteur de tous les malheurs de Cazeaux;

* Je serais toujours tenté de rire de pitié, si je ne frémissais pas d'horreur, en voyant avec quelle gravité de ton nous parlions alors de la *liberté civile*, chaque fois qu'elle était lésée, et en songeant à ce qu'elle est devenue depuis qu'on nous a donné ce qu'on appelle *la liberté politique*. L'*abus* qui nous faisait jeter des cris est à ce que nous avons vu ensuite comme l'unité à un million.

et qui plutôt que de renoncer à une erreur où son amour-propre est intéressé, continue, malgré l'évidence des preuves, à soutenir que son élève est Solard, et retarde autant qu'il le peut le jugement du procès et les réparations dues à l'innocence.

3.º Le caractère du public, qui toujours épris du merveilleux, avait adopté avidement cette fable du faux comte de Solard, et semble encore aujourd'hui résister à la démonstration, plutôt que de renoncer à un roman qui lui plaisait, comme s'il était plus important pour lui que ce sourd et muet fût comte de Solard, qu'il ne l'est qu'un innocent ne soit pas condamné à la potence. Voilà les hommes, et sur-tout dans les grandes villes *.

4.º (car il faut dire le bien comme le mal.) La multitude des moyens et des frais que toutes les autorités ont prodigués pour découvrir la vérité, et qui ne pouvaient réussir

* Oui, mais ce qui ne pouvait arriver qu'*en révolution*, c'est qu'on ait osé mettre sur la scène, avec le nom des personnes, ce ridicule et funeste roman, comme *un fait* à célébrer en l'honneur de la mémoire de l'abbé de Lépée.

que par l'ordre et la police vraiment admirables dans tout ce qui peut constater l'état des personnes, objet si important par toutes ses conséquences, et qui n'est nulle part mieux rempli que parmi nous.

Les deux premiers volumes des *Annales de la Vertu*, par M.me la comtesse de Genlis, ont paru dans les derniers jours de l'année qui vient de finir. Cet ouvrage qui aura encore quatre volumes, fait partie du plan général d'éducation qu'elle s'est proposé, et dont ses comédies morales ont été le commencement. Cette nouvelle production ne suppose pas, à beaucoup près, autant de talent que la première, et n'offre pas le même agrément; mais elle tend au même but d'utilité. Celle-ci contient des élémens d'histoire universelle à l'usage des jeunes personnes, et s'arrête principalement sur les plus beaux traits de vertu que présentent les annales de toutes les nations. Ces traits détachés sont toujours précédés d'un abrégé chronologique des faits les plus importans, etc.

LETTRE CXL.

1781.

Il a couru ici une petite brochure qui a fait quelque bruit; c'était une apologie de M. de Voltaire contre M. d'Epréménil qui avait attaqué fort mal à propos sa mémoire et ses écrits, dans un plaidoyer contre le jeune M. de Lally, fils de celui qui a été décapité. Tous les papiers publics de l'Europe ont parlé depuis long-temps de la réclamation de cet officier contre l'arrêt qui a condamné son père, et des démarches qu'il a faites pour réhabiliter sa mémoire. La révision du procès a été ordonnée et n'est pas encore finie. On sait que M. d'Epréménil, conseiller au parlement de Paris, est neveu de M. de Leyrit, qui était à la tête du conseil de la Compagnie des Indes, et l'un des plus grands adversaires du feu comte de Lally. Il a pris parti hautement dans cette affaire, sous prétexte que la mémoire de Lally ne pouvait pas être réhabilitée, sans que celle de son oncle fût compromise. Ce M. d'Epréménil est un homme d'un esprit ardent, d'une ambition incendiaire, dévoré du desir de faire parler

de lui, partisan fanatique des prétentions parlementaires, convaincu qu'un conseiller au parlement de Paris est le premier être du monde, et qu'un parlement ne peut pas avoir tort.

Le motif de son *intervention* était bien moins l'intérêt de la mémoire de son oncle, qui, au fond, courait fort peu de risque, que l'envie de jouer un rôle, et de se rendre devant le public l'avocat de sa Compagnie et le défenseur de ses arrêts. A en croire ses plaidoyers, qui, à travers les déclamations de notre style judiciaire, laissent pourtant appercevoir beaucoup de vivacité d'esprit et une grande habitude de la discussion, il semblerait qu'il ne doit plus y avoir en France ni loix, ni magistrature, si le comte de Lally est déclaré innocent, malgré la sentence du parlement de Paris. On n'ignore pas cependant quelle a été l'opinion publique sur ce jugement. Quoique Lally se fût rendu très-odieux, l'arrêt qui le condamna ne pouvait pas même être juste pour le fond, tant il est inique dans la forme. L'exposé seul était une violation évidente de toutes les règles du bon sens et de tous les droits de l'humanité. On s'accorde assez à croire que Lally avait

commis des fautes graves, et qu'il pouvait même, à l'examen des faits, être jugé digne de punition. Mais d'abord, comme militaire et gouverneur de place, il devait être jugé par un conseil de guerre : cela ne comporte point de réplique. Ce qui est encore plus remarquable, l'arrêt qui le condamne à la mort, n'énonce pas un seul fait capital. Certes, s'il y a quelque chose de révoltant, c'est d'envoyer un citoyen au supplice sans expliquer quel est son crime. Les termes de l'arrêt portaient textuellement : *Pour avoir trahi les intérêts du roi et de la Compagnie des Indes, et pour abus d'autorité, vexations et cruautés.* La première idée qui se présente sur le champ, c'est de dire : quelle espèce de *trahison?* quelles *cruautés?* quel *abus d'autorité?* Tous ces différens délits peuvent être plus ou moins graves, plus ou moins punissables; et il y en a une foule de cette espèce qui ne méritent point la mort. Cet énoncé vague et arbitraire était une très-mauvaise application de la méthode des compagnies souveraines, qui d'ordinaire sont dispensées de motiver leurs arrêts autrement que par *les cas résultans du procès;* ce qui peut paraître plausible quand elles jugent *sur*

l'appel et en dernière instance, après un tribunal inférieur; mais ce qui est inadmissible dans un jugement en première instance, où l'on est toujours obligé d'énoncer le *fait capital*, et de constater le délit, qui doit être aussi connu, aussi public que le châtiment. Aussi M. de Voltaire, vengeur infatigable des droits naturels, ne manqua pas, dans son *Histoire de Louis XV*, de prendre la défense du comte de Lally; et trois jours avant sa mort, lorsqu'on vint lui dire que le Conseil du roi venait de casser l'arrêt et d'ordonner la révision du procès, il dicta un billet où étaient ces mots : *Aujourd'hui le Conseil du roi a réparé l'injustice commise en la personne du comte de Lally, assassiné par Pasquier.* Ce Pasquier était le rapporteur du procès de Lally, et passe encore aujourd'hui au parlement pour un des plus terribles criminalistes. M. de Voltaire qui l'a toujours détesté, fit attacher ce billet au rideau de son lit. L'expression en est violente, mais elle n'est pas injuste *. Ce fut le dernier trait

* Parce que l'intention ne justifie pas, et qu'un juge qui suit un procédé irrégulier, tel que celui de l'*accumulation des faits comme équivalens à un crime*

d'une imagination encore très-sensible, et la dernière lueur d'une raison affaiblie qui s'égarait à tout moment.

Le fils du comte de Lally n'a pas manqué dans ses plaidoyers de s'appuyer du suffrage de M. de Voltaire. M. d'Epréménil y a répondu par une invective très-outrageante contre ce grand écrivain, qu'il eût fallu réfuter par des raisons et non pas par des injures. C'est à cette sortie très-déplacée qu'on a répliqué par une brochure piquante et ingénieuse, mais qui n'est pas toujours aussi solide par les raisonnemens qu'elle pouvait et qu'elle devait l'être : on l'attribue à M. de Condorcet. Ce qui pourrait en faire douter, c'est qu'il y a des notes à la louange de Colbert et de M. Necker, deux hommes que M. de Condorcet n'a jamais pu souffrir, et dont même il a outragé le dernier avec la plus grande indécence dans des satyres anonymes. M. Necker n'y a répondu que par les opérations d'un ministère jusqu'ici jus-

---

capital, viole la loi pour la plier à son opinion propre, ce qui est toujours un crime quand il s'agit de la vie, de l'honneur, de la liberté d'un homme; et c'est ainsi qu'on peut être *assassin* sans vouloir l'être.

tifié par des succès, excepté près de M. de Condorcet, qui, malgré son esprit et ses lumières, est sujet à des préventions très-aveugles dont il ne revient jamais. Au reste, ceux qui le croient l'auteur de cette dernière brochure, imaginent que les notes ne sont pas de lui, qu'elles sont de la main de M. Suard, qui chargé de l'impression de ce petit pamphlet, et sentant que l'on pouvait craindre quelque chose du parlement qui est très-maltraité, a voulu dérouter les conjectures et dépayser le lecteur, en même temps qu'il faisait sa cour à M. Necker.

Beaumarchais vient de publier enfin le *Prospectus* des œuvres de M. de Voltaire, malgré les oppositions qui l'ont retardé long-temps. Je ne doute pas que la poste n'ait porté ce prospectus à Pétersbourg, comme dans tout le reste de l'Europe. On y annonce deux éditions qui doivent paraître à la fin de janvier 1780, l'une de 40 volumes *in-4.o*, l'autre de 60 *in-8.o*, toutes deux exécutées avec les caractères de Baskerville dont l'élégance est connue. Cette impression dont on a vu des essais joints au prospectus, n'est cependant pas sans défauts. Le caractère en est maigre et pâle, du moins dans *l'in-8.o*;

car celui de *l'in-4.°* * est plus fort et plus marqué : le papier lisse fatigue la vue. Cette impression, quoique justement célèbre, est inférieure aujourd'hui à celle de Didot, qui, dans une édition du *Traité des délits et des peines*, en italien, imprimé sur du papier d'Annonai, le meilleur de l'Europe, paraît avoir porté l'imprimerie au dernier degré de perfection.

M. Cailhava a fait paraître son *théâtre*; car c'est ainsi qu'il appelle un ramas de farces des boulevards, et de rapsodies prétendues comiques, faites pour les tréteaux d'Arlequin. La seule de toutes ses pièces que l'on joue au théâtre français, est empruntée d'un *imbroglio* espagnol, intitulé *la Maison à deux portes*, qu'il a arrangé sous le titre de *Tuteur dupé*. Elle roule toute entière sur des intrigues de valets, ressorts usés de l'ancien théâtre, et qui est si loin de la bonne comédie de mœurs et de caractères. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'en récrépissant ce vieux genre subalterne, l'auteur prétend avoir ressuscité le bon comique de Molière, quoique ce soit pré-

* Cette édition *in*-4.° n'a jamais été qu'un projet.

cisément ce comique d'Arlequin et de Scaramouche que Molière a remplacé par la bonne comédie. Le même auteur réclame hautement la *gloire* (c'est le mot dont il se sert) d'avoir imaginé qu'il fallait à Paris deux troupes de comédiens, quoique ce soit depuis long-temps le vœu général et public de tous les gens de lettres, et que tout le monde sache que sous Louis XIV, il y a eu à Paris jusqu'à trois troupes de comédiens. M. Cailhava a joint à son théâtre une longue compilation sur l'*art de la comédie*. On y trouve des recherches utiles, mais fort peu d'esprit et de goût, et un très-mauvais style. L'auteur est du nombre de ceux qui donnent de longs préceptes d'un *art* qu'ils ne savent pas.

L'abbé Auger, connu par une traduction très-médiocre de Démosthène, vient d'en donner une meilleure des ouvrages d'Isocrate. C'est un homme de collége qui sait mieux le grec que le français, et dont le travail peut servir aux études des jeunes gens, mais qui n'est pas fait pour donner aux gens du monde une idée de l'éloquence des anciens et de l'élégance attique.

LETTRE CXLI.

Les champions des deux partis que la musique a mis aux mains depuis long-temps, attendaient avec une égale impatience l'*Iphigénie en Tauride* de Piccini. Depuis l'arrivée de ce grand maître en France, les ouvrages qu'il avait donnés à l'Opéra, malgré leurs beautés supérieures, plus appréciées jusqu'ici par les connaisseurs que par la multitude, n'avaient pu balancer les avantages que Gluck tirait du fond de ses sujets, et de la prédilection que nous avons pour le tragique. Le grand succès de *Roland* n'était que ce qu'il pouvait être, le succès d'une pastorale héroïque. On en chantait les airs par-tout, mais on se plaisait à répéter que le seul Gluck savait faire de la musique théatrale, parce que le seul Gluck avait fait des tragédies. *Atys* même qu'on regardait comme un des ouvrages les plus dramatiques et les plus intéressans de Quinault, *Atys* n'avait pas paru assez *tragique*, depuis que nous avions eu les fureurs d'Oreste sur le théâtre de l'Opéra. Il fallait donc, pour décider la

question, que Piccini se mesurât corps à corps avec Gluck dans un même sujet, et c'est ce qu'il a fait dans l'*Iphigénie en Tauride*, et au grand étonnement des Gluckistes, avec un succès complet. Il était difficile d'avoir à vaincre plus de préjugés et d'obstacles. Sans parler de la cabale active et puissante de Gluck, rien n'est vu plus défavorablement dans ce pays-ci que le projet de refaire ce qu'un autre a fait. Cette intolérance même est peut-être portée plus loin en musique qu'en littérature; et après le succès de l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, on ne concevait pas à Paris, ce qui aurait paru tout simple à Rome et à Naples, qu'un autre compositeur osât traiter le même sujet. Enfin Piccini a cru nécessaire, le jour de la représentation de son opéra, de rendre compte au public, dans une lettre insérée au Journal de Paris, des motifs qu'il avait de hasarder une *Iphigénie* après celle de Gluck, et il proteste sur-tout contre toute idée de concurrence et de rivalité. Il se borne à dire qu'ayant commencé son ouvrage avant que Gluck eût fait le sien, il n'a pas voulu perdre le fruit de son travail. C'est une anecdote remarquable dans l'histoire des arts, qu'un

artiste, demandant pardon au public d'oser lui offrir un bel ouvrage.

Après tous ceux qu'il a donnés depuis trente ans, il faut que cet homme ait dans la tête un trésor inépuisable de musique, pour avoir trouvé de quoi suffire à cette nouvelle production. C'était bien pour cette fois une tragédie qu'il fallait faire, (puisqu'enfin c'est de la tragédie qu'on veut), et il l'a faite. Mais il a prouvé en la faisant, qu'on pouvait être tragique sans heurler, produire de grands effets sans pousser de grands cris, mettre son orchestre en action sans étouffer le chant de l'acteur, placer les plus beaux airs dans les situations les plus fortes, enfin parvenir au pathétique, sans cesser un moment de charmer l'oreille; et l'on peut ajouter: *c'est ce qu'il fallait démontrer.*

Ce qui prouve encore la flexibilité féconde de son talent, c'est qu'il a paru supérieur dans quelques parties qu'il n'était pas accoutumé à traiter avec autant de soin que le reste. En effet, personne ne lui refusait le talent de faire un beau chant; mais on trouvait ses chœurs quelquefois un peu négligés, et l'on desirait aussi qu'il tirât dans quelques occasions un plus grand parti de

son orchestre. Il a répondu à tous ces reproches dans son *Iphigénie en Tauride*. Rien n'a été plus applaudi que ses chœurs ; rien n'est plus riche et plus heureux que ses accompagnemens. L'expression en est toujours claire et distincte, et l'oreille en saisit facilement tous les rapports : rien de confus, rien de trop bruyant. Quant à ses airs, le mérite n'en est pas contesté : ils ont été tous applaudis ; mais sur-tout trois morceaux consécutifs du troisième acte ont enlevé tous les suffrages et excité des transports redoublés : dans le combat de l'amitié entre Oreste et Pilade, le premier air que chante Oreste, commençant par ces mots qui reviennent en rondeau : *Cruel! et tu dis que tu m'aimes!* un autre chanté par Pilade : *Oreste ! au nom de la patrie, etc.* Le premier est d'une vivacité énergique ; le second d'une pureté, d'une douceur et d'un éclat auxquels on ne peut rien ajouter. Le contraste a été vivement senti, et lorsqu'ensuite cette belle scène a été terminée par un *trio* entre Iphigénie, Oreste et Pilade, de la plus touchante mélodie, l'enthousiasme a été au comble, et il ne fallait rien moins pour l'exciter. Car dans les deux premiers actes, une partie des

spectateurs semblait résister à son plaisir ; et les applaudissemens n'avaient pas toujours cette plénitude qui ne se montre guères qu'avec la faveur générale, ou bien dans ces momens rares où le génie maîtrise les ames et force les volontés.

Le poëme est comme celui sur lequel a travaillé Gluck, calqué sur *l'Iphigénie* de Guymond de la Touche, avec cette différence que l'auteur de l'opéra a rendu Thoas amoureux d'Iphigénie ; mais heureusement il est fort peu question de cet amour qui ne sert qu'à refroidir un peu le premier acte. Les paroles sont d'une extrême médiocrité qui va souvent jusqu'à la platitude ; le chant couvre tout.

En même temps qu'on applaudissait à l'Opéra cette superbe musique, on entendait à l'académie française d'aussi beaux vers qu'il soit possible d'en faire dans le genre de la poésie descriptive. L'abbé de Lille, à la réception de M.rs Le Mière et de Tressan, a lu le quatrième chant d'un *Poëme sur les Jardins*, qui a enchanté l'assemblée. C'est véritablement un talent original pour le méchanisme du vers, mérite rare et précieux, après tout ce que nous avons déjà d'excellent. C'est un usage presque toujours

heureux d'une langue qui avait déja pris tant de formes sous la main de nos grands maîtres; et qui dans les vers de l'abbé de Lille semble toujours flexible et pittoresque, sans être jamais bizarre ni recherchée; c'est une rapidité de mouvemens naturels et intéressans, une foule d'images justes, de tournures piquantes ou naïves, un sentiment exquis des formes de notre versification propres à rendre les beautés de la nature, et cet art de saisir les rapports de l'harmonie avec l'idée, et l'intelligence de l'oreille avec l'imagination, art sans lequel il n'y a point de style. Enfin, à quelques endroits près qui m'ont paru manquer ou d'élégance, ou de justesse, et qu'il doit être facile de corriger, cet ouvrage doit faire un honneur durable à son auteur, au moins pour la versification; car pour le fond et l'ensemble du poëme, on n'en peut juger qu'en le lisant tout entier. L'auteur, il est vrai, lit avec une espèce de coquetterie fort séduisante, et peut-être trop prononcée. Mais si le prestige de sa lecture a pu me dérober quelques défauts, je suis très-sûr qu'il ne m'a point fait illusion sur les beautés.

En qualité de directeur, il répondait aux

deux récipiendaires ; leurs discours étaient médiocres ; les siens, pleins d'esprit et d'agrément, ont fait le plus grand plaisir. On pouvait lui dire ce jour-là : *docte sermones utriusque linguae;* car sa prose a réussi autant que ses vers. Ceux qu'a lus M. Le Mière n'ont eu aucun succès : c'était une scène d'une tragédie de *Barnevelt*, Grand Pensionnaire de Hollande. Il est possible que le désavantage de lire une scène détachée d'une pièce qui n'est point connue, ait contribué à refroidir l'auditoire ; mais il faut avouer aussi que les vers de M. Le Mière ont besoin de toute l'illusion du théâtre, et le public qui s'assemble à l'académie est un peu plus sévère sur le style que le parterre, et sur-tout le parterre d'aujourd'hui.

L'Almanach des Muses de cette année, si l'on en excepte quelques poésies du chevalier de Parny, est d'ailleurs fort peu de chose. J'y ai remarqué, parmi quelques bagatelles agréables, des vers d'un jeune homme, M. Doigny, l'un de nos concurrens accoutumés pour le prix de poésie que nous donnons, et qui jusqu'ici n'a pas été heureux à concourir. Cette petite pièce est la plus courte, mais aussi la meilleure qu'il ait faite.

Il y a de l'élégance, de la douceur et du sentiment. Que n'écrit-il toujours ainsi? Mais tant de gens ont été jusqu'au madrigal, et n'ont pas été au-delà!

A Zirphé.

« Pourquoi (me dites-vous) votre lyre amoureuse
» Qui célébrait l'empire des plaisirs,
» Maintenant sous vos doigts timide et paresseuse,
» N'est-elle plus que l'écho des soupirs? »
Eh! comment voulez-vous que flexible et sonore,
Ma lyre qui toujours fut la voix de mon cœur,
Soit infidèle à ma douleur,
Quand vous ne m'aimez plus, quand je vous aime encore?
J'ai perdu mon talent en perdant cette erreur
Qui près de vous nous trompe et nous enchante.
Hélas! rendez-moi le bonheur,
Si vous voulez que je le chante.

Si quelque chose est plus ridicule que les plus mauvais vers de ce recueil, c'est la notice qui le termine, et qui contient les jugemens du rédacteur sur tous les ouvrages de poésie qui ont paru dans l'année. Il paraît se croire appelé par le choix des Muses à juger de toutes les productions de notre Parnasse; mais son jugement que personne ne lui demande, est souvent inepte et partial, autant que son laconisme est impérieux et insignifiant; et on voit que les muses n'éclairent pas plus leur prétendu secrétaire, qu'elles n'inspirent la plupart des poëtes qui composent son recueil.

LETTRE CXLII.

Les différens succès dans ce pays sont sujets au retour, et sur-tout ceux du théâtre. On voit des ouvrages, d'abord peu accueillis, reparaître avec éclat; on en voit d'autres, après avoir réussi dans la nouveauté, être moins heureux à la reprise. On peut ranger parmi ces derniers l'*OEdipe chez Admète*, de M. Ducis, en dernier lieu remis sur la scène et imprimé en même temps. Il a été abandonné tout de suite, et retiré après trois représentations. Ce n'est pas que les beautés réelles qu'il doit à Sophocle, aient fait moins de plaisir qu'auparavant; mais le public qui avait espéré que dans l'intervalle de deux ans, il corrigerait les défauts palpables qui font de cette tragédie une espèce de monstre, où il y a de belles parties, a paru cette fois moins disposé à excuser ces défauts, et sur-tout l'évidente duplicité d'action, et l'ennui de trois actes étrangers au sujet. D'un autre côté, l'impression a fait sentir davantage les vices du style, les déclamations, les lieux communs, les réminiscences, les disparates, et sur-tout l'im-

propriété des termes et l'incorrection du langage. Il n'est malheureusement que trop de mode de voir des hommes même de talent, tels que M. Ducis, se persuader, soit par paresse, soit par impuissance, que toutes ces fautes-là sont assez indifférentes pour l'effet d'une piece de théâtre. Cela peut être pour le premier moment; mais on n'obtient une estime durable en aucun genre, si l'on ne prend la peine de bien écrire.

L'abbé de Lille lui-même n'a pas été tout-à-fait à l'abri de ce retour de sévérité qui suit d'ordinaire les grands applaudissemens. Il est vrai qu'il ne s'agit pas de ses vers qui généralement résisteraient à l'examen, parce qu'il est très-bon versificateur; il n'est question que de ses discours académiques à la dernière assemblée, sorte d'ouvrages toujours épluchés avec la derniere rigueur, par un monde que le nom seul de l'académie avertit d'être sévère, et quelquefois même engage à être injuste. On ne l'a pas été pour l'abbé de Lille qui jouit de la plus grande faveur personnelle dont jamais auteur ait joui; et puisque la mode se mêle de tout dans ce pays, il est trop heureux que le mérite véritable y soit quelquefois de mode. Mais cela n'empêche

pas que tous ceux qui avaient entendu parler de ses succès à la séance, ne se soient récriés que ces discours ne leur en paraissaient pas tout-à-fait dignes. Il se pourrait que tout le monde eût raison, et voici comment. Il y a un genre d'écrire plus fait pour être applaudi à une lecture publique que dans le cabinet, et c'est précisément cette manière qu'avait choisie l'abbé de Lille, peu accoutumé à écrire en prose, et desirant beaucoup de réussir. Il a cherché les traits, les saillies, les idées plus éblouissantes que solides, et parmi beaucoup de choses ingénieuses, il en a laissé qui ont paru recherchées, fausses, affectées ou obscures. On a fait grand bruit de quelques légères fautes de langage qu'on est toujours si charmé de trouver dans un académicien, et qui ne prouvent ici que le peu d'habitude d'écrire en prose.

Le succès d'*Iphigénie en Tauride* se soutient toujours avec le même éclat et le même concours; il force les ennemis mêmes de Piccini à lui rendre hommage. Dernièrement M. Suard, l'un de ceux qui lui étaient le plus opposés, et le plus intolérant des Gluckistes, crut devoir lui faire compliment *sur le bel ouvrage* qu'il avait fait, et ajouta : *l'on*

vous a peut-être dit, monsieur, que j'étais votre ennemi; mais je vous jure que je ne l'ai jamais été. Monsieur, répondit Piccini, *je le crois d'autant plus aisément que je ne vous ai jamais fait de mal.*

Aux Italiens on a donné *les Etrennes de Mercure*, pour pièce du jour de l'an : elles ont médiocrément réussi. Ce sont des scènes à tiroir, parmi lesquelles il y en a quelques-unes d'agréables. Mercier a imaginé de faire jouer par les Italiens, qui depuis quelque temps ont obtenu la permission de jouer des comédies, son drame de *Jenneval*, imprimé il y a dix ans, et dont le sujet est le même que celui de *Barnevel* anglais, mais affaibli et défiguré. Cet ouvrage extravagant, écrit en prose boursoufflée, a été hué d'un bout à l'autre.

La comédie française n'a pas fait fortune avec le *Jaloux sans amour*, pièce en cinq actes de M. Imbert, dénuée d'action, d'intérêt et de caractères, écrite en vers libres, sorte de versification qui demande un art particulier, comme l'a très-bien observé Voltaire, et dont l'*Amphitrion* de Molière est le meilleur modèle dans le dialogue dramatique. Le style de M. Imbert n'est pas sans esprit,

mais infecté du jargon moderne, et tour-à-tour recherché ou négligé. La pièce n'a eu que trois ou quatre représentations.

Il paraît deux livres intéressans et curieux, l'un de faits, l'autre de raisonnement. Celui-ci est un traité qui m'a paru judicieux, *sur les réformes à faire dans notre jurisprudence criminelle*. L'auteur aurait pu prendre pour épigraphe ce vers de Molière :

J'aurais beaucoup à dire, et belle est la matière.

Il ne l'a ni épuisée, ni même remplie ; mais il l'a traitée avec un bon esprit, et son ouvrage ne peut qu'avancer la réformation que tous les bons citoyens desirent dans nos loix criminelles.

L'autre livre est tiré des manuscrits de feu Duclos : il a pour titre, *Pièces intéressantes et peu connues*. C'est une espèce de répertoire de faits et d'anecdotes, parmi lesquels il y a des morceaux précieux et des traits fort singuliers. Toute l'histoire de la querelle qui força le comte de Bonneval à s'aller faire Turc, y est consignée dans des lettres originales. Il y en a une sur-tout qui peint parfaitement le caractère de ce célèbre aventurier. C'est La Place qui est l'éditeur de ce recueil, et qui est fait pour tirer parti de l'esprit d'autrui plutôt que du sien.

LETTRE CXLIII.

Rien n'a fait plus de bruit que le *Compte rendu au Roi par M. Necker*, de l'état des finances de la France. On en a débité jusqu'à trois mille exemplaires par jour, et l'on est au quarantième mille. L'imprimerie royale peut à peine fournir à l'empressement de toute l'Europe. Rien n'est en effet plus intéressant qu'un pareil sujet, si ce n'est la manière dont il est rempli, et qui est à la fois d'un bon administrateur et d'un écrivain qui a du talent. Les ennemis de M. Necker ne pouvant guères attaquer le fond, se sont réduits à dire que l'auteur parlait de lui-même d'un ton trop avantageux. Cela peut être vrai jusqu'à un certain point *; cependant il faut

* L'auteur a dans la suite bien autrement mérité ce reproche, sans avoir la même excuse. C'est à l'histoire à le juger; mais on peut dire dès ce moment que les erreurs de l'orgueil peuvent faire autant de mal que les complots de la perversité; et quand la plus terrible de toutes les expériences vous crie des quatre parties du monde, *tu t'es trompé*, on doit s'estimer trop heureux d'avouer le reproche; et l'on ne saurait dire trop haut, *oui, je me suis trompé*.

se ressouvenir qu'il n'y a point de langage plus naturellement élevé que celui de la conscience d'un homme de bien, sur-tout s'il a été calomnié. C'est la première fois qu'un ministre des finances d'un grand royaume, n'a pas craint de se mettre ainsi tout entier sous les yeux de l'Europe, et c'est à la fois un bel ouvrage et un bel exemple. On a dit que sous Louis XIV, Desmarêts en avait fait autant; mais son imprimé n'était qu'un bordereau de caisse, un ouvrage de commis, qui prouvait simplement que c'était un honnête homme qui n'avait rien pris à l'Etat. L'ouvrage de M. Necker est un système général d'administration fiscale : il y expose les moyens de réforme et d'économie qu'il a trouvés, et ceux qu'il se propose d'essayer encore. Il est aussi intéressant par ce qu'il promet pour l'avenir, que par ce qu'il a fait jusqu'ici, et s'il répare les fautes de ses prédécesseurs, il impose un grand fardeau à ceux qui le suivront.

On a été jusqu'à lui reprocher le bien qu'il disait de M.me Necker, femme respectable à tant d'égards, et qui seconde dignement son mari dans ses vues de bienfaisance. Il serait bien dur et bien injuste qu'on défendît à un

honnête homme ce plaisir si doux et si légitime de louer ce qu'il doit chérir. Ce morceau, au contraire, ne peut pas être lu sans intérêt.

Les comédiens français restent toujours dans leur inaction ordinaire, et ne donnent aucune nouveauté; mais en revanche ils ont remis pour le carnaval une ancienne farce de Le Grand qui a fait courir tout Paris avec autant d'empressement que l'on courait à *Jeannot*. C'est le *Roi de Cocagne*, qui n'avait pas été joué depuis 1718. Le jeu de Préville et les facéties de Dugazon, qui se trouvait bien placé dans un rôle de charge, ont fait le succès de cette caricature. On en a sifflé une autre à l'opéra (car il n'y a qu'heur et malheur) imaginée par le danseur Gardel. Cela s'appelait la *Fête de Mirza*, prétendu ballet-pantomime qui n'était qu'un tissu d'extravagances ridicules. L'Opéra avait dépensé quarante mille livres pour cette belle nouveauté qui a été tellement huée qu'on ne croit pas qu'elle reparaisse, au moins dans l'état où on l'a vue.

On donne continuellement aux Italiens de petites bagatelles, moitié en chant, moitié en dialogue, que le jeu des acteurs fait supporter

pendant quinze jours, et qui sont oubliées dès que les auteurs ont la mal-adresse de les imprimer : cela ne mérite pas qu'on en parle.

Il a paru un essai de traduction en vers du *Roland furieux* de l'Arioste, dont on ne nous donne encore que le premier chant. Il y a de la facilité, mais encore plus de faiblesse. L'auteur se permet d'ailleurs beaucoup de liberté, et substitue souvent ses plaisanteries au badinage délicat de l'Arioste, et le poëte italien est fort loin d'y gagner.

J'ai pourtant observé dans cette traduction quelques morceaux où le caractère de l'original est mieux conservé, et dont la poésie est élégante et animée : telle est la comparaison d'Angélique fuyant devant Sacripant, et d'un jeune faon fuyant devant une bête féroce. Le dernier vers est traduit mot à mot : *esser si crede all' empia fera in bocca*. On peut encore citer ce morceau célèbre, où l'Arioste compare une jeune fille à une rose : *la virginella è simile alla rosa*, etc.

LETTRE CXLIV.

Parmi les pertes que la nation et les lettres ont faites depuis quelque temps, il faut compter celle de M. Turgot qui vient de mourir de la goutte, à l'âge de quarante-neuf ans. Son père et son frère étaient morts à ce même âge et de la même maladie. Ainsi l'on peut dire que la goutte était héréditaire dans cette famille, comme la probité; car il semble que l'idée de l'honnêteté ait toujours été jointe au nom des Turgot, et c'était une raison de plus pour que celui de Beauvilliers, dont on peut faire le même éloge, lui fût joint par des alliances. La sœur de M. Turgot a épousé le duc de Saint-Agnan: elle est dévote, mais d'une dévotion douce et éclairée. Au moment où elle vit son frère en danger, on lui proposa de parler de sacremens à M. Turgot qui n'en avait pas paru jusques-là fort occupé. Elle répondit, « S'il n'avait » pas toute sa tête, je prendrais sur moi » d'agir avec lui selon mes principes; mais » puisqu'il a conservé sa raison, je n'ai pas » de conseils à lui donner. »

C'était un homme d'une ame forte, que rien ne pouvait écarter de la justice, même à la cour et dans les premières places; d'une égalité d'ame et d'humeur que rien n'altérait, même au milieu des contrariétés et des dégoûts du ministère; d'une activité laborieuse que la maladie même ne pouvait ralentir. Quelques heures avant sa mort, il s'entretenait avec un physicien d'une expérience nouvelle d'électricité qu'il méditait. Il n'avait que deux passions, celle des sciences et celle du bien public. Dans le peu d'années qu'il occupa le ministère des finances, il tourna toutes ses vues vers le soulagement du peuple. Attaché à la doctrine des économistes, il la développa dans des édits qui tendaient à l'encouragement et à la perfection de l'agriculture. Il est le premier parmi nous qui ait changé les actes de l'autorité souveraine en ouvrages de raisonnement et de persuasion, et c'est peut-être une question de savoir jusqu'où cette méthode nouvelle peut être utile ou dangereuse. Il entreprit l'abolition des corvées, l'un des grands fléaux des campagnes, et quoiqu'il n'ait pas eu le temps d'achever cet important ouvrage, il a détruit du moins beaucoup d'abus dans cette partie,

et montré le bien que l'on pourrait faire. Les suppressions et les réformes qu'il fit dans la finance, lui suscitèrent beaucoup d'ennemis. Mais parmi les plaintes et les reproches qu'ils se permirent contre lui, pas un n'attaqua sa probité. On ne lui contestait pas la pureté de ses intentions; mais on disputait sur les moyens, et peut-être en effet avait-il dans le caractère une sorte de roideur qui nuisait au bien qu'il voulait effectuer. Il eût voulu mener les affaires et les hommes par l'évidence et la conviction *; mais il lui arrivait de manquer les affaires et de révolter les hommes, tandis qu'en cédant sur de petites choses et ménageant de petites vanités, il eût pu parvenir à son but. C'est un talent qu'a singulièrement M. Necker, l'un de ses successeurs, qui, en opérant de plus grandes révolutions, a excité moins de murmures. Il a eu d'ailleurs la politique de n'embrasser aucun parti; et M. Turgot qui avait arboré l'enseigne des économistes, avait d'abord soulevé contre lui tous les adver-

* On pourra voir ailleurs à quel point cette prétention des *philosophes-économistes* était éloignée de la connaissance des hommes et des choses.

saires de cette secte d'enthousiastes, qui, au lieu de chercher le bien avec simplicité, et de l'examiner avec un esprit de discussion, prenaient l'*évidence* pour mot de ralliement, et avaient la folie de parler en prophètes, même quand ils pouvaient avoir le mérite de penser en bons citoyens. De plus, les gens de la cour ne pouvaient pardonner à un ministre de ne s'entourer que de gens de lettres et de philosophes. Il trouva des obstacles de tout côté, et quoique le roi eût dit un jour en sortant du conseil, *il n'y a que M. Turgot et moi qui aimions le peuple*, peu de temps après il le renvoya.

Jamais homme n'eut plus de moyens d'échapper à l'ennui, qui est, dit-on, la maladie des ministres disgraciés. Il avait des connaissances dans tous les genres, était très-versé dans la littérature ancienne et moderne, dans la physique, dans la géométrie, et avait essayé des vers métriques dans notre langue. Le travail et ses amis remplissaient tous ses momens. Le seul regret qu'il eût pu avoir, eût été celui de la chose publique, et le ministère de M. Necker a dû l'en dispenser; car on doit croire qu'il était assez juste pour ne pas méconnaître

le mérite, même dans un homme qui avait annoncé sur plus d'un objet des principes différens des siens, mais qui dans plus d'une occasion a marché sur les mêmes traces.

On débite ici clandestinement la *Vie privée de Louis XV*, en 4 vol. ouvrage d'anti-chambre et pourtant recherché, parce qu'il est défendu; compilation faite par des mains subalternes qui ont ramassé tous les bruits populaires et défiguré tous les faits connus. Il y a dans les pièces justificatives quelques morceaux curieux; mais d'ailleurs l'ouvrage est aussi mal écrit que mal composé.

Voici une chanson de M.me Saurin, la femme d'un de nos confrères à l'académie : la chanson est morale, et fait honneur à l'esprit et à la raison de l'auteur.

Air : *Des simples jeux.*

Sans vouloir trop chérir la vie,
Par nos soins sachons l'embellir;
Mais n'ayons pas la fantaisie
De chercher toujours le plaisir.
Pour le trouver, il faut l'attendre;
Qui sans cesse court après lui,
Au moment qu'il croit le surprendre,
Souvent n'embrasse que l'ennui.

Des faux biens craignons l'imposture,
La vanité rend-elle heureux?

Aux vrais plaisirs de la nature
Sagement bornons tous nos vœux.
S'il se peut, de l'amour volage
Fuyons le séduisant attrait:
Trop rarement il dédommage
Des sacrifices qu'on lui fait.

Cependant, si de sa puissance
Nous ne pouvons nous garantir,
Goûtons les plaisirs qu'il dispense,
En attendant le repentir.

Aux douceurs que l'amitié donne,
Qui consacre le plus d'instans,
Eprouvera que son automne
Diffère peu de son printems.

Gardons-nous d'avoir la manie
De toujours prétendre à l'esprit;
Préférons l'aimable folie;
Ne parlons point comme on écrit.

En tout évitons la contrainte;
Abusons ces premiers mouvemens:
Où le cœur sans art et sans feinte,
Laisse échapper ses sentimens.

Défendons à l'indifférence
De jamais glacer notre cœur;
Elle éteint toute jouissance;
Par elle on est mort au bonheur.

Finissons, la morale ennuie,
Et de rien ne sait garantir.
Il faut pour jouir de la vie,
Beaucoup rire et peu sentir.

LETTRE CXLV.

La mort de M. de Sainte-Palaye a laissé une place vacante parmi nous. C'était un homme de mœurs fort douces ; ses recherches sur l'antique idiôme français et sur les mœurs des chevaliers l'avaient conduit à l'académie des inscriptions, et la faveur de la feue reine le fit entrer à l'académie française, sans autre titre que son *Histoire de la Chevalerie*, livre assez bien fait, mais qui marquait plus de connaissances que de talens. Son *Histoire des Troubadours* n'est ni moins exacte, ni moins instructive; mais elle pourrait être réduite à moitié. Il avait commencé un glossaire dans le goût de celui de Ducange, mais beaucoup plus étendu. Le premier tome *in-fol.* est rédigé, et il avait amassé pour la suite des matériaux immenses, qui seront mis en œuvre par un homme de lettres qui a travaillé long-temps avec lui.

Sa place à l'académie française est disputée entre M. Bailly et M. de Champfort. L'un déja membre de celle des sciences, est auteur d'une fort bonne *Histoire de l'astronomie*

ancienne et moderne en deux vol. *in-4*. écrite avec une élégance et un agrément dont le seul Fontenelle avait donné l'exemple dans les matières abstraites. Il est vrai que si ce dernier pèche par l'affectation et l'abus de l'esprit, l'autre a le défaut de rechercher trop les ornemens d'un style figuré. Cette espèce de luxe se fait sentir sur-tout dans ses *Lettres sur les Sciences*, adressées à M. de Voltaire, ouvrage plus amusant que solide, qui porte tout entier sur l'hypothèse très-peu probable d'un peuple très-ancien, qui, selon l'auteur, est disparu de la terre, après y avoir enseigné tous les arts aux autres peuples. Mais à l'appui de cette hypothèse qu'on a fort bien combattue, on trouve une foule de recherches curieuses et intéressantes, et le livre entier se fait lire avec plaisir.

M. de Champfort est un homme qui a beaucoup plus d'esprit que de talent. Son meilleur ouvrage est un petit drame en un acte, intitulé *la Jeune Indienne*, écrit avec une élégance facile et un naturel intéressant. Ces caractères qui avaient distingué son coup-d'essai, ne se retrouvent dans aucune autre de ses productions poétiques, et paraissent en conséquence n'avoir appartenu qu'à cette

sensibilité de la première jeunesse qu'il a trop tôt perdue. Son style depuis est devenu sec, pénible et froid, quoiqu'en général correct et quelquefois élégant. *L'Eloge de Molière*, et celui de Lafontaine sont des discours estimables, mais fort éloignés du degré de supériorité où ce genre d'éloquence a été porté par d'autres écrivains. Quand il a voulu s'élever à la tragédie, après avoir travaillé 15 ans sur un fonds emprunté, il n'a prouvé que l'impuissance absolue de produire jamais rien de dramatique. Son *Mustapha*, malgré toute la faveur de la cour, est tombé à Paris à force de froideur et d'ennui, et cet ouvrage est au rang des morts. Il a fait des contes qu'il lit dans les sociétés, et qu'on dit pleins d'esprit; mais il faut les voir imprimés. Les suffrages sont partagés entre ces deux concurrens, et le plus heureux ne l'emportera que de deux ou trois voix.

L'activité laborieuse des comédiens italiens forme un contraste frappant avec l'orgueilleuse indolence des comédiens français. Ceux-ci ont ont donné quatre ou cinq nouveautés dans le cours de leur année; les autres en ont joué trente-six; aussi la part

de ces derniers monte à vingt-deux mille livres, et celle des autres à douze ou treize. Cependant l'intérêt même, la plus forte de toutes les leçons, ne les corrige pas, et la vanité et la discorde ont établi parmi eux une espèce d'anarchie qui ne tourne pas moins au détriment du public et de l'art dramatique qu'à celui des comédiens. La rivalité d'une nouvelle troupe qui leur fait peur, leur serait peut-être utile en les forçant à travailler, à tirer parti de leur fonds qui est très-riche, et à perfectionner leurs talens qui se corrompent et se perdent tous les jours.

Mais tandis que les talens du théâtre tombent de plus en plus, ceux de la société semblent s'accroître dans la même proportion, comme pour nous rendre les plaisirs que nous perdons ailleurs. Les femmes surtout, dont l'éducation est plus soignée que jamais, cultivent tous les arts agréables avec un succès étonnant. La musique, le dessin, la peinture leur sont de plus en plus familières. Il est bien juste que les muses leur rendent hommage, et en dernier lieu, je me suis cru obligé de payer d'un léger tribut poétique l'honneur qu'une femme de la cour voulut bien me faire, de dessiner mon

portrait. C'etait M.me de la Fare, femme du comte de la Fare, petit-fils de celui qui a été célèbre dans le dernier siècle par son goût et ses agrémens. Celui-ci est digne de porter ce nom; il aime les lettres et fait de jolis vers. Sa femme qui est d'une figure charmante sans être régulièrement jolie, est excellente musicienne, pince la harpe, touche du clavecin supérieurement, et dessine comme un maître. Pendant qu'elle me peignait, je lui fis les couplets suivans. V. A. I. veut bien permettre que ces bagatelles suppléent au défaut d'autres objets plus intéressans que nous refuse la stérilité de notre littérature languissante.

A M.me LA COMTESSE DE LA FARE.

Air *Des Folies d'Espagne.*

Sous vos crayons tout s'anime et respire,
Et tout s'enflâme au feu de vos regards.
De la beauté c'est peu d'avoir l'empire;
Vous y joignez la couronne des arts.

Lorsqu'à vos pieds ils portent leur hommage,
Par vos leçons vous les embellissez;
Toute leur gloire est dans votre suffrage,
Et d'un coup-d'œil vous les récompensez.

Mais c'est en vain, vous voyant si parfaite,
Que pour vous peindre on les unirait tous;
Il faut qu'amour prépare la palette,
Et la remette aux mains de votre époux.

A propos de talens et d'agrémens, nous avons ici M. le comte de Kzernichew, qui réunit tous les suffrages par la douceur de ses mœurs, son goût et son esprit, qui sont au-dessus de son âge. Il est impossible de mieux réussir dans les sociétés de notre capitale, qui n'est pas toujours indulgente pour les étrangers. Ce jeune seigneur ne sera sûrement pas du nombre de ceux qui ne tirent aucun profit de leurs voyages. Il ne manque aucune occasion de s'instruire, et par-tout où il ira, il acquerra des lumières et laissera des regrets.

LETTRE CXLVI.

Nos théâtres n'offrent encore rien de nouveau depuis la rentrée, et notre littérature est stérile; car on peut appeler stérilité la malheureuse abondance des brochures insipides ou frivoles dont les titres remplissent les journaux, et fournissent la matière d'extraits aussi ennuyeux que les ouvrages. Une autre ressource toute aussi malheureuse, ce sont les compilations inutiles et les mauvaises traductions. Qu'importe, par exemple, aux bons esprits qui ne lisent que pour leur instruction ou leur plaisir, que M.rs Letourneur et compagnie traduisent en style barbare les farces barbares de Shakespeare, que M. de l'Isle (non pas le Delille qui fait de bons vers, mais un M. de l'Isle qui fait de mauvaise prose) donne par cahiers l'*Histoire des Hommes*, qu'il est impossible de lire, à moins d'avoir un goût décidé pour le fatras, l'enflure et le verbiage; que M. Turpin, autre phrasier non moins fécond, en récrépissant les vies des grands hommes de la France, écrites par Peyraud et ses con-

tinuateurs, s'intitule le *Plutarque Français*, lorsqu'il n'est ni Plutarque ni Français; que l'infatigable M. d'Arnaud continue ses *Nouvelles historiques*, contes noirs et extravagans qui ressemblent aux rêves d'un malade. Parmi toutes ces pauvretés et tant d'autres, combien il est rare d'appercevoir du moins l'idée d'un ouvrage utile ! Un M. Legrand a donné le prospectus de la *Vie privée des Français*. Son plan paraît sage, et ce livre doit être un apperçu instructif sur les mœurs domestiques de notre nation, depuis les anciens Gaulois jusqu'à nos jours. Mais il faudrait que l'agrément se joignît à l'érudition; il faudrait savoir penser en racontant, exposer les faits avec précision, écrire avec élégance, et tout cela demande du talent; et que le talent est rare ! Le plus petit de tous, et qui doit tout son mérite à l'à-propos, c'est celui des bouts rimés. En voici qui ont été remplis, il y a environ vingt ans, et très-heureusement, par M.me de Lénoncour qui vivait à la cour de Lunéville dans la société de M.me de Boufflers.

Bouts rimés.

J'ai quatre-vingt-six ans, j'arrive d' . . . Epidaure ;
Esculape a reçu mon premier . . . . ex-voto.
On aime ses vieux jours autant que son . aurore.
Chacun sur mon voyage avait crié . . . . haro.
L'espérance soutient, et le succès. . . . restaure.
Me voilà rajeunie, et presque sans. . . . bobo.
Mon front était ridé, mon teint celui d'un. Maure.
Quand je parlais, mes dents partaient . ex abrupto.
Une seule restait, servant de . . . . . mémento.
A peine ai-je touché le serpent que j' . adore,
Vieille comme Baucis, et lourde comme. Io,
Je devins aussi leste, aussi belle que . Laure.
Remerçiant les cieux, j'ai promis . . . in petto,
Au moins cinq ou six fois d'y retourner . encore.

M. Imbert qui avait déja fait paraître, il y a quelques années, un recueil de contes et d'historiettes en vers, vient d'en publier un second volume. Les morceaux qui le composent avaient déja paru séparément à la suite les uns des autres, dans le Mercure de France auquel M. Imbert travaille, et sont par conséquent déja connus. Le fond en est presque toujours d'emprunt, et tiré sur-tout des anciens fabliaux. Le grand défaut de ces contes est celui de presque toutes nos productions poétiques

d'aujourd'hui, de n'avoir aucun des caractères du genre. Le conte, par exemple, peut être remarquable, ou par la naïveté, ou par la gaieté, ou par l'élégance des détails, ou par un fond d'idées morales et philosophiques, ou par des peintures de mœurs, *etc.* Aucun de ces caractères ne se retrouve dans les historiettes de M. Imbert, et c'est là ce qui fait tomber tant de poésies, et empêche qu'on ne les relise. C'est qu'on n'y voit qu'un esprit qui appartient à tout le monde, et la facilité d'écrire médiocrement et quelquefois agréablement des choses trop communes.

LETTRE CXLVII.

On a su depuis la mort de M. Turgot, qu'il est l'auteur de plusieurs morceaux satyriques qui avaient fait du bruit, et dont personne ne l'avait jamais soupçonné, tant il y avait de réserve dans son caractère, et de discrétion dans ses amis. Lorsque la Sorbonne publia sa censure contre trente-sept propositions du *Bélisaire* de Marmontel, il parut une brochure qui avait pour titre, *les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés de Bélisaire censurées par la Sorbonne.* Cette brochure fut attribuée à l'abbé Morellet : on assure qu'elle était de M. Turgot.

En 1769, sous le ministère de M. d'Invau, il y eut au parlement une assemblée de grande police, à l'occasion de la cherté des grains. *Messieurs* qui étaient fort peu instruits de cette matière, débitèrent beaucoup d'inepties. M. Turgot qui l'avait beaucoup étudiée, et qui d'ailleurs ne pouvait pardonner au parlement son arrêt contre Labarre, fit alors un petit poëme dans le goût du *Pauvre Diable*, intitulé *Michel et Michau.*

C'étaient Michel de Saint-Fargeau et Michau de Monblin, deux arcsboutans du palais. On n'en a que quelques fragmens qui coururent alors, et que tous les gens de lettres crurent de M. de Voltaire, tant on avait réussi à saisir sa manière et sa tournure. Les voici.

On distinguait dans la cohorte noire
Un homme au teint de couleur d'écritoire,
Qui pérorait, annonant, annonant,
Gesticulait, dandinant, dandinant,
Et raisonnait toujours déraisonnant.
C'était Omer * de pédante mémoire,
Des mauvais lieux autrefois le héros,
Et devenu souteneur des dévots;
Omer fameux par maint réquisitoire,
Qui depuis peu vient d'enterrer sa gloire
Sous un mortier, pour jouir en repos
De son mérite et du respect des sots.
Un peu plus loin *sortait* d'une simarre
Un teint blafard, surmonté d'un poil blond,
Un plat visage emmanché d'un cou long,
Le Saint-Fargeau qui saintement barbare,
Offrait à Dieu les tourmens de Labarre.

. . . .

Très-digne fils de son très-digne père,

* De Fleury.

Déja Michau, pour être commissaire,
Se présentait, quand l'avocat Séguier
Dit qu'on devait cet honneur à Pasquier,
Grand magistrat, sévère justicier,
Porteur d'esprit du président d'Aligre.
Deux gros yeux bleus où la férocité
Prête de l'ame à la stupidité,
L'ont depuis fait nommer le bœuf-tigre;
Jamais surnom ne fut mieux mérité.
Dans sa jeunesse un certain cailletage,
Fade et diffus, mais facile et fleuri,
L'insinua dans le monde poli.
Voulant depuis jouer un personnage,
De nos prélats il se fit l'ennemi;
Son coup d'essai ne fut pas accueilli.
Mais il a bien repris son avantage,
Et s'est acquis un honneur infini
En inventant le bâillon de Lally.

Les curieux d'anecdotes politiques savent que le traité d'alliance conclu par l'abbé de Bernis entre l'Autriche et la France, et la funeste guerre qui en fut la suite, ont eu pour première cause le mépris déclaré du roi de Prusse pour M.me de Pompadour qui gouvernait Louis XV, et pour l'abbé de Bernis qui gouvernait M.me de Pompadour. Tout le monde connaît ce vers du roi de Prusse, ou plutôt de Voltaire :

Evitez de Bernis la stérile abondance.

Le poëte devenu ministre et la maîtresse méprisée réunirent leurs ressentimens, et la France fût la victime de cet imprudent traité, ouvrage de la vanité blessée. Il courut alors des vers adressés à l'abbé de Bernis, vers dont l'auteur demeura toujours inconnu.

Des nœuds par la prudence et l'intérêt tissus ;
Un système garant du repos de la terre,
Vingt traités achetés par deux siècles de guerre,
Sans pudeur, sans motif en un instant rompus ;
Aux injustes complots d'une race ennemie,
Nos plus chers intérêts, nos alliés vendus ;
Pour cimenter sa tyrannie,
Nos trésors, notre sang vainement répandus ;
Les droits des nations, incertains, confondus ;
L'Empire déplorant sa liberté trahie ;
Sans but, sans succès, sans honneur,
Contre le Brandebourg l'Europe réunie ;
De l'Elbe jusqu'au Rhin les Français en horreur ;
Nos rivaux triomphans, notre gloire flétrie,
Notre marine anéantie,
Nos îles sans défense et nos ports saccagés ;
Voilà les dignes fruits de vos conseils sublimes !
Trois cent mille hommes égorgés,
Bernis, est-ce assez de victimes ?
Et les mépris d'un roi pour vos petites rimes,
Vous semblent-ils assez vengés ?

Ces vers étaient de M. Turgot, ainsi

qu'une autre pièce du même genre, répandue dans le temps que le ministère français eut la lâcheté de faire arrêter le prince Edouard, au mépris du droit des nations et des loix de l'hospitalité; pièce inégale et faible, mais dans laquelle on remarque quelques vers, entre autres ceux-ci :

J'AI vu tomber le sceptre aux pieds de Pompadour;
Mais fut-il relevé par la main de l'amour?
Belle Agnès! tu n'es plus; le fier Anglais nous dompte,
Et Louis dort en paix dans le sein de la honte, etc.

Quelques personnes de province se sont avisées, je ne sais pourquoi, de me proposer à résoudre cette question : Lequel de M. Turgot ou de M. Necker, avait rendu plus de services. Je leur ai répondu par ces vers :

DE deux bienfaiteurs des humains
Pour fixer la prééminence,
Ce n'est pas à mes faibles mains
Qu'il sied de tenir la balance.

Tous deux il faut les célébrer;
Mais la raison permet, je pense,
Et d'admirer sans préférence,
Et de jouir sans comparer.

Leur gloire a quelque différence ;
Mais entr'eux nous pourrions, hélas !
Trouver un point de ressemblance :
Tous deux auront fait des ingrats.

LETTRE CXLVIII.

Il a paru un poëme en quatre chants et en vers de dix syllabes, intitulé *Les Styles*. C'est un de ces ouvrages que produit la manie d'écrire sans objet et sans talens; car, après les principes généraux établis par Horace, Despréaux, Pope, dans les poëmes didactiques consacrés à cette matière, un ouvrage sur *les Styles* ne peut guères être qu'une répétition. Si l'auteur veut entrer dans de plus grands détails sur la diction, la poésie le permet peu. Il ne reste donc que le mérite de rajeunir par le style ce qui a été dit, et l'auteur du poëme en question est fort loin de pouvoir lutter contre ceux qui l'ont précédé. Ses quatre chants ne sont qu'une suite de lieux communs usés, très-faiblement écrits; à peine y voit-on de loin en loin quelques bons vers, et pas un bon morceau.

On a donné, il y a quelque temps, une nouvelle édition des œuvres du cardinal de Bernis, avec le portrait de l'auteur. C'est un écrivain dont le talent a été médiocre, et la fortune rare. Il était abbé et homme de con-

dition, deux qualités qui lui ont valu beaucoup plus que celle d'auteur; car avec de la naissance, on peut prétendre à tout dans ce pays-ci, et rien n'est si facile que d'enrichir un ecclésiastique. L'abbé de Bernis était d'ailleurs très-aimable; ses petits vers et ses bonnes fortunes l'avaient mis à la mode; et cependant il fut long-temps pauvre et éloigné des grâces de la cour. Le cardinal de Fleury qui n'aimait ni l'esprit, ni les succès en aucun genre, lui dit un jour dans une audience publique: *M. l'abbé, soyez sûr que tant que je vivrai, vous n'aurez point de bénéfice. — Monseigneur, j'attendrai*, répondit l'abbé de Bernis. Cette réponse fit beaucoup de bruit, et mit l'abbé encore plus à la mode. M.me de Pompadour qui commençait à régner le prit sous sa protection: on prétend qu'une chanson en fut la cause: la voici:

Les Muses à Cythère,
Faisaient un jour
Un éloge sincère
De Pompadour.
Le trio des Grâces sourit,
L'amour applaudit,
Mais Vénus bouda.
Au gué lanlère,
Au gué lanla.

Il obtint une pension et un logement au Louvre, et M.me de Pompadour lui donna une toile de Perse pour le meubler. Il sortait de chez elle avec cette pièce sous son bras, quand il rencontra le roi qui lui demanda ce qu'il emportait : l'abbé, un peu déconcerté, le lui dit. « *Puisqu'elle vous a donné la tapisserie*, dit le Roi, *je veux vous payer les clous ;* » et il lui fit présent de cinquante louis. Tels furent les commencemens d'un homme qui est aujourd'hui cardinal, archevêque, ambassadeur, riche de quatre cent mille livres de rente, qui a été ministre, et qui a renversé, par le traité de Versailles, la politique établie en Europe depuis Charles-Quint. Bien des gens regardent ce traité comme le plus mauvais de ses ouvrages. On sait que Voltaire l'estimait peu comme poëte; il l'appelait *Babet la bouquetière*, parce qu'il y a dans ses poésies profusion de fleurs. Son style est froid et affecté, coupé d'anthithèses, et tour-à-tour enluminé de figures, ou languissant de prosaïsme. De l'esprit et quelques jolis vers ne rachètent pas ces défauts, et il n'a que trois ou quatre pièces qui aient mérité d'échapper à l'oubli. De ce nombre est *l'Épître sur la Paresse*, et le petit

poëme *des Quatre parties du jour*. Celui des *Saisons* est monotone, trop continuellement descriptif, dénué de verve, d'intérêt et de philosophie, quoiqu'on y remarque de temps en temps des morceaux écrits avec agrément et élégance.

Il fut reçu à l'Académie en 1747. Il fut depuis ambassadeur à Venise, ensuite à Vienne, puis ministre. Il se brouilla avec sa protectrice, M.me de Pompadour, et fut bientôt renvoyé. Mais toujours heureux jusques dans sa disgrace, il obtint l'ambassade de Rome, espèce de retraite la plus honorable pour un ministre disgracié.

Voici une petite pièce du comte de Tressan, qui est peut-être la plus jolie qu'il ait faite. Il y a de la facilité, de la grace et de la douceur, et ce qui est plus rare chez lui, fort peu de négligences. Il y célèbre sa retraite de Franconville dans la vallée de Montmorency.

Vallon délicieux, ô mon cher Franconville !
Ta culture, tes fruits, ton air pur, ta fraîcheur,
Raniment ma vieillesse et consolent mon cœur.
Que rien ne trouble plus la paix de cet asyle,
    Où je trouve enfin le bonheur.
    Tranquille en cette solitude,
    Je passe de paisibles nuits.
Je reprends le matin une facile étude.
Le parfum de mes fleurs chasse au loin mes ennuis;

Je vois le soir de vrais amis,
Et m'endors sans inquiétude.
Souvent conduite par les Ris,
De fleurs nouvellement écloses,
Ma petite Fanchon orne mes cheveux gris,
Et me laisse cueillir sur ses lèvres de roses
Un baiser innocent, baiser tel que Cypris
Quelquefois en donne à son fils.
Que tu me plais, heureuse enfance!
Ni le desir, ni même la pudeur
N'impriment encor la rougeur
Sur un front de douze ans où règne l'innocence.
Fanchon met toute sa décence
A marcher les pieds en dehors,
A ne point déranger son corps,
Quand elle fait la révérence.
Cependant déja Fanchon pense;
Par mille petits soins charmans,
Elle nous prouve à tous qu'elle a le don de plaire,
Qu'elle en a le desir, qu'elle voudrait tout faire,
Pour être utile à tous momens.
Fanchon, crois, embellis sans cesse,
Attends près de moi tes quinze ans.
Je respecterai ta jeunesse:
Il sied trop mal à la vieillesse
De cueillir les fleurs du printems.
Je verrai tes jeux innocens,
Tes grâces et ta gentillesse;
Et veillant sur tes goûts naissans,
S'il te naît un sixième sens,
Tu le devras à la tendresse
Du plus joli de tes amans.

LETTRE CXLII.

La démission de M. Necker et la condamnation de l'abbé Raynal sont les deux objets qui dans ce moment occupent le plus les esprits, et qui montrent le mieux combien dans ce pays, encore plus qu'ailleurs, la gloire en tout genre est près de la disgrace. Il y a six semaines que le *Compte rendu* avait jeté le plus grand éclat sur son auteur, et annonçait à la France un plan de réforme générale dans l'administration; et voilà le ministre réformateur rentré dans la classe des particuliers. D'un autre côté, l'abbé Raynal avait chez lui cet hiver la meilleure compagnie de la cour et de la ville, qui n'aurait pas cru être à la mode, si elle n'avait été reçue à ses déjeûners; et voilà l'homme à la mode obligé de sortir de France, son livre brûlé par la main du bourreau, et l'on croit que l'arrêt de son bannissement perpétuel ne tardera pas être prononcé.

La réserve que je me suis imposée sur tout ce qui regarde le gouvernement, ne me permet pas de rien ajouter sur M. Necker, si ce

n'est que sa retraite a produit l'effet d'une calamité publique. A l'égard de l'abbé Raynal, je hasarderai quelques réflexions.

Il n'y a personne qui ne se soit récrié sur l'imprudence gratuite qui l'a porté à mettre son nom et son portrait à la tête de la dernière édition de son ouvrage; et l'on semble croire généralement que c'est là ce qui a soulevé contre lui le gouvernement et la magistrature. Il est sûr que sous ce point de vue, le plaisir de s'intituler l'auteur d'un livre que tout le monde savait n'être pas de lui, n'était pas en proportion avec le danger qu'il courait. Mais en y regardant de plus près, on verra que le danger n'était pas moindre, quand même il n'aurait pas mis son nom. En effet, pourquoi a-t-on sévi contre cet ouvrage dont les premières éditions avaient été tolérées? C'est que l'on pouvait pardonner quelques déclamations hardies sur le gouvernement et la religion, éparses dans un livre dont le fond est utile et instructif, et dont l'auteur, jusqu'alors assez obscur, était parvenu à la vieillesse sans avoir excité l'envie. Mais quand cet auteur devenu célèbre par le succès de ce même ouvrage, s'est permis d'y attaquer, non pas seulement les choses, mais les personnes; de tra-

cer dans une apostrophe directe au roi, tout ce qu'on doit faire (selon l'auteur) et tout ce qu'on ne fait pas; de compter parmi les abus à réformer, la richesse et le luxe des frères du roi et des princes de sa maison; enfin de blesser personnellement le principal ministre du royaume; je demande à quiconque connaît les hommes, si dans la supposition même qu'il ne se fût pas expressément nommé, il ne suffisait pas de la notoriété publique pour exciter contre lui le plus violent orage? Cette notoriété suffit même dans notre jurisprudence pour prononcer d'abord un décret de prise de corps sans autre information; et qui doute que le parlement, excité par toutes les puissances, et qui n'avait pas besoin de l'être, n'eût prononcé ce décret? Le péril était donc le même dans tous les cas, du moment où l'auteur osait compromettre l'amour-propre et l'intérêt des hommes puissans qu'il est bien plus dangereux d'offenser que la religion et le gouvernement, deux êtres abstraits que personne ne croit représenter.

Mais, dira-t-on, pourquoi braver ce péril? Pourquoi s'exposer, à l'âge de 68 ans, à quitter son pays pour quelques pages sans lesquelles son livre n'aurait eu ni moins de

mérite, ni moins de succès? C'est précisément son âge qui peut le faire concevoir; car pour bien juger un homme, il faut se mettre à sa place; et alors on comprendra peut-être comment un écrivain qui a passé la plus grande partie de sa vie à chercher la célébrité, finit par n'avoir pas d'intérêt plus cher, et met à la place de toutes les passions que l'âge lui enlève, celle de faire beaucoup de bruit, passion très-vive sur-tout dans ceux qui n'ont pu la satisfaire que fort tard, comme il est arrivé à l'abbé Raynal. On comprendra aussi comment un vieillard célibataire, devenu à-peu-près insensible à tous les charmes de la société de Paris, et à tous les goûts qu'elle fait naître, peut n'être plus retenu par ce premier lien qui attache ici les gens de lettres, et trouver assez indifférent d'aller mourir ailleurs qu'en France. En pensant ainsi, l'abbé Raynal a pu être jaloux de mettre son nom au seul ouvrage qui l'ait rendu célèbre, même sans qu'il se fût nommé. Il a pu en réimprimant un livre hardi, se savoir gré d'une hardiesse de plus. *Si le ministre veut me faire arrêter*, disait-il, *on me trouvera chez moi; mais si le parlement s'en mêle, je n'attendrai pas les huissiers.*

En effet, dès qu'il a su que le procureur général l'avait dénoncé, il est parti pour le pays de Liège, et il a bien fait. Absent, il sera jugé par contumace, et l'on se contentera de le bannir; mais si on l'avait tenu, qui sait jusqu'où les robes noires auraient pu porter la mauvaise humeur? Le parlement est sur cet article en toute liberté, par l'ordonnance de 1767, qui condamne à la mort *tout auteur d'écrits tendant à émouvoir les esprits**. Ce sont les propres mots de l'édit, et d'après ce texte, je ne vois guères que les écrivains froids qui soient sûrs de n'être pas pendus.

Les biens de l'abbé Raynal ont été saisis par le décret du parlement, mais seulement pour la forme. La cour a réellement disposé des pensions qu'il avait sur le Mercure. La moitié est donnée à M. de Rochefort, de l'académie des belles-lettres, l'autre moitié est partagée entre deux autres personnes qu'on ne nomme pas encore, mais qui probablement n'ont jamais *tendu en aucun genre à émouvoir les esprits*.

---

* Je ne prétends nullement prendre le parti des *mauvais livres* ¶ qui certainement sont punissables,

¶ On appelle ainsi génériquement les livres contre la religion, la morale, et les autorités légitimes.

Les rentes qu'avait l'abbé Raynal sur la ville et sur le trésor royal, ne sont pas même saisies, et la plus grande partie de sa fortune est dans un porte-feuille qu'il a augmenté depuis trente ans par le commerce. Lui-même m'a dit plusieurs fois qu'il était beaucoup plus riche qu'il n'avait besoin de l'être.

Au reste, cette dernière édition de *l'Histoire philosophique et politique du commerce des deux Indes*, en cinq volumes *in*-4.°, ou en dix volumes *in*-8.°, est considérablement augmentée et améliorée par les nouveaux mémoires que plusieurs gouvernemens ont fait passer à l'auteur, et sur lesquels il a rectifié et étendu ses calculs et ses exposés. A l'égard du style, il est toujours le même; inégal, décousu, mêlant la déclamation à

---

puisque la publication d'un mauvais livre est une mauvaise action; mais des expressions aussi vagues que celles de l'édit sont inexcusables; et de plus, la peine de mort indistinctement prononcée était hors de toute mesure. Aussi cet édit était-il du chancelier Maupeou, brouillon forcené qui se croyait homme d'état, qui croyait faire de grandes choses en opérant de grands renversemens sans rien reconstruire, preuve infaillible d'incapacité et d'ignorance.

l'éloquence, le faux et l'exagéré à l'utile et au vrai, l'emphase des figures à l'impropriété des termes; composé de morceaux d'emprunt et de pièces rapportées, et manquant presque par-tout de mesure; mais en général animé et attachant, sur-tout par la nature des objets et la hardiesse de tout dire.

LETTRE CL.

A LA comédie italienne, le goût dominant est aujourd'hui celui du vaudeville : c'est l'idole du jour, et tout le reste est sacrifié, comme c'est la coutume chez nous. Nous sommes un peu comme les enfans; nos goûts sont extrêmes, exclusifs et passagers. On n'aurait pas imaginé, il y a vingt ans, de donner ailleurs qu'à la foire un spectacle entier composé de vaudevilles; et c'est pourtant ce que font aujourd'hui les Italiens, et tout Paris y court. On a donné en dernier lieu, le même jour, *le Printemps*, *les Vendangeurs et la Veillée villageoise*, toutes pièces en vaudevilles, et tout était plein. Le lendemain on jouait *le Tableau parlant et la bonne Fille*, deux chefs-d'œuvre de musique, et il n'y avait personne. Au reste, ces vaudevilles ne sont ni sans agrément, ni sans quelque mérite, du moins à la représentation. Le plus joli de tous est *la Veillée villageoise*; c'est une suite de petits tableaux champêtres qui plaisent par la vérité et la gaieté. Le fond de l'intrigue pourrait fournir un joli conte; il

y a quelques couplets ingénieux et faciles, et les airs sont en général bien adaptés aux paroles et aux situations. Tout irait bien, si chaque chose était à sa place et dans sa mesure; mais l'engoûment gâte tout. Il y a de l'excès à composer de vaudevilles un spectacle de trois heures. Une petite pièce de ce genre suffirait de reste; car pour quelques couplets jolis, il y en a beaucoup de plats et d'insipides, et enfin il ne faut risquer en rien la satiété.

Le Théâtre de Société de M.me de Genlis est d'un genre fort différent. On doit bien s'attendre qu'il ne vaudra pas son théâtre d'*Education* : la vraie comédie est tout autrement difficile que ces petites pièces morales arrangées pour l'enfance; cependant ces deux nouveaux volumes ne seront pas lus sans plaisir et sans intérêt. On y retrouve les trois premières pièces de l'auteur qui avaient déja paru, *la Mère rivale*, *l'Amant anonyme* et *les Fausses délicatesses*. La *Mère rivale* aurait, je crois, du succès au théâtre, ainsi que *la Curieuse*, mise aujourd'hui en cinq actes, et qui est peut-être le meilleur ouvrage de l'auteur. Il y a un art très-heureux à l'avoir su arranger de manière

que les situations mettent sans cesse en jeu le principal caractère, et que le vice de ce caractère forme le danger des situations. On ne peut aller plus directement à son but, et cette marche est vraiment théatrale.

Nous avons actuellement à Paris un spectacle de moins, depuis l'incendie de l'Opéra. La salle, qui était la plus belle de Paris, (ce qui ne veut pas dire qu'elle fût fort belle), a été consumée en une demi-heure, parce qu'il ne s'est point trouvé d'eau dans les réservoirs pour arrêter le feu dans sa naissance, et que les pompes n'étaient pas disposées. La police de Paris a pourtant de grands secours pour les incendies; mais elle ne sait pas assez mettre les précautions avant les secours. Le désastre de l'Opéra qui est une perte de deux millions, et qui a coûté la vie à une vingtaine de personnes, nous apprendra peut-être enfin que dans un lieu aussi singulièrement combustible qu'une salle de spectacle, il faut être en faction contre le feu, comme on l'est dans un camp contre l'ennemi. Les moyens sont faciles, connus et employés dans d'autres pays; et en vérité le danger où l'on exposerait deux mille personnes, si le feu prenait

pendant le spectacle, vaut bien la peine que l'on y oppose du moins autant de factionnaires qu'il y en a pour empêcher le parterre de faire du bruit. On ne sait pas encore où l'Opéra sera rebâti : en attendant, on donne des concerts aux Tuileries, les jours où l'Opéra avait lieu. Il n'y avait que onze ans que cette salle était construite : l'Opéra avait déja été brûlé en 1763 : voilà deux incendies en moins de vingt ans. La leçon est forte : en profitera-t-on, ou bien y aurait-il dans le caractère du Français un fond de vivacité et de légèreté tellement indomptable, qu'un systême de précautions journalières ne soit pas en son pouvoir, et qu'il lui soit impossible, même pour éviter un grand danger, de faire aujourd'hui ce qu'il a fait hier, et de le faire encore demain?

Nous n'avons pas été heureux en oraisons funèbres : l'impératrice Marie-Thérèse n'a pas été célébrée comme elle le méritait. Le discours de l'évêque de Blois, prononcé au catafalque de Notre-Dame, a paru généralement mauvais. On y voyait tout l'embarras d'un homme d'esprit hors de sa place et de sa portée. Le discours de l'abbé de Boismont, prononcé à l'académie

française, était beaucoup meilleur, et offrait des beautés réelles qui prouvaient encore le talent; mais on y voyait que ce talent avait vieilli, et que l'abbé de Boismont en était au point où Gilblas disait à l'archevêque de Grenade, *Monseigneur, plus d'homélies.* Il y a toujours eu dans son style de l'affectation et du faux goût; mais il lui est arrivé cette fois ce qui arrive à tous les écrivains qui oublient le *solve senescentem* d'Horace. Ses défauts sont augmentés outre mesure, et il n'a plus assez de forces et de moyens pour les faire pardonner. C'est d'ailleurs une chose déplorable qu'un académicien donne l'exemple du néologisme le plus bizarre, du style précieux, louche, emphatique, entortillé, de tous les abus de l'esprit et de tous les vices de diction. Rien ne prouve mieux la contagion générale, puisque le talent même en est infecté.

M. le duc de Chartres fait graver à Londres, à la manière noire, une estampe représentant M.me de Genlis, occupée de l'éducation de ses deux filles qui ont treize à quatorze ans, et des deux petites filles de M. le duc de Chartres, âgées de trois ou quatre ans, et dont elle est gouvernante. *La Gouvernante* est le titre de

l'estampe : on m'a demandé des vers pour mettre au bas, et j'ai donné ceux-ci.

ENTRE l'enfance et la jeunesse,
Partageant ses leçons, ses devoirs, sa tendresse,
La nature et le zèle occupent ses momens.
Tous deux ont pris en elle un même caractère.
On ne distingue pas à ses soins vigilans,
La gouvernante de la mère,
Ni les élèves des enfans.

On a publié un petit volume de lettres de M. de Voltaire à l'abbé Moussinot, écrites depuis 1736 jusqu'en 1742, pendant son séjour à Cirey. Cet abbé Moussinot était un chanoine de Notre-Dame, trésorier de son chapitre. M. de Voltaire qui lui connaissait de l'intelligence pour la manutention de l'argent, et qui, dans l'éloignement où il était de la capitale, avait besoin que quelqu'un prît soin de ses affaires et de sa fortune, avait prié l'abbé Moussinot de vouloir se charger de tout ce détail; et l'on voit par les lettres qui viennent de paraître, que ce détail ne laissait pas que d'être laborieux, et que M. de Voltaire occupait bien son homme d'affaires. Ce qu'on voit encore mieux, c'est combien il en était occupé lui-même, et sur combien d'ob-

jets il distribuait son attention, sans en oublier aucun. C'est une chose curieuse que de le voir en même temps enfoncé dans l'étude des mathématiques, faisant venir de Paris les instrumens et les livres relatifs à cette science, et même un géomètre pour l'aider dans ses travaux et ses expériences de physique; poursuivant l'abbé Desfontaines chez tous les ministres et à tous les tribunaux pour obtenir justice d'un libelle (*la Voltéromanie*), justice qui se borna au désaveu du libelle; faisant travailler sans cesse son argent, et ne perdant jamais de vue ni les termes des remboursemens, ni les placemens avantageux, ni l'échéance des arrérages; payant le chevalier de Mouhi pour être solliciteur de ses procès, et son chef de meute au parterre, Linant, Lamarre et quelques autres pour lui faire des préfaces et des avertissemens; enfin tourmentant sans cesse et de toutes les manières, son argent, son trésorier, ses débiteurs et ses ennemis. On est toujours étonné de l'incroyable activité de cette tête-là. Il n'est pas moins curieux d'observer l'opinion qu'il avait dès-lors de ce pauvre d'A** qui depuis quarante ou cinquante ans s'obstine à faire de la prose et

des vers. M. de Voltaire ne cesse de répéter à l'abbé Moussinot que *le jeune d'A*** *n'a qu'un seul moyen de faire fortune ; c'est d'apprendre à écrire*. On pourrait croire qu'il est question de style ; mais point du tout, il n'est question que d'écriture. On peut imaginer si un homme qui depuis si long-temps aspire à une réputatiou d'auteur, doit être content que M. de Voltaire n'ait pas cru avoir de meilleur conseil à lui donner que d'apprendre à former ses lettres. Je ne sais pas s'il en a profité : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'a pas formé son style.

LETTRE CLI.

Un voyage que j'ai fait à Montbéliard avec M. le comtè de Schowalow, qui s'en retourne à Pétersbourg, a suspendu pendant quelques semaines les fonctions dont V. A. I. a bien voulu m'honorer. Au moment où je m'empresse de les reprendre, j'ose espérer qu'elle daignera en excuser l'interruption, en faveur des motifs qui ont occasionné mon absence. Ce n'était pas seulement le plaisir d'accompagner, du moins jusqu'à nos frontières, des amis tels que M. et M.e de Schowalow, dont j'allais peut-être me séparer pour bien long-temps; c'était sur-tout le desir de faire ma cour à une famille auguste qui a l'honneur d'être alliée à la vôtre, Monseigneur, et qui a eu le bonheur de faire à la Russie et à V. A. I. un présent inestimable*. Je ne saurais dire avec combien de bontés j'ai été accueilli par leurs altesses sérénissime et royale, et par tout ce qui leur appartient: un pareil détail aurait

* M.me la grande-duchesse, née princesse de Wirtemberg, et qu'on a vue à Paris sous le nom de la Comtesse du Nord.

trop l'air de l'amour-propre, pour que je le permette même à la reconnaissance.

On a donné au théâtre français, pendant mon absence, une tragédie, ou plûtot une rapsodie de *Richard III*, dont le sujet est tiré de la pièce du même nom, de Shakespeare. Cette pièce, quoique sifflée outrageusement à la première représentation, n'a pas laissé d'être jouée quatre ou cinq fois, au grand scandale des honnêtes gens, révoltés qu'une farce si plate et si barbare fût tolérée. Mais, comme on a dit quelque part, le parterre des Thuileries joue de son reste, et il faut bien le laisser faire : son règne, dit-on, ne sera pas enore bien long. La comédie française doit être transportée l'année prochaine à la nouvelle salle du faubourg S.-Germain, où le public doit être assis : grande révolution.

Mercier qui toujours semblable à La Serre,

Volume sur volume incessamment desserre,

vient de publier le *Tableau de Paris* : il y a, comme on voit, beaucoup à dire. Tout ce qu'il y a de bon et de raisonnable dans son livre, a déja été dit cent fois avant lui et souvent beaucoup mieux ; mais on reconnaît bien vîte Mercier à ce qui lui appartient en propre, à ses hérésies littéraires, à son aversion pour le bon

style et pour le bon goût, à son ton d'illuminé, à ses anathêmes contre tous ceux qui n'écrivent pas comme lui pour *le peuple* *; à sa poétique extravagante qui n'est jamais que celle de son amour-propre, aux louanges emphatiques qu'il donne aux plus mauvais écrivains, par exemple, au trop fécond Rétif de la Bretonne, qui nous a fait présent de soixante ou quatre-vingts volumes de folies, d'ordures et de galimathias; aussi Mercier s'écrie-t-il plus d'une fois dans son enthousiasme risible, *oh! Rétif de la Bretonne!* Il ne manque plus que d'entendre M. Rétif de la Bretonne s'écrier, *oh! Mercier!* et ce sera le concert de *Gryphon et Syphon* dans l'épigramme si connue de Rousseau.

Pour suivre l'histoire des sottises et des scandales de notre littérature, il faut dire un mot d'un *Éloge de Dorat* par M. le chevalier de C***. Il parle de Dorat comme d'un poëte *supérieur à Voltaire pour le coloris*; dans un autre morceau, il met Colardeau *au-dessus de Racine pour l'harmonie*. C'est un délire sérieux qui pourrait être plaisant, s'il ne devenait pas trop commun.

---

* Cet homme, comme on voit, était *révolutionnaire* né.

Mais aujourd'hui qu'il n'y a plus aucune police au Parnasse, la basse littérature s'est mise à parodier la bonne; elle a cru qu'en déraisonnant avec confiance et avec audace, elle prendrait l'air d'autorité qui convient à la raison et au goût. Ainsi depuis que l'académie a décerné des éloges aux grands hommes de la nation, le plus mince barbouilleur de papier, le plus obscur artiste est sûr qu'avec l'annonce de son enterrement, on mettra son *éloge* dans le *journal de Paris*. On a fait l'Eloge de Voltaire au moment où la France l'a perdu, et voilà qu'on nous donne l'Eloge de Dorat. Rien ne ressemble plus à ces bouffons de la foire, qui, lorsque le danseur de corde a exécuté un tour de force, le contrefont et tombent sur le nez, pour faire rire les spectateurs.

D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon valet-de-chambre est mis dans la gazette.

C'est ce que dit le Misantrope avec l'exagération de l'humeur: combien aujourd'hui cette exagération serait au-dessous de la vérité!

Je n'appliquerai point cette réflexion aux vers que l'on vient de faire pour le portrait de M. Thomas, et qui m'ont paru bien faits, à un mot près: d'ailleurs la louange est méritée.

On ne sait en l'aimant ce qu'on chérit le plus
De son ame ou de son génie.
Par ses *vastes* talens il irrite l'envie,
Et la soumet par ses vertus.

Au lieu de *vastes talens*, je mettrais *nobles talens*; car un homme qui n'a réussi que dans le genre oratoire, n'a point de *talens vastes*. C'est ce qu'on pourrait dire d'un homme qui en réunirait un grand nombre; mais ceux de Thomas se ressentent de la *noblesse* de son caractère.

Vérité bonne à retenir.

(C'est sous ce titre que courent les vers suivans.)

Sous Louis Quinze on vit l'abbé Terray,
Fripon hardi justement abhorré,
Le bras armé de la toute-puissance,
Tromper son maître et dévorer la France.
Jusqu'à la fin d'un règne désastreux,
Il fut en place et fit des malheureux.
Sous Louis Seize on trouve un honnête homme
Que l'on chérit, que l'Europe renomme,
Qui sans fouler les peuples écrasés,
Remplit du roi les coffres épuisés,
Qui des traitans fuit les secours perfides,
Et sans impôts sait trouver des subsides.
Eh bien ! cet homme est soudain terrassé:
L'enfer s'émeut, l'Olympe est courroucé,
Sa fermeté prend le nom de l'audace.
Faites le bien, et vous serez chassé:
Faites le mal, vous resterez en place.

LETTRE CLII.

Le prix de poésie pour cette année, dont le sujet était *la Servitude féodale abolie dans les domaines du roi sous le règne de Louis XVI*, a été remis pour la seconde fois. L'académie n'a point trouvé que ce sujet fût rempli ; elle a seulement distingué trois pièces dont elle citera des morceaux qui lui ont paru estimables. En général, ce qui manque à la plûpart des jeunes gens qui s'occupent aujourd'hui de littérature et de poésie, c'est d'avoir des idées et de suivre un plan. Ils ne savent jamais où ils vont ; ils ne songent qu'à la tournure du vers qu'ils attrapent quelquefois, à force d'en avoir lu ; et la tête toute pleine de formes poétiques qui leur ont paru les plus heureuses dans nos bons écrivains, ils les font venir comme ils peuvent, et souvent mal-à-propos. Ils sont trop pauvres de leur propre fonds, parce qu'ils n'étudient et ne réfléchissent pas assez. C'est d'eux que Boileau a dit :

Leur feu follet s'éteint faute de nourriture.

Ce n'est pas sans regret que l'académie s'est

vue forcée à être sévère deux années de suite. Elle a bien senti qu'il était fâcheux que ce sujet ne fût point couronné, et que la malignité ne manquerait pas de dire qu'il avait été proposé par flatterie sous le ministère de M. Necker, et rejeté après sa disgrâce. Ce calcul est trop aisé à faire pour échapper aux ennemis les moins adroits de l'académie. Mais ceux qui seront de bonne foi, verront bien en lisant les pièces, qu'elle n'a pas dû faire autrement; et d'ailleurs, en laissant pour l'année prochaine la liberté des sujets, elle n'exclud pas celui-là.

Elle a été plus heureuse en prose, quoiqu'elle n'ait eu que neuf discours; elle a trouvé de quoi donner un prix et un *accessit*. Le sujet était l'*Éloge de Montausier*: le prix a été donné à M. Garat qui a déja remporté le prix de l'*Eloge de Suger*, et l'*accessit* à un avocat, M. de Lacretelle, connu par quelques essais de jurisprudence qui annonçaient un esprit sage. Les deux ouvrages m'ont été communiqués; car je n'étais pas au jugement. Celui de M. Garat m'a paru d'un homme d'esprit beaucoup plus que d'un orateur. Il me semble que cet écrivain qui veut sur-tout être penseur, est plus fait pour la

philosophie * que pour l'éloquence. Il a fort peu d'imagination, encore moins de sensibilité; et son style est absolument dénué de mouvemens. Il veut donner à toutes ses phrases une tournure réfléchie; et ce ton toujours sententieux produit la monotonie et la pesanteur, c'est-à-dire l'opposé de la marche oratoire, qui doit toujours être aisée, vive et entraînante. Ce défaut même est porté chez lui au point que presque toutes ses phrases jetées dans un même moule, sont combinées avec les mêmes mots, *vertu*, *gloire* et *génie*. Ces trois mots reviennent sans cesse et jusqu'au dégoût; tant l'art de bien écrire, sur-tout dans le style noble, dans le style des orateurs, est encore loin de ce qu'on appelle esprit !

Le discours qui a obtenu l'*accessit* a, dit-on, été corrigé depuis, de manière qu'il n'est plus possible d'établir une comparaison exacte entre le mérite respectif au moment

---

* Oui, pour celle qu'on appellera toujours *la philosophie du 18.e siècle*, et l'on sait déja ce que c'est : quant à la philosophie proprement dite, il en est encore bien plus loin que de la véritable éloquence. C'est ce qu'on verra en temps et lieu.

du concours. Mais tel qu'il est, quoiqu'il y ait plus de fautes que dans le premier, il me paraît beaucoup meilleur, parce qu'il y a des beautés qui sont du genre. C'est l'ouvrage d'un homme dont le goût n'est pas formé, mais qui paraît avoir une tête solide et une ame assez sensible. Il y a beaucoup plus d'incorrections, de disparates, d'inégalités que dans son concurrent; mais il a aussi bien plus de mouvemens et d'effets, une diction plus naturelle et plus animée, des traits plus forts, plus frappans. M. Garat n'a guères que de bonnes phrases, et celui-ci a des morceaux, tels que celui du caractère de Richelieu, de l'enfance des rois, de la leçon donnée au dauphin par Montausier, quand il le fit entrer dans la chaumière d'un paysan, et plusieurs autres qui tous ont le mérite d'être sentis, et d'avoir le caractère du genre et du sujet. Il fait connaître son héros, on le voit, on l'entend, et ce qu'il en cite fait quelquefois couler des larmes. L'orateur émeut alors, parce qu'il est ému lui-même, et c'est ce qui manque totalement à M. Garat. Enfin, il y a peut-être dans ce discours une moitié qu'un homme de goût voudrait refaire; mais l'autre moitié est telle qu'un homme de talent a dû l'écrire.

Au reste, ce concours déja intéressant par l'amitié qui règne entre les deux concurrens, le devient encore davantage par une très-bonne action qu'il a occasionnée. J'ai été chargé de remettre à l'académie l'écrit suivant.

« Une personne qui aime les lettres et » sur-tout les littérateurs honnêtes, est » instruite du regret que doit témoigner » l'académie de n'avoir pas un second prix » à donner à l'*éloge de Montausier* qui a » obtenu l'*accessit*. Cette manière de penser » de l'académie fait espérer qu'elle dai- » gnera recevoir comme un hommage rendu » à ses décisions, les fonds nécessaires pour » une autre médaille. Elle est suppliée de » l'accorder au discours qu'elle desirait dis- » tinguer, et d'associer ainsi son estimable » auteur au triomphe de son ami. . . . . »

Cette proposition a été acceptée avec d'autant plus de plaisir, que l'on savait que M. de Lacretelle est fort mal partagé du côté de la fortune. Il recevra une médaille de six cents livres, comme M. Garat, et je la crois bien méritée.

Le discours de réception de M. de Champfort est un peu diffus. Le morceau qui a fait le plus de plaisir est celui où l'auteur peint

l'inviolable union qui a toujours subsisté entre M. de Sainte-Palaye et son frère. Ce tableau, quoique trop étendu, est tracé avec intérêt, et offre même des traits de sentiment, mais plus étudiés qu'il ne convient à la vraie sensibilité : elle doit toujours être d'épanchement, et c'est ce qu'on ne voit pas dans cet auteur. Le morceau de la chevalerie, amené à propos de l'ouvrage de M. de Sainte-Palaye sur cette matière, est d'un ton de plaisanterie, déplacé dans un discours sérieux et d'apparat. Le style de M. de Champfort est toujours ingénieux et correct, mais sa délicatesse recherchée devient subtilité; il s'attache à de petits rapports, et souvent son esprit s'échappe et s'évapore comme dans un alambic. M. Séguier qui lui a répondu, n'a guères montré dans son discours que la facilité de délayer des idées communes; mais il est louable en ce qu'il a gardé une juste mesure dans les éloges donnés au récipiendaire, ce qui est la vraie manière de louer. Il loue *La jeune Indienne* et deux discours qui ont obtenu le prix de l'académie; mais quand il vient à *Mustapha et Zéangir*, il s'en tire en courtisan, et ne félicite l'auteur que d'avoir tracé la peinture de l'union qui règne entre les frères du roi.

LETTRE CLIII.

La lecture publique des deux discours couronnés le jour de la Saint-Louis a pleinement justifié le jugement que j'en avais porté. Les choses bien pensées et bien écrites qui se trouvent de temps en temps dans le discours de M. Garat, ont éte approuvées froidement comme elles avaient été composées, et les endroits vraiment éloquens de celui de M. de Lacretelle ont été sentis vivement par le public, comme ils avaient été conçus par l'auteur. Le second prix qu'a obtenu M. de Lacretelle, s'est trouvé double par une circonstance assez singulière ; c'est qu'au même moment où l'on avait déposé dans mes mains les fonds de ce second prix de la valeur de 600 livres, une autre personne avait déposé la même somme entre les mains de M. d'Alembert, dans la même intention ; et comme M. le comte de Montausier avait ajouté 600 livres aux prix, l'académie a trouvé convenable que le second fût de la même valeur que le premier : elle a accepté les deux donations.

On a proposé pour sujet du prix d'éloquence de l'année 1783, l'*Eloge de Fontenelle*. Ce sujet, comme celui de Molière, sort du ton et du genre ordinaire de ces sortes de discours; il se refuse absolument à la grande éloquence, et ce sera plutôt un morceau de discussion qu'un ouvrage oratoire. Peut-être l'académie dans le choix de ses sujets devrait-elle ne pas perdre de vue l'objet principal de ces fondations qui doit être sur-tout d'encourager et de former des orateurs, et de conserver et récompenser la véritable éloquence, qui presque entièrement corrompue dans la chaire comme dans le barreau, n'a guères produit depuis vingt ans de vraiment belles choses que dans quelques-uns des concours académiques, ou dans les compositions du même genre. Elle devrait aussi faire une extrême attention à ne décerner ces sortes d'hommages publics et presque nationaux, qu'à des hommes dont la gloire est pure et la supériorité incontestable. Le choix que l'académie fait aujourd'hui ne sera pas à l'abri de la censure. Ce qui peut l'excuser à un certain point, c'est que l'esprit de Fontenelle peut être considéré comme une espèce d'époque, en

ce qu'il a marqué le passage du siècle de l'imagination à celui de la philosophie. Il apprit à ses contemporains l'esprit d'analyse et d'observation, et depuis on ne s'est pas contenté d'examiner ; on a trop voulu détruire. C'est une chose digne de remarque, que l'*Histoire des Oracles* qui aujourd'hui serait un ouvrage presque religieux, fut regardé lorsqu'il parut, comme un livre très-hardi. Mais cet ouvrage qui indique beaucoup plus qu'il ne développe, servit à faire penser, et accoutuma du moins à soumettre à l'examen des choses que l'on confondait trop avec celles qui sont au-dessus de la raison. La même manière règne dans ses *Eloges des Académiciens*, écrits d'ailleurs avec tant d'esprit et d'agrément. Ce même agrément se retrouve dans la rédaction des *Mémoires de l'Académie des Sciences*, et sur-tout dans la préface de ce grand ouvrage. Ce mérite rare, ces services rendus aux sciences et à l'esprit humain, sont sans doute dignes de louange ; mais d'un autre côté l'on ne peut nier que s'il a été un des premiers qui aient contribué aux progrès de la raison, il a été aussi un des premiers corrupteurs du bon goût que le siècle

de Louis XIV nous avait transmis. L'affectation, l'abus de l'esprit, un mélange d'afféterie et de familiarité, d'expressions mignardes et de pensées trop déliées, tous ces défauts règnent plus ou moins dans tout ce qu'il a écrit, et font que son style, quoique très-agréable, est à celui des bons écrivains de l'autre siècle ce que la coquetterie la plus séduisante est aux grâces naturelles. Fontenelle d'ailleurs a produit une foule d'ouvrages très-médiocres, et dans ses meilleurs il ne s'est point élevé aux grandes beautés. Voilà bien des reproches à lui faire, et il est difficile qu'un panégyrique, quel qu'il soit, ou les dissimule, ou les excuse, ou les fasse oublier. Je n'étais pas à Paris quand ce sujet a été proposé : il n'aurait pas eu mon suffrage.

La comédie française ne donne aucune nouveauté, faute d'acteurs. La fuite de Monvel a laissé un vuide qui n'est pas rempli, et cet acteur, quoique médiocre, n'est pas remplacé. On dit qu'il est allé à Stockholm, où il doit être à la tête d'une troupe française.

Depuis l'incendie de l'Opéra, on a donné pendant quelque temps des concerts au château des Tuileries, qui n'ont point attiré de monde. Aujourd'hui l'on exécute des frag-

mens sur un petit théâtre de l'hôtel des menus-plaisirs du roi. On y a remis *Narcisse*, opéra en trois actes du fameux Gluck : il n'eut aucun succès daus sa nouveauté, et il n'en méritait pas. Apparemment qu'on l'a trouvé mieux placé dans un petit cadre, ou qu'on est devenu moins difficile; car il est fort applaudi, sans être devenu meilleur. Il est bien extraordinaire qu'on ait choisi un pareil sujet de pièce : cette fable a pu fournir de beaux vers à Ovide; mais rien ne se refuse plus à l'illusion théatrale, rien n'approche plus même du ridicule que la folie d'un homme que l'on voit sur la scène se regarder dans une fontaine, et devenir amoureux de lui-même. Pour qu'on ait toléré ce spectacle, il faut toute la corruption du goût actuel, et sur-tout l'engoûment du parti Gluckiste.

Au reste, quoique cet opéra soit aussi mal écrit que le sujet est mal choisi, il finit par un assez joli morceau qui se chante en chœur, et que j'ai cru devoir en extraire, comme la seule chose de l'ouvrage qui mérite d'être conservée.

Le dieu de Paphos et de Cnide
Anime seul tout l'univers.

Au haut des airs,
Il atteint l'oiseau rapide ;
Il embrâse la Néréïde,
Jusques dans le sein des mers.

Il embellit la sagesse ;
Il réunit la grâce à la beauté ;
C'est lui qui pare la jeunesse
Des attraits de la volupté.

C'est encor lui qui nous console
Lorsque nous perdons ses faveurs :
Ce dieu charmant, quand il s'envole,
Nous laisse l'amitié pour essuyer nos pleurs.

LETTRE CLIV.

On vient de donner un exemple remarquable et peut-être unique de nos jours : c'est l'oraison funèbre d'un curé, prononcée par un évêque. L'orateur est l'évêque de Sénez : son héros qui est en même temps celui de l'humanité, est l'ancien curé de Saint-André-des-Arts, Claude Léger; car son nom mérite bien d'être conservé. C'est un homme dont on peut faire un grand éloge en deux mots : il a passé sa vie à faire du bien*. Il était adoré dans sa paroisse, et généralement respecté dans cette capitale, quoiqu'il ait eu à essuyer quelques tracasseries de l'archevêque, sur des soupçons de jansénisme que rien n'a justifiés. L'abbé de Beauvais élevé sous sa direction dans la communauté de Saint-André, et fort éloigné d'être janséniste, aujourd'hui évêque de Sénez, m'en a conté vingt traits plus touchans les uns que les autres. Il n'était pas rare de voir enlever son dîner de sa table pour être porté à des

* *Pertransiit, bene faciendo.*

malades qui manquaient de bouillon, et à de pauvres femmes en couche. Il se privait même du nécessaire; et s'il est vrai qu'il n'y a point de détails de bienfaisance qui soient trop petits pour la sensibilité, il doit être permis de raconter que dans un hiver très-rigoureux, les sœurs de la charité de sa paroisse lui ayant représenté qu'il était à peine vêtu avec une soutane usée, le forcèrent pour ainsi dire à se couvrir par-dessous d'une camisolle de laine. Le soir même il ne l'avait plus; et comme on l'en grondait: *J'ai trouvé*, dit-il, *dans un grenier un pauvre homme qui était nu; je lui ai donné ma camisolle, et j'ai eu assez de ma soutane.*

L'évêque de Sénez a craint apparemment que la dignité de la chaire ne se prêtât pas à la simplicité de ces détails. J'en suis fâché; car il y a peu de phrases qui vaillent de pareils traits pour l'effet et pour l'exemple, puisqu'il est impossible de les raconter ou de les entendre sans verser des larmes. Mais quoiqu'il n'ait pas voulu, ou qu'il n'ait pas su en faire usage, (car je suis persuadé qu'il n'y a rien là que l'éloquence ne comporte), son discours ne laisse pas d'être fort bon. Il

est simple, intéressant, et l'on y entend à tout moment le cœur d'un élève qui a du plaisir à louer son maître. Il est le quatorzième évêque sorti de la communauté que dirigeait ce bon curé, et l'hommage qu'il vient de lui rendre, fait honneur à son ame et à l'épiscopat. Certes si quelque chose peut consoler les honnêtes gens de toutes les indignes louanges prodiguées en chaire à des hommes qui ont déshonoré leurs titres et leurs dignités, c'est le plaisir d'y entendre louer un homme qui n'a eu que de la vertu. D'ailleurs un intérêt particulier m'a rendu ce plaisir encore plus cher : c'est ce respectable pasteur qui m'avait fourni le modèle du curé de *Mélanie*, que j'ai tâché de peindre dans les vers suivans, qui, s'ils n'ont pas d'autre mérite, ont au moins celui de la vérité sans aucune exagération.

Je le crois digne en tout du saint nom de pasteur.
Il ne se borne pas à parler dans les temples,
Et s'il combat l'erreur, c'est par de bons exemples.
C'est des infortunés et le guide et l'appui ;
Il prend sur ses besoins pour aider ceux d'autrui.
Rien n'échappe à ses soins ; sa tendre prévoyance
Sous des toits dépouillés va chercher l'indigence.
Au soin de la servir tout entier attaché,
Il parcourt les réduits où le pauvre est caché,
Et s'il ne peut toujours soulager la misère
Au moins il la console, il lui fait voir un père.

Dans l'église souvent je l'ai vu près d'entrer :
J'ai vu les malheureux en foule l'entourer.
Il ressemblait au Dieu dont il était le prêtre.

En même temps qu'on rendait cet hommage à la vertu, on faisait une justice publique de la basse et scandaleuse méchanceté. Le lieutenant de police, à propos de quelqu'une des grossières insolences de l'*Année littéraire*, a fait venir le petit Fréron à son audience, lui a fait ôter son épée publiquement, en vertu des ordonnances de police qui défendent de la porter, à moins qu'on en ait le droit par sa naissance ou par son état, et l'a traité devant tout le monde comme le dernier des misérables. *Vous êtes*, lui a-t-il dit en propres termes, *vous et vos coopérateurs, de la vile canaille que je ferai punir*. On lui a ôté le privilège de son journal qu'on a laissé par commisération à sa mère. Le journal continuera d'être rédigé par quelques pédans mercenaires ; mais ce malheureux libelle depuis long-temps traîne dans la poussière des colléges et des cafés. Il y a aussi un autre journal du même genre, qu'on appelle *Journal de Monsieur*, et fait par un abbé Geoffroi et un abbé Royou, mais encore moins lu que l'*Année*

littéraire, et qui dans ce moment est arrêté faute de souscripteurs; ce qui prouve que les revenus de la méchanceté sont quelquefois aussi casuels que d'autres.

Le sallon de peinture que l'on vient d'ouvrir au Louvre a eu plus de succès que les derniers n'en avaient eu. Ce n'est pas que l'histoire y soit brillante; presque tous les grands tableaux de ce genre sont plus ou moins mauvais; sur-tout ceux dont les sujets ont été puisés à la source de la poésie et de la peinture, dans l'Iliade. Assurément le génie d'Homère n'a pas inspiré M.[rs] Vien et Doyen, l'un dans son tableau de *Briséïs enlevée de la tente d'Achille*, l'autre dans le *combat de Mars contre Minerve*. Ce dernier sur-tout a paru excessivement mauvais. M. Vien est beaucoup plus correct dans sa composition; mais on lui reproche d'être froid avec beaucoup de science. Parmi plusieurs tableaux de Vernet qui sont tous remarquables par le fini de l'exécution et la vérité des détails, il y en a un sur-tout qui est fort admiré, et qui représente l'embrâsement d'un vaisseau. M.[lle] Valayer et M. Spaendonck paraissent avoir porté très-loin, sur-tout le dernier, le talent du

coloris dans la peinture des fruits et des fleurs. Il y a aussi quelques tableaux agréables de Lagrenée l'aîné; mais celui qui réunit le plus de suffrages, est de M. Ménageot, et heureusement c'est un tableau d'histoire, ce qu'on avait pas vu depuis long-temps. Il représente *Léonard de Vinci mourant dans les bras de François I*. On en loue beaucoup l'ordonnance, l'expression des têtes, le coloris, la sagesse des détails, parmi lesquels il n'y en a pas un qui ne tienne à l'ensemble du tableau, ensemble qui est sensible pour les moins connaisseurs. Dans la sculpture on a distingué un *Voltaire* assis, de Houdon, qui est aussi l'auteur d'une *Diane*, que l'on trouve trop belle et trop nue pour une statue exposée en public. A l'égard des quatre statues faites par ordre du roi, et qui représentent *Catinat*, *Tourville*, *Montausier et Pascal*, il paraît que c'est à ce dernier qu'on a donné la préférence: il est de Pajou.

Les comédiens français ne sachant que faire, se sont avisé de remettre le *Pyrrhus* de Crébillon, qu'il a plu à Molé d'appeler dans le journal de Paris une *superbe tragédie*, quoiqu'il n'y ait de remarquable qu'un beau moment au cinquième acte, encore est-il

prévu depuis le troisième. Tout le reste est un échafaudage d'héroïsme romanesque et de sentimens faux, exprimés en très-mauvais vers. Rien ne ressemble plus aux conversations de la Calprenède ; aussi cette pièce a-t-elle été remise sans aucun succès.

Un M. Digeon qui a été long-temps dans les Echelles-du-Levant, vient de publier de nouveaux *Contes turcs et arabes*, traduits de ces deux langues ; mais ils sont presque tous assez insipides, et fort éloignés de valoir ceux de Galland et Petit de Lacroix. Ils sont précédés d'un abrégé de l'*Histoire de la Maison Ottomane et du gouvernement d'Egypte*, traduit de l'arabe, et qui peut servir à faire connaître la manière dont les Orientaux écrivent l'histoire. Mais ce qu'il y a de plus précieux dans ce recueil, c'est le *Code Egyptien* rédigé par le fameux Soliman II. Ce morceau fait voir combien ce conquérant turc était loin d'être un barbare, et combien il avait de lumières et d'équité. Le traducteur donne aussi quelques imitations de poésies turques, qui prouvent fort peu de talent, au moins dans la version française.

LETTRE CLV.

On vient d'imprimer un petit volume qu'on a intitulé *OEuvres du chevalier de Boufflers*. Il contient le petit conte de *la Reine de Golconde*, dans lequel l'auteur paraît avoir cherché la manière d'Hamilton. Ce conte est fort joli; c'est une saillie d'imagination, heureuse et originale. Mais combien cela est encore loin de *Fleur d'Epine* pour l'invention, l'intérêt, la variété, le naturel et le goût ! tout cela se trouve et abondamment dans *Fleur d'Epine*. Il est vrai que c'est le chef-d'œuvre d'Hamilton, et que ses autres contes, quoique toujours ingénieux et amusans, même dans leur folie, ne valent pas, à beaucoup près, celui-là; mais le chevalier de Boufflers qui n'en a fait qu'un, aurait dû s'en approcher davantage. Il a, dans sa manière de conter, une tournure piquante, mais trop de jeux de mots et trop de fautes de style, et c'est aussi le défaut du peu de vers que l'on connaisse de lui. Les plus agréables sont ceux qu'il a adressés à M. de Voltaire, ceux qu'il a faits pour une femme à qui il

envoyait les fables de la Fontaine, la pièce grivoise intitulée *le Cœur*, que l'on appelle un *poëme* dans cette prétendue édition de ses œuvres, et le conte en vers intitulé l'*Oculiste*. Il y a aussi de lui quelques jolis couplets, quelques bagatelles de société, qu'on n'a point recueillies. Au reste, il n'a aucune part à cette édition qu'il a désavouée, et dans laquelle on a mis fort mal-à-propos plusieurs morceaux qui ne sont pas de lui, et qui ne méritent pas d'en être, entre autres deux lettres mêlées de prose et de vers qu'on trouve aussi dans des *Mélanges de M. de Voltaire*, et qui n'en sont pas moins mauvaises pour lui avoir été attribuées, tant les éditeurs sont ignorans et mal-adroits. Mais on a très-bien fait de mettre du moins dans ce petit recueil bâtard les lettres du chevalier sur son voyage de Suisse, qui sont peut-être ce qu'il a écrit de meilleur goût. Il y a des traits charmans, et son style épistolaire est plein d'une gaieté originale. Il fit dans sa première jeunesse quelques articles pour l'*Encyclopédie*, qu'on n'a point réimprimés ici, entre autre *gaîeté* et *générosité*, etc. Ils sont fort courts, et c'est d'abord un mérite, trop rare dans ce grand dictionnaire; mais de plus ils sont

bien pensés et bien écrits, quoiqu'il y ait laissé quelques défauts de justesse. On retrouve dans ces *OEuvres du Chevalier* une épître que lui a adressée M. de Bonnard, que j'aimerais mieux que tout ce qu'a fait M. de Boufflers. Cette épître est du ton des meilleures de Voltaire, écrite avec une élégance qui n'ôte rien à la facilité; c'est un petit chef-d'œuvre en ce genre. Ce même M. de Bonnard a semé depuis dans les journaux d'autres poésies fugitives, qui ne sont pas de la même perfection, mais qui montrent toujours un vrai talent. Il est actuellement sous-gouverneur des enfans du duc de Chartres.

On dit que cette édition informe nous en procurera une autre plus complette. Quelle qu'elle soit, on n'y mettra pas probablement les vers de l'auteur à sa mère, ou contre sa mère, qu'il fit en différentes occasions, et qui la plûpart, soit qu'il la loue, soit qu'il l'attaque, sont d'un genre de satyre ou de louange qui doit blesser les oreilles chastes, encore plus les oreilles pieuses.

Un de ses grands défauts, c'est de chercher trop souvent ce qu'on appelle le trait dans ce qui n'est qu'un pur jeu de mots; et

cet artifice est aussi aisé que frivole. L'équivoque est le sel de ses écrits, comme de ceux de Voiture, avec qui généralement il a trop de ressemblance. Je me borne à un exemple pris dans les couplets qu'il fit dernièrement pour M.me de Sabran qui le peignait, et qu'on n'a pas encore imprimés.

D'UN procédé sûr et nouveau,
Vous vous servez, ma jeune Apelle.
Pour animer votre pinceau,
Vous enflammez votre modèle.

Vous prenez cent tons différens,
Du plus sombre jusqu'au plus tendre.
Pour vous peindre ce que je sens,
Quel est celui que je dois prendre ?

De mon secret votre talent
Vous instruira bientôt lui-même.
Quand mon portrait sera *parlant*,
Il vous dira que je vous aime.

C'est l'équivoque du mot *parlant* qui fait la pointe du madrigal. Observons que ce genre d'esprit n'est nullement celui de Voltaire, ni de Chaulieu, ni d'aucun de ceux qui ont été les modèles du genre. Il y a quelques abus de mots dans la prose d'Hamilton; mais en général il plaît sur-tout par le naturel,

et il a excellé dans l'art de raconter en vers, avec cette gracieuse aisance qu'un peu de négligence ne gâte pas.

Une plaisanterie fort gaie de la jeunesse du chevalier de Boufflers, c'est l'idée qu'il eut de mettre en chanson un petit voyage qu'il fit chez une grosse et grasse princesse Allemande, vers qui le feu roi de Pologne Stanislas l'avait député. Il y arriva malade d'une fluxion, et n'en fut pas très-bien accueilli; voici comme il raconte son aventure en pot-pourri.

Enivré du brillant poste
Que j'occupe récemment,
Dans une chaise de poste
Je m'embarque fièrement;
Et je vais en ambassade,
Au nom de mon souverain,
Dire que je suis malade,
Et que lui se porte bien.

Avec une joue enflée,
Je débarque tout honteux;
La princesse boursoufflée
Au lieu d'une en avait deux;
Et son altesse sauvage
Sans doute a trouvé mauvais
Que j'eusse sur mon visage
La moitié de ses attraits.

« Princesse, le roi mon maître
» Pour ambassadeur m'a pris.
» Je viens vous faire connaître
» L'amour dont il est épris.
» Quand vous seriez sous le chaume,
» Il troquerait, m'a-t-il dit,
» La moitié de son royaume
» Pour celle de votre lit.

» Par l'union de vos personnes,
» L'Europe avec plaisir verrait
» Sur une tête deux couronnes,
» Et deux têtes dans un bonnet. »

La princesse à son pupître
Compose un remercîment,
Et me remet une épître
Que j'emporte lestement;
Et je descends dans la rue,
Fort satisfait d'ajouter
A l'honneur de l'avoir vue,
Le plaisir de la quitter.

Dans ces beaux lieux en revenant,
Je quitte l'*Excellence*,
Et reçois pour mon traitement
Cent vingt livres de France.

La petite cour de Lunéville et de Commercy était en possession de réunir la société la plus choisie de France en fait d'esprit et de goût, la marquise de Boufflers, mère du

chevalier, M. le comte de Tressan, M. de Saint-Lambert, M.me du Châtelet, M.me de Lénoncour, et pendant quelque temps M. de Voltaire. Le chevalier fut élevé, comme on voit, dans une assez bonne école, et il aurait pu en profiter davantage. C'est le comte de Tressan qui lui dit un jour en le rencontrant sur une grande route : *ah! monsieur le chevalier! je suis enchanté de vous trouver chez vous.* Il était toujours par voie et par chemins, et lui-même a fait ainsi son épitaphe.

Ci gît un chevalier qui sans cesse courut,
Qui sur les grands chemins naquit, vécut, mourut,
Pour prouver ce qu'a dit le sage,
Que notre vie est un voyage.

L'abbé Porquet son précepteur n'était point déplacé dans cette société. C'était un homme d'esprit et de goût, qui faisait avec un grand soin et encore plus de scrupule, de petits vers élégamment tournés. Il rêvait trois mois à un quatrain; sa petite stature et sa petite santé ont été pour la marquise de Boufflers une source inépuisable de plaisanteries, auxquelles il se prêtait de fort bonne grâce. Vous en verrez un échantillon dans ce couplet fort plaisant, sur-tout pour

ceux qui connaissent la tournure de l'abbé Porquet, et son rabat et sa perruque, qui étaient, après ses vers, ce qu'il soignait le plus.

Jadis je plus à Porquet,
Et Porquet m'avait su plaire :
Il devenait plus coquet;
Je devenais moins sévère.
J'estimais son rabat,
J'admirais sa perruque;
Aujourd'hui j'en rabats,
Car je le crois eunuque.

Dans un autre couplet, elle le faisait parler lui-même.

Hélas ! quel est mon sort !
L'eau me fait mal, et le vin m'enivre;
Le café fort
Me met à la mort.
L'amour seul me fait vivre.

Il est bon de remarquer qu'il n'avait que le souffle, et qu'il disait de lui-même : *je suis comme empaillé dans ma peau*. M.me de Boufflers le fit recevoir aumônier du roi Stanislas; mais la première fois qu'il en fallut faire les fonctions à table, l'abbé ne savait pas son *benedicite*. Sa protectrice eut quelque peine à raccommoder

cela auprès du vieux roi qui ne badinait pas sur le *benedicite*. Le feu prince de Conti était plus facile à vivre sur cet article : il voulut avoir pour aumônier l'abbé Prévôt, le faiseur de romans : *Monseigneur*, dit l'abbé, *je n'ai jamais dit la messe.*—*Cela ne fait rien*, dit le prince; *moi, je ne l'entends jamais.*

LETTRE CLVI.

Les *Maris corrigés*, pièce annoncée par quelques journalistes après la première représentation, comme nous promettant un auteur comique de plus, n'ont eu cependant qu'un fort médiocre succès, et quand la pièce a été imprimée, ces mêmes journalistes ont rétracté le bien qu'ils en avaient dit. Le fond de l'ouvrage est pris par-tout, dans les *Fausses Infidélités* de M. Barthe, dans le *Préjugé à la mode* de Lachaussée, etc. Rien de plus trivial que l'intrigue, des déguisemens, des scènes de bal, des femmes en hommes, etc. Il y a dans le style quelque facilité; mais bien plus souvent de la faiblesse et de l'incorrection, même jusqu'à pécher contre les règles de la mesure. Le seul mérite de l'auteur est d'être exempt de jargon: c'est quelque chose; mais ce n'est pas assez d'être naturel; il faut l'être avec élégance et avec esprit. On s'apperçoit en lisant la préface, que l'auteur ne peut guères avoir ni de l'un ni de l'autre. Il y règne un ton d'amour-propre trop ridicule pour pouvoir jamais être

celui d'un homme de beaucoup d'esprit. Il est difficile d'ailleurs d'écrire plus mal en prose, d'être plus ignorant et plus mauvais juge. Il commence par citer M. Cailhava comme un *des meilleurs auteurs comiques de notre siècle*. Que dirait-on de plus de ceux qui ont fait *le Glorieux*, *la Métromanie*, *le Méchant*? Le seul ouvrage de M. Cailhava resté au théâtre, est de la dernière médiocrité; c'est un vieux cannevas italien qui roule sur une intrigue de valet, et dont le dénouement est absurde. L'auteur des *Maris corrigés* nous parle ensuite de M.rs Palissot et Barthe, comme de *ce que nous avons de plus précieux dans le genre de la comédie*. La petite pièce des *Fausses Infidélités* est sans doute un très-joli acte; mais tout ce que l'auteur a fait depuis, quand il a voulu s'élever au comique de caractères, est mort en naissant, et ne méritait pas de vivre. Il y a loin encore du talent de faire un acte même le meilleur possible, à celui de faire un grand ouvrage dramatique. A l'égard de Palissot, ses *Philosophes* ont réussi dans la nouveauté, et avec justice, quoi qu'on en ait dit, mais bien plus comme satyre que comme drame. La pièce est écrite avec pureté et élégance; il y a une

jolie scène et quelques traits de comique; mais l'intrigue n'est qu'un croquis des *Femmes Savantes*, et l'ouvrage est sans intérêt, sans caractères et sans action. Il n'a point reparu depuis la nouveauté, parce que le piquant de la satyre personnelle ne suffit pas pour faire vivre une pièce. On voit que si ce sont là nos richesses comiques, elles n'ont rien de bien *précieux*. La vérité est que depuis le *Méchant*, nous n'avons pas eu en ce genre un seul ouvrage de marque. Quelques actes plus ou moins agréables ne sont pas des titres qu'on puisse citer comme ceux *du siècle*, et nous attendons encore un bon comique qui vienne prendre sa place auprès de Destouches, de Piron et de Gresset, même auprès de Boissi, puisqu'il a fait *l'Homme du Jour*.

M. de la Chabeaussière (c'est le nom de l'auteur des *Maris corrigés*) se trompe encore plus lourdement, lorsqu'à propos des contrastes de caractères qu'il dit n'avoir pas cherchés, il parle de ceux qui en ont fait *une des règles de l'art dramatique*. Il affirme avec assurance que Molière ne faisait contraster *ses caractères qu'avec les situations, et jamais entr'eux*. Rien de plus opposé à

la vérité. D'abord on n'a pas fait de ces contrastes précisément *une des règles de l'art dramatique;* mais on les a regardés avec raison comme un moyen comique et une source de beautés. A l'égard de Molière, pour oser dire qu'*il n'a jamais fait contraster ses caractères entre eux*, il faut n'avoir jamais lu l'*École des Maris*, *les Femmes Savantes*, *le Misantrope*, etc. Certes s'il y eut jamais des contrastes de caractères bien décidément marqués, c'est celui d'Alceste et de Philinte, celui des deux frères dans l'*École des Maris*, celui de l'ignorant Chrisale et des *Femmes Savantes* dans la comédie de ce nom. Pour le nier, il faut prouver qu'il n'y a nul contraste entre un misantrope et un complaisant, entre un tuteur jaloux et brutal qui enferme sa pupille, et celui qui laisse toute liberté à la sienne, sur ce principe que

> Les verrous et les grilles
> Ne font pas la vertu des femmes et des filles;

entre le bon Chrisale qui ne se sert de Plutarque que pour *mettre ses rabats*, et une femme qui renvoie sa servante pour avoir mal parlé français. Il faut prouver du moins que c'est sans intention et sans y penser, sans

savoir ce qu'il faisait, que Molière qui, selon notre auteur, *ne faisait jamais contraster ses caractères entre eux*, en a trouvé de si diamétralement opposés. Après tant de bévues sans excuse et à peine concevables, on ne doit pas s'étonner que l'auteur dise en propres termes : *j'ai trop de connaissances théoriques sur l'art sublime de la comédie, pour ne pas voir, etc.* La comédie, qui est un très-bel art, n'est point un art *sublime*, et les *connaissances théoriques* de l'auteur sont, comme on vient de le voir, égales à ses *connaissances pratiques*. Ailleurs il parle de *sa gloire*, et du *triomphe de son ouvrage*. Comme l'auteur du *Cid*, celui d'*Athalie*, celui de *Zaïre*, n'ont dit nulle part ma *gloire*, et n'ont jamais parlé du *triomphe de leurs ouvrages*, il est juste que ces expressions soient réservées à l'auteur des *Maris corrigés*, qui ont eu au théâtre italien sept ou huit représentations. C'est une chose digne de remarque, que cet oubli total de toutes les bienséances, ce honteux et risible excès du plus plat égoïsme, qui est aujourd'hui un des caractères de notre littérature dégénérée.

Voici en revanche de jolis vers d'une femme qui se fait honneur d'être l'amie de

tous ceux qui sont encore les soutiens de cette littérature. C'est M.me la comtesse d'H***. Les amateurs ont recueilli quelques vers d'elle, dans ce genre de madrigaux si fort à la mode au siècle dernier, genre qui a produit quelques morceaux charmans parmi une foule de platitudes, et qui n'est pas supportable quand il est médiocre. Il demande de la délicatesse dans les idées, et de l'élégance et de la douceur dans l'expression. Il me semble que l'un et l'autre sont réunis dans les vers suivans.

Madrigal à Damon.

Quand je pense, Damon, qu'une flamme constante
Doit éterniser nos amours,
Je sens que mon bonheur s'augmente
Par l'espoir de t'aimer toujours.
Non, je ne crains pas de survivre
A la perte des biens que tu me fais goûter;
S'ils pouvaient cesser d'exister,
Serait-ce la peine de vivre?
Par un si triste sentiment
Mon ame n'est point poursuivie.
Malheureux qui croit en aimant
Ne pas aimer toute sa vie!

Autre.

A rendre heureux l'objet de mes amours,
Dieux, employez votre pouvoir suprême.
Pour son bonheur faites qu'il aime;
Pour le mien, qu'il aime toujours.

LETTRE CLVII.

L'ACADÉMIE et les lettres ont perdu M. Saurin. C'était un très-honnête homme, un esprit sage, et un écrivain estimable. Nous avons de lui quelques ouvrages de théâtre, dont aucun à la vérité n'est au-dessus du médiocre, mais dont presqu'aucun n'est sans mérite. Ses deux petites comédies des *Mœurs du Temps* et de l'*Anglomanie*, sont ingénieuses et agréables, sur-tout la première, et toutes deux sont restées. Le drame de *Beverley*, imité du *Joueur Anglais*, quoique très-défectueux dans la contexture, est intéressant par le fond, et du très-petit nombre des drames dans lesquels l'intérêt du sujet rachète du moins les vices du genre et de l'ensemble. Il a fait trois tragédies, *Aménophis* qui est tombé, et qui le méritait, quoique l'auteur d'*Hypermnestre* en ait tiré depuis le tableau de son dénouement; *Spartacus*, qui eut peu de succès, pièce mal conçue, durement et incorrectement écrite, mais dans laquelle il y a des traits de force et des morceaux d'effet; elle n'a pas été reprise depuis

sa nouveauté*; mais je crois que si le rôle de Spartacus était bien joué, on pourrait la remettre de temps en temps; enfin *Blanche et Guiscard*, sujet imité encore d'une pièce anglaise, (*Tancrède et Sigismonde*,) et tiré originairement d'un épisode de Gilblas. Les trois premiers actes sont intéressans, et le rôle de Blanche est ce que l'auteur a fait de plus théatral; malheureusement la pièce est finie au quatrième acte; les deux derniers sont sans intérêt, et le dénouement est produit par un double meurtre froidement atroce. C'est pourtant le seul ouvrage de lui que l'on joue quelquefois, parce que les actrices aiment à paraître dans le rôle de *Blanche*. Joignez à cela le *Mariage de Julie*, comédie en un acte qui n'a pas été jouée et qui est très-faible, *Mirza et Fatmé*, petit roman de féerie assez amusant, quelques épîtres médiocrement écrites, et quelques chansons passables : voilà tout ce qu'a composé cet académicien dans une carrière de 76 ans, dont une constitution délicate, quoique assez saine, ne lui a pas permis de faire un usage plus laborieux.

---

* Elle l'a été depuis.

Il a paru deux ouvrages relatifs à la Russie; l'un en deux volumes par M. de Kéralio, n'est qu'une gazette très-sèche qui contient l'histoire de la guerre de 1731 contre les Turcs : l'autre par M. Lévêque, en cinq volumes, est une histoire générale de Russie, puisée dans les sources les plus authentiques : elle m'a paru disposée avec méthode et narrée avec clarté. C'est en ce sens une compilation utile, et un travail digne d'estime; mais il m'a semblé que le sujet était au-dessus des forces de l'auteur, sur-tout dès qu'il arrive au règne de *Pierre-le-Grand*, qui n'est ni caractérisé ni apprécié, qui demanderait la plume d'un homme de génie, et M. Lévêque en est bien loin.

Il court une plaisanterie du chevalier de Parny, qui est gaie et de bon goût; elle est intitulée, *à Messieurs du camp de St-Roch.*

Messieurs de Saint-Roch, entre nous,
Ceci passe la raillerie.
En avez-vous là pour la vie,
Ou quelque jour finirez-vous ?
Ne pouvez-vous à la vaillance
Joindre le talent d'abréger ?
Votre éternelle patience
Ne se lasse point d'assiéger;
Mais vous mettez à bout la nôtre.

Soyez donc battans ou battus ;
Messieurs du camp et du blocus,
Terminez de façon ou d'autre ;
Terminez, car on n'y tient plus.
Fréquentes sont vos canonades ;
Mais hélas ! qu'ont-elles produit ?
Le tranquille Anglais dort au bruit
De vos nocturnes pétarades ;
Ou s'il répond de tems en tems
A votre prudente furie,
C'est par égard, je le parie,
Et pour dire, je vous entends.
Quatre ans ont dû vous rendre sages.
Laissez donc là vos vieux ouvrages,
Quittez vos vieux retranchemens,
Retirez-vous, vieux assiégeans :
Un jour ce mémorable siège
Sera fini par vos enfans,
Si toutefois Dieu les protège.
Mes amis, vous le voyez bien,
Vos bombes ne bombardent rien ;
Vos bélandres et vos corvettes,
Et vos travaux et vos mineurs
N'épouvantent que les lecteurs
De vos redoutables gazettes.
Votre blocus ne bloque point,
Et grâce à votre heureuse adresse,
Ceux que vous affamez sans cesse,
Ne périront que d'embonpoint.

Nous sommes d'ailleurs inondés de mau-

vaises brochures en tout genre, de mauvaises satyres manuscrites ou imprimées. Le goût de la farce et de l'ordure semble devenu l'esprit à la mode, et il y a de bonnes gens qui appellent tout cela de *la gaieté*; ce n'était pas du moins celle de Molière ni d'Hamilton. A propos de *gaieté*, il y a un chevalier de C*** qui veut à toute force hériter de celle de feu Dorat, et qui s'est fait la mauvaise copie d'un mauvais original. Il a rempli les journaux de ces petits vers que Gresset appelle *vers innocens*, quoiqu'il y ait souvent dans ceux-ci l'intention d'être malin. S'il y a quelque chose d'aussi plat, ce sont les vers de M. P*, qui a pris la peine de rimer dans le journal de Paris de longues apologies et de longs panégyriques du vaudeville et même du calembour. Toutes ces pauvretés ne laissent pas que d'exister vingt-quatre heures, et meurent les unes après les autres. Les gens de goût peu curieux d'y toucher, aiment beaucoup mieux rechercher quelques-unes des jolies bagatelles échappées aux bons faiseurs, qui ne prennent pas même la peine de les recueillir. Tel est ce madrigal adressé par M. de Saint-Lambert à M.me la princesse de Beauvau à qui l'on donnait pour étrennes deux petits amours en

biscuit de Sève, dont l'un était entouré des attributs des arts.

On vous propose deux Amours :
L'un par ses talens peut vous plaire,
L'autre ne sait qu'aimer toujours :
Voyez quel choix vous voulez faire.
Mais le choix n'est pas dangereux :
Ces amours vous verront tous deux ;
Ils prendront une ame nouvelle,
Et vous allez dans un instant
Rendre aimable l'amour constant,
Et l'amour aimable, fidèle.

La célèbre marquise du Châtelet a fait un *Traité sur le bonheur*, dans lequel il y a beaucoup de mauvais esprit : j'aime mieux son inscription pour les jardins de Cirey, que voici.

Du repos, une douce étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux,
Un ami dans ma solitude,
Voilà mon sort : il est heureux.

Le comte de Tressan qui était aussi propre à la galanterie qu'à la satyre, adressa un jour ces vers à une jeune femme qu'il avait connue enfant, et qui venait de l'embrasser.

Je vous aimai dès votre enfance ;
Mais il est tems de fuir vos coups.

J'ai bien senti mon imprudence,
En goûtant un plaisir si doux.
Mon cœur d'un seul baiser frissonne,
Et c'est trop tard qu'il s'apperçoit
Que c'est l'amitié qui le donne,
Quand c'est l'amour qui le reçoit.

Le même auteur envoya autrefois le couplet suivant à sa maîtresse, à propos d'une chûte qu'il avait faite sur la glace en sortant le soir de chez elle.

Le destin dans la balance
A mis les biens et les maux,
Et tous ceux qu'il me dispensè
Me paraissent bien égaux.
Le jeu, la cour, la disgrace
M'ont frappé de mille coups.
Hier je tombai sur la glace,
Mais j'avais soupé chez vous.

Il ne serait pas juste de confondre les *Lettres sur la Suisse*, traduites de l'anglais, de M. Coxe, avec les inutilités littéraires dont nous sommes accablés. Cet ouvrage estimable est à la fois instructif et intéressant; on y reconnaît cet esprit d'observation qui caractérise les Anglais, et cette sensibilité pour les beautés naturelles qui appartient plus particulièrement aux esprits réfléchissans et même

un peu mélancoliques. Le voyageur a vu et senti; son imagination élevée par la grandeur des objets, les peint avec énergie et enthousiasme, et il sait à la fois décrire en poëte, et penser en philosophe. Ce n'est point un homme qui a suivi les grandes routes en chaise de poste; il a gravi les montagnes et foulé les neiges, les glaces et les rochers; il est entré dans les maisons de paysans et dans les assemblées publiques. Ce qu'il y a de plus heureux, c'est que son traducteur, M. Ramon, a visité les mêmes contrées dans le même esprit et avec les mêmes yeux, et s'est trouvé en état de joindre ses observations à celles de l'auteur Anglais, en sorte qu'elles sont confirmées, étendues et quelquefois suppléées les unes par les autres. Ce traducteur est un homme qui paraît versé dans l'étude de l'histoire et de l'antiquité. Son travail joint à celui de M. Coxe, suffit pour donner une idée complette de la Suisse, de la nature du pays, des mœurs et du gouvernement.

LETTRE CLVIII.

L'OUVERTURE de la nouvelle salle de l'Opéra n'a pas été heureuse; elle s'est faite par *Adèle de Ponthieu*, opéra de M. de Saint-Marc, mis autrefois en musique par M. de la Borde, et joué avec quelque succès. L'auteur l'a arrangé d'une nouvelle manière pour la nouvelle musique, et l'a donné à Piccini; mais soit que l'ouvrage qui est très-faible pour le fond et pour le style, n'ait pas inspiré le génie du compositeur, soit que ce génie commence à s'épuiser, il est certain qu'on n'a point reconnu dans la musique d'*Adèle* l'auteur de *Roland*, *d'Iphigénie* et de tant de chefs-d'œuvre admirés dans l'Europe. La musique, à deux ou trois airs près, qui même ne sont qu'agréables, est très-commune et très-médiocre, et cet opéra est fort peu suivi. Il est vrai aussi que la salle, quoique d'une forme élégante, est fort mal placée pour attirer du monde; elle est à la porte Saint-Martin, à une extrémité de Paris. On a oublié, en adoptant ce plan, que l'on est accoutumé ici à regarder l'Opéra

comme un rendez-vous, et qu'en conséquence il faut qu'il soit placé dans un centre.

On a remis, pour réchauffer le public, le *Seigneur bienfaisant*, opéra dont un incendie a fait tout le succès; car actuellement les bûchers et les incendies font réussir toutes les nouveautés, et l'on disait fort plaisamment de la *Veuve du Malabar*, qu'on y courait *comme au feu*. *Cela est vrai*, a-t-on dit encore; *mais tous les fagots ne sont pas au cinquième acte*. Vous voyez que le genre du calembour se soutient.

On a donné à la comédie française un drame imité de l'allemand, intitulé: *La Discipline militaire du Nord*, titre assez singulier, et qui semblerait dire qu'il n'y en a pas ailleurs. Le sujet de ce drame est froid et stérile; il prouve que les Allemands ont le génie fort peu dramatique. Le capitaine Walton, le principal personnage de la pièce, est un homme d'un mérite très-distingué. Il a épousé la sœur de son colonel, et ses services tout récens le mettent dans le cas d'espérer les plus grandes récompenses. C'est d'ailleurs un homme sévère et très-rigoureux observateur de la discipline militaire. Deux

soldats de sa compagnie désertent du piquet; et exposent l'armée à être surprise par l'ennemi. Le général irrité envoie au colonel ordre de mettre le capitaine Walton aux arrêts pour n'avoir pas mieux choisi ses sentinelles pour un poste de confiance. Le colonel déclare cet ordre à son beau-frère, en y mêlant quelques reproches de négligence. Au mot d'arrêts, le capitaine Walton qui vient de prêcher pendant un quart d'heure la discipline et la subordination, met l'épée à la main contre son colonel, son beau-frère, son ami, devant trente officiers. On l'arrête, et son procès lui est bientôt fait : il n'y a pas la plus légère excuse, et lui-même en convient. Tout le monde le plaint ; mais il est absolument impossible de ne le pas condamner. Ce trait de folie qui semble presque incompréhensible, se passe entre le premier et le second acte, d'où l'on voit qu'il est de toute impossibilité de soutenir la pièce pendant cinq actes. Il n'y a rien à attendre, rien à espérer, point de nœud, point d'intrigue, point de suspension. Sa femme qui arrive au camp sur ces entrefaites, le colonel qui aime tendrement son beau-frère, les soldats qui le chérissent, tout se désole et se lamente inu-

tilement jusqu'à la fin, sans que la situation puisse changer un moment. Rien n'est plus anti-dramatique, plus opposé à tout effet théatral qu'un plan de cette nature. Aussi au quatrième acte, le public a pris le parti de ne plus écouter, et quand la grâce est arrivée à la fin, elle n'a produit aucune émotion. Le style d'ailleurs n'était pas capable de racheter la pauvreté du fond : c'était la prose la plus plate et quelquefois la plus ridicule. On a joué ce drame la seconde fois en quatre actes; mais on le mettrait en trois, qu'il n'en vaudrait pas mieux; et il n'y a pas d'apparence qu'il ait plus de trois représentations, malgré les efforts de Molé, qui n'ayant nulle part plus de talent que dans le drame, soutient de toute sa force ce mauvais genre qui ruine la comédie, ennuie le public, et dont l'abus est devenu intolérable.

Voici une très-jolie énigme qui mérite d'être distinguée de la foule de celles qu'on envoie journellement au Mercure. Aussi n'y a-t-elle pas été envoyée, que je sache.

Nous sommes deux aimables sœurs,
Qui portons la même livrée,
Et brillons des mêmes couleurs.

Sans le secours de l'art l'une et l'autre est parée.
La fraîcheur est dans nous ce qui charme le plus.
Sans marquer entre nous la moindre jalousie,
L'une de nous sans cesse a le dessus,
Et plus souvent encor l'une à l'autre est unie.
Nous nous donnons toujours dans ces heureux instans
De doux baisers très-innocens,
Jusqu'au moment qui nous sépare.
Alors, et cela n'est pas rare,
On voit pour un oui, pour un non
Se détruire notre union;
Mais l'instant qui suit la répare.

La librairie s'occupe actuellement d'une grande entreprise: c'est une nouvelle édition de l'*Encyclopédie* par ordre de matières, et non plus par ordre alphabétique; ou plûtot c'est une Encyclopedie nouvelle, bâtie sur les fondemens de l'ancienne. Il est sûr qu'il y a dans cet immense dictionnaire beaucoup à retrancher, à corriger, à suppléer. Les suppressions sont faciles: il suffit de convenir qu'un livre de ce genre ne doit rien contenir d'inutile, et l'on élaguera les déclamations sans nombre dont il est surchargé. Les fautes d'exactitude ne sont pas non plus difficiles à réformer: il n'y a qu'à consulter avec plus d'attention les sources où l'on a puisé. Mais pour suppléer tout ce qui

manque, il faut beaucoup de talent, et il fallait, je crois, un choix de coopérateurs mieux dirigé et plus réfléchi. Des parties très-importantes sont confiées à des hommes très-médiocres: la *Philosophie* à M. Naigeon, homme érudit, mais écrivain sec et lourd, et très-porté pour la doctrine de l'athéisme; l'*Economie politique* à l'abbé Baudeau, économiste le plus phrasier et le plus diffus de toute la secte; la *Finance* à un M. Digeon qui n'a jamais su écrire; les *Beaux Arts* à M.rs Suard et l'abbé Arnaud qui tous deux ont du goût et des connaissances, mais qui entièrement livrés à l'esprit de parti, déposeront leurs préjugés dans un livre où il ne faut que consacrer des vérités. Ce même esprit de parti a présidé, comme on le voit, au choix des coopérateurs. Le libraire Panckouke qui est à la tête de l'entreprise, a choisi tous ceux que lui a désignés M. Suard, son beau-frère; et c'est ainsi que toutes les entreprises littéraires seront conduites, quand il y aura un libraire à la tête. Un *Prospectus* fastueux contient l'éloge de tous les ouvriers de l'édifice, qu'il n'eût fallu louer qu'après qu'il aurait été construit. On y dit en propres termes que M. de Condorcet *est un des plus*

beaux génies du siècle. Que diraient les *génies* du siècle précédent, s'ils voyaient qu'aujourd'hui ce titre est prostitué sans pudeur par la plus basse flatterie et la plus ridicule partialité? Où en sommes-nous, bon Dieu! si on donne le nom de *génie* à un homme pour une douzaine d'éloges historiques qui supposent de l'esprit sans doute, mais d'un genre si aisé qu'il n'en coûte pas beaucoup plus pour faire ces sortes d'éloges que pour dicter une lettre sérieuse. Quand M. de Condorcet a voulu s'élever à l'éloge oratoire qui demande de l'éloquence, de l'imagination, de la sensibilité, du style, il a fait voir combien il était dénué de toutes ces qualités. Son *Eloge de l'Hôpital* qu'il envoya à l'académie, était sec, diffus, ennuyeux, à une page ou deux près, et en total si mauvais qu'on lui préféra celui de l'abbé Remy, qui était lui-même assez médiocre. Voilà l'homme à qui l'on donne le nom de *beau génie!*

Il en est de ces louanges de société comme de celles des journalistes : on sait depuis long-temps ce qu'elles valent. Par exemple, on nous dit dans le journal de Paris, que M. de Réganhac a *tout ce qu'il faut pour traduire*

Horace en vers. Apparemment que les journalistes de Paris ne font pas entrer en ligne de compte le talent poëtique; car assurément il n'y en a pas. L'ouvrage est en deux volumes; le second est composé d'odes imitées d'Horace, à ce que dit l'auteur, et dans lesquelles il serait bien difficile de retrouver l'original. Mais il faut avouer que le premier volume, qui contient une traduction en prose, n'est point sans mérite, et peut même être fort utile aux jeunes gens, parce qu'elle se rapproche assez fidèlement du caractère de l'original. C'est qu'il faut être poëte pour écrire en vers, et qu'il n'est pas nécessaire de l'être pour traduire un poëte en prose. Il n'est pas nécessaire de l'être non plus pour faire avec quelque agrément ce qu'on appelle des vers de société, des bouquets, des couplets de fête. En voici de ce genre que le comte de Ségur, jeune seigneur fort aimable et fort instruit, a faits pour la maréchale de Luxembourg, en lui donnant pour étrennes un *loto*, jeu qu'elle aime beaucoup.

Sur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Le loto, quoi que l'on en dise,
Sera fort long-tems en crédit :
C'est l'excuse de la bêtise,
Et le repos des gens d'esprit.

Ce jeu vraiment philosophique
Met tout le monde de niveau.
L'amour-propre si despotique
Dépose son sceptre au loto.

Esprit, bon goût, grâce et saillie
Seront nuls tant qu'on y jouera.
Luxembourg, quelle modestie !
Quoi ! vous jouez à ce jeu-là !

Peu de personnes ont mis dans ces sortes de bagatelles une tournure plus piquante que la marquise de Boufflers. On peut en citer pour exemple l'impromptu suivant.

Voyez quel malheur est le mien,
Disait une certaine dame.
J'ai tâché d'amasser du bien,
D'être toujours honnête femme :
Je n'ai pu réussir à rien.

Un autre quatrain d'un ton un peu différent, mais non pas moins agréable, c'est celui-ci que l'on dit être de la même main.

De plaire un jour sans aimer j'eus l'envie ;
Je ne cherchais qu'un simple amusement.
L'amusement devint un sentiment ;
Le sentiment le bonheur de ma vie.

Le nom et l'esprit, et même le caractère de la marquise de Boufflers peuvent rappeler cette M.me de Verrue, amie de M. de la Faye et de quelques gens de lettres du commencement de ce siècle. Elle aimait beaucoup les arts et le plaisir ; on l'appelait la *Dame de Volupté*. Elle fit elle-même son épitaphe que voici :

Ci gît dans une paix profonde
Cette dame de *Volupté*,
Qui pour plus grande sûreté,
Fit son paradis dans ce monde.

J'ignore de qui sont les vers suivans, mais ils sont à coup sûr d'une femme, et dignes d'être cités après ceux que je viens de transcrire : ils s'adressent à un portrait.

Absente de Damon, de ma douleur profonde
Quelques momens du moins tu charmeras l'ennui.
Mon amant me tient lieu de tous les biens du monde :
Toi seul me tiendras lieu de lui.

J'ai donné il n'y a pas long-temps au

théâtre français qui commence enfin à devenir plus accessible, la tragédie de *Jeanne de Naples* qui a eu du succès. Les représentations en sont fort suivies et fort applaudies. Dès qu'elle sera imprimée, je m'empresserai d'en faire hommage à V. A. I. etc.

LETTRE CLIX.

1782.

NOTRE littérature, à ce renouvellement d'année, n'offre rien que de très-ordinaire à cette époque des almanachs et des étrennes. De ces étrennes, il en est bien peu qui fussent dignes des regards de V. A. I., ou pour mieux dire, je n'en connais aucune qui soit de quelque prix. Quoique nous ayons des almanachs de toute espèce, celui de Gotha est encore le meilleur de l'Europe. Nos *Etrennes lyriques, poétiques, littéraires*, ne sont, sous différens titres, que des recueils de pauvretés, faits par de pauvres gens. A peine pourrait-on y distinguer une jolie chanson, ou une pièce de vers passable. Pour trouver du bon, il faut lire ce qu'on réimprime, et non pas ce qui est nouveau; encore se met-on à mutiler les monumens de l'autre siècle. Par exemple, M. Suard vient de nous donner un *Abrégé de Labruyère*, en un petit volume. Et pourquoi toucher à un livre original? pourquoi abréger ce qui n'est pas trop long? ne dirait-on pas que Labruyère est un bavard? Cet extrait est précédé d'une notice en général

bien pensée et purement écrite, mais qui n'est pas exempte du défaut des éditeurs ordinaires, d'exagérer le mérite de leur auteur, au lieu de se borner à le faire sentir et à l'apprécier. Il y a pourtant à cet égard des choses bien vues dans la notice de M. Suard; mais quelquefois il veut entendre trop de finesse à ce qui est fort simple, et donner trop de prix à des choses communes, ou qui même sont répréhensibles. Par exemple, sur ce passage : *il y a dans quelques femmes un mérite paisible, mais solide*, l'éditeur fait cette remarque : *ce mérite paisible offre à l'esprit une combinaison d'idées très-fines, qui doit, ce me semble, plaire d'autant plus qu'on aura le goût plus délicat et plus exercé*. Il me semble à moi, que sans avoir le goût fort *délicat* ni fort *exercé*, et avec le simple bon sens, tout le monde entend ce que signifie ce *mérite paisible*; mais que pour y voir une *combinaison d'idées très-fines*, il faut toute la finesse du subtil éditeur.

« Il n'y a rien (dit ailleurs Labruyère) » qui mette plus subitement un homme à » la mode, et qui le *soulève* davantage que » le trop grand jeu. »

L'auteur cite cet endroit comme un exemple d'expression pittoresque. J'avoue que je n'approuve pas le mot *soulever* qui n'est ici accompagné de rien, qui en détermine le sens. Il ne suffit pas de hasarder un mot hardiment figuré : l'art consiste à le placer et à l'entourer de manière que le sens de l'expression, quoique détournée, saute aux yeux, pour ainsi dire, et frappe l'imagination. C'est par cet art qu'on est heureusement hardi, sans avoir l'air de l'être.

L'éditeur s'étonne que Boileau ait dit en parlant de Labruyère, qu'il s'était épargné ce qu'il y a de plus difficile dans un ouvrage, les transitions. M. Suard ne trouve pas *cette observation digne d'un si grand maître*. « Il » y a (dit-il) dans l'art d'écrire, des secrets » plus importans que celui de trouver ces » formules qui servent à lier les idées et à » unir les parties du discours. »

Il paraît que c'est M. Suard qui n'a pas assez réfléchi sur les *secrets de l'art d'écrire*, pour pénétrer tout le sens de la remarque de Boileau. Il se trompe fort, s'il croit que tout l'art des transitions consiste dans les formules qui servent à lier les idées et les parties du discours. Il a cru parler appa-

remment des particules; mais l'art des transitions, tel qu'il est en effet, et tel que Boileau le connaissait parfaitement, est celui qui apprend à disposer les idées principales de manière que l'une semble naître de l'autre, que cet ordre leur donne plus d'effet et de clarté, et que le lecteur soit mené insensiblement par cette succession d'objets, sans appercevoir jamais ni vuide à remplir, ni intervalle à franchir, ni les efforts de l'auteur pour passer d'une chose à une autre. Or, il est sûr qu'après le talent naturel qu'il faut toujours supposer, ce qu'il y a de plus difficile, c'est d'exceller dans cette partie de l'art d'écrire, l'une de celles qui constituent le bon écrivain, et qui font relire le plus souvent les ouvrages, mais par là même raison, l'une des plus méconnues du vulgaire des auteurs et des critiques.

LETTRE CLX.

M. DE CONDORCET a été enfin élu pour remplacer M. Saurin à l'académie française. On ne se souvient point de mémoire d'académicien, qu'il y ait jamais eu pour une élection une assemblée si nombreuse, ni un semblable partage de voix. Nous étions trente et un; M. Bailly a eu quinze voix, et M. de Condorcet seize. *Il a frisé la corde*, disait M. d'Alembert, et l'on peut juger de l'intérêt qu'il y mettait par ces propres paroles qu'il dit tout haut après le scrutin : *Je suis plus content d'avoir gagné cette victoire, que je ne le serais d'avoir trouvé la quadrature du cercle*. Un géomètre ne peut rien dire de plus fort. Cependant il faut avouer qu'il n'y a pas trop de quoi se glorifier d'une pareille victoire. Il est triste de ne l'emporter que d'une voix, et de couper ainsi par la moitié une compagnie où l'on veut entrer. M. de Condorcet, savant, philosophe et homme d'esprit, secrétaire de l'académie des sciences, aurait dû naturellement trouver moins d'obstacles, si ses méchancetés

connues, ses libelles anonymes n'eussent indisposé contre lui, d'autant plus qu'il se présentait en concurrence contre un homme qui avait eu douze voix à la dernière élection, et à qui l'on ne faisait aucun reproche personnel. Quoi qu'il en soit, le zèle dévorant de M. d'Alembert l'a emporté, et M. de Condorcet sera reçu le 21 de ce mois.

Ce qui dans ce moment occupe le plus l'attention publique, c'est M.me de Genlis, d'abord par le choix que M. le duc de Chartres a fait d'elle pour faire les fonctions de *gouverneur* auprès des princes ses fils, chose extraordinaire et même sans exemple, ce qui, comme on peut l'imaginer, a excité beaucoup de murmures; ensuite par son livre sur l'*Education* qui a paru en même temps, et qui a pour titre *Adèle et Théodore*. C'est un recueil de lettres en trois vol. *in*-8., composé d'un assez grand nombre de correspondances diverses, mais qui toutes se rapportent plus ou moins à l'éducation. L'auteur ajoute dans le titre cette phrase qui a paru singulière: *Ouvrage relatif aux trois différens plans d'éducation des princes, des jeunes personnes et des hommes*. Il semblerait d'abord que l'auteur ait voulu établir une

différence entre les *princes* et les *hommes*; mais au fond le mot *hommes*, qui veut dire les jeunes garçons, n'est opposé ici qu'aux mots de *jeunes personnes* qui signifie les jeunes filles. Il eût fallu rendre ce titre plus net et plus correct.

Cet ouvrage est très-lu et très-critiqué. On ne peut nier qu'il ne soit écrit avec beaucoup de naturel et de facilité, quelquefois même avec une élégance heureuse. Il y règne en général un assez bon esprit et un goût délicat : voilà ce qui en rend la lecture agréable. Il y a des caractères qui ont de la vérité, des personnages qui sont intéressans; la jeune Adèle est une créature charmante, et sa mère, M.me d'Almane, serait admirable, si elle-même ne s'admirait pas toujours par l'organe de tous les autres personnages, à qui elle fait chanter ses louanges. Il est trop clair que l'institutrice, qui n'est autre que M.me de Genlis sous le nom de M.me d'Almane, n'a pas compté la modestie au nombre des vertus qu'elle veut enseigner à ses élèves.

Tout ce qui tient d'ailleurs à l'éducation dans ce livre, est généralement bien pensé, et annonce sur-tout une grande connaissance du monde, qualité qui manque

absolument dans l'*Emile de Rousseau*, et qui tient au tact d'une femme, et d'une femme d'esprit. Ce qui concerne l'éducation d'un jeune homme et celle d'un jeune prince, est beaucoup moins approfondi et moins intéressant que tout ce qui a rapport à Adèle. On sent que l'auteur est mère, que M.me d'Almane est M.me de Genlis, et qu'Adèle est sa fille. Delà naît un charme que rien ne peut remplacer; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse tirer aussi de ces lettres d'excellens préceptes et des exemples très-utiles pour élever et instruire un homme et un prince.

M.me de Genlis, à l'exemple de Rousseau, a donné à son livre une forme de roman, et et y a mêlé beaucoup d'épisodes qui ne manquent pas d'intérêt; mais j'avoue que je suis moins content de cette partie que de celle qui est purement didactique. Plusieurs de ces épisodes sont trop longs, ne tiennent pas assez à l'objet principal; occupent trop de place et sont trop détaillés, si on ne les donne que comme des exemples, et ont trop l'air de pièces rapportées, prises dans le porte-feuille de l'auteur, et faites seulement pour donner à l'ouvrage un attrait de plus

dont il n'a pas besoin, et grossir un livre qui ne perdrait rien à être plus court. On peut reprocher aussi à l'auteur quelques préjugés, quelques idées fausses, un plan de lecture qui n'est pas bien dirigé, une sorte de contradiction qui consiste à établir la croyance religieuse comme la base de toute institution, et à rejeter avec horreur les secours que la religion apporte aux mourans, l'administration des sacremens et les prières de l'agonie. Voilà ce que la critique peut lui reprocher; mais ce que le monde lui reproche beaucoup plus et lui pardonne bien moins, ce sont cinq ou six portraits satyriques auxquels il ne manque que les noms, et qui peignent des personnes très-connues et plus ou moins considérables. L'auteur se défend par l'exemple de la Bruyère; mais il faut convenir que dans un ouvrage d'éducation, il eût mieux valu éviter tout ce qui pouvait donner lieu à des applications malignes, et que dans un livre de morale, il ne faut pas donner l'exemple de la satyre personnelle.

On a remis, par ordre exprès de la reine, une tragédie de *Manco-Capac*, de M. Le Blanc, jouée il y a 20 ans avec peu de succès.

Il ne paraît pas que l'auteur ait mis ce temps à profit pour la rendre meilleure. On croirait au contraire, vu son âge qui est de 60 ans, que son esprit s'est affaibli; car il a rendu sa pièce beaucoup plus mauvaise qu'elle ne l'était. Elle roule sur le contraste de l'homme sauvage et de l'homme civil, sujet plus philosophique que théatral, et qui pour s'adapter à la tragédie, demandait infiniment plus d'art et de talent que n'en a M. Le Blanc. La pièce manque à la fois de bon sens, d'intérêt et de style. On sait que Manco-Capac civilisa les Péruviens. L'auteur lui oppose une nation féroce et indisciplinable, les *Antis*, qui ont pour chef Huascar. Que ce sauvage préfère son indépendance et ses forêts aux avantages dont Manco fait jouir ceux qui se sont volontairement soumis à ses loix, cela se conçoit; mais qu'il vienne à main armée ravager les états de Manco, et attaquer ceux qui ont voulu être les sujets de ce roi, voilà qui n'est plus ni juste ni raisonnable. Huascar qui ne cesse d'attester la liberté primitive, devrait se souvenir que par la même raison qu'il est le maître de vivre dans les bois, et que personne ne va l'y chercher, il doit

laisser tranquilles * ceux qui aiment mieux vivre dans une ville policée. Il suit delà que son rôle, à quelques vers près qui ont de l'énergie et de la vérité, n'est en total qu'une déclamation insensée, et un plagiat de la prose de Rousseau en mauvais vers. C'est bien pis quand on voit ce même Huascar enlever le fils de Manco, et l'armer contre son père; quand on le voit deux fois captif et deux fois épargné par Manco, opposer une férocité absurde et brutale à la bonté de Manco qui devient imbécillité. Joignez à cela un grand-prêtre qui s'avise de devenir amoureux au troisième acte, une scène entre ce grand-prêtre et Huascar, où ces deux personnages, en se regardant tous deux comme ennemis et capables de toute sorte de trahisons, se font les plus étranges confidences : il en résulte l'assemblage des plus ridicules absurdités qu'on ait vues sur la scène, et le

* On voit que l'auteur de cette *Correspondance* n'a jamais été à *la hauteur* de cette *philosophie* qui de nos jours est venue au monde pour le *républicaniser* avec un million de bayonnettes. On commence à désavouer un peu cette grande et belle conception, et c'est dommage : c'est une preuve que nous *rétrogradons*. Mais ce pauvre Leblanc, l'un des hommes les plus bornés que j'aie jamais connus, et qui se croyait le *Jean-Jacques* du théâtre, étoit bien de force pour cette *philosophie* comme pour la littérature de l'Institut.

style est digne du reste. La pièce a fait beaucoup rire à la première représentation qui a été à peine entendue; à la seconde, où il n'y avait personne que les amis de M. Le Blanc, on a crié *bravo* comme de coutume, et l'on a demandé l'auteur. Il a eu la simplicité de paraître, et ceux même qui l'avaient appelé se sont mis à rire; et quelques jours après la pièce a disparu.

Il court une épigramme assez plaisante, en deux vers que voici :

Chloé belle et poëte a deux petits travers ;
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

Il n'y a qu'une objection à faire contre cette épigramme, c'est que cette femme (dumoins celle que l'on nomme) n'est pas plus belle qu'elle n'est poëte, et qu'en supposant qu'elle *fasse son visage*, cet ouvrage-là ne vaut pas mieux que les autres, à l'exception de ses yeux qu'elle ne saurait faire, et qui sont beaux. On peut encore observer que ses ouvrages sont si mauvais qu'il n'y a pas de raison pour les lui disputer; aussi cette épigramme lui fait-elle beaucoup moins de tort que les ridicules vers à sa louange dont tous les rimailleurs du bas Parnasse ont farci les journaux.

LETTRE CLXI.

On peut compter dans le petit nombre de nos nouveautés estimables, les *Lettres sur les animaux*, que l'on vient de réunir en un petit volume : elles avaient paru autrefois, du moins en grande partie, dans le *Journal étranger*, sous le titre de *Lettres d'un Physicien de Nuremberg*. C'est un recueil d'observations très-sérieuses et très-philosophiques sur les mœurs des *animaux* : l'auteur est M. Le Roi, capitaine des chasses de Versailles. On connaît de lui une autre petite brochure qui a pour titre, *De la jalousie*, et qui a pour objet de prouver que M. de Voltaire avait été jaloux de M. de Buffon. Cette brochure n'était pas digne de l'auteur des *Lettres sur les animaux*. On est étonné qu'un esprit sage ait donné tant d'importance à quelques traits de critique indirecte que M. de Voltaire s'était permis contre le style de l'*Histoire naturelle* qu'il trouvait trop peu convenable au sujet ; en quoi j'ose n'être pas de son avis. M. de Buffon a fait des plaisanteries beaucoup plus piquantes sur les *coquilles* de M. de

Voltaire, et sur sa mauvaise physique. Il avait toute sorte d'avantages à cet égard; il combattait sur son terrein, et l'auteur de la *Henriade* pouvait sans conséquence être un fort mauvais physicien. M. de Voltaire même prit la plaisanterie d'assez bonne grâce, quoiqu'il fût battu, et se contenta de dire *qu'il ne voulait pas se brouiller avec M. de Buffon pour des coquilles.* Quelque temps après des amis communs les réconcilièrent, et en cela firent beaucoup mieux que M. Le Roy qui imprima que M. de Buffon *vouloit déraciner un grand arbre avec un canif.* Il n'y avait dans tout cela ni *arbre* ni *canif*, et pour cette fois le zèle de M. Le Roy ne fut pas *selon la science.*

Celui de M.me la comtesse de Turpin pour la mémoire de son ami l'abbé de Voisenon, a été encore bien plus mal-adroit. Elle s'est avisée de rassembler toutes les productions tant imprimées que manuscrites de cet abbé, l'esprit le plus frivole que nous ayons eu, et d'en faire un gros recueil de 5 vol. *in*-8. Presque toutes ces bagatelles plus ou moins médiocres, plus ou moins mauvaises, avaient paru séparément pendant la vie de l'abbé, sans beaucoup d'inconvénient; mais cinq gros

tomes de futilités mettent trop en évidence le néant de l'auteur, et l'esprit de l'abbé de Voisenon ressemble sous cette forme à un papillon écrasé dans un *in-folio*. Deux ou trois petits actes d'opéra écrits passablement, quelques jolis vers de la *Coquette fixée*, la seule de ses pièces qui ait été jouée quelquefois aux Italiens malgré son excessive froideur, quelques contes libertins où l'ordure est mise en calembours, tels que *Misapouf et Tant mieux pour elle* : voilà ce qui peut tout au plus se lire sans ennui, et ce qui aurait pu fournir un petit volume *in*-18, emblême de l'écrivain, de l'homme et de l'abbé. Mais on nous donne vingt comédies ou actes d'opéra à la glace, et dont les titres même étaient oubliés, des anecdotes sur les écrivains de ce siècle, où l'on voit que l'auteur, aussi fidèle à l'épigramme qu'étranger au bon goût et indifférent pour la vérité, croit avoir tout fait quand il a attrapé un bon mot, ou plus souvent une fort mauvaise facétie ; des fragmens historiques qui heureusement ne tiennent pas grande place, et qui sont encore trop longs, tant l'auteur est loin de ce genre d'écrire ; des poésies fugitives au-dessous des plus plates qui se

fassent aujourd'hui; enfin un discours à l'académie française, fort vanté dans son temps, et qui n'est le plus souvent qu'une déclamation emphatique.

Il est à remarquer que l'abbé de Voisenon, dans ses comédies allégoriques, critiques, lyriques, s'élève souvent contre le mauvais goût, et son style en est le plus parfait modèle. C'est l'entortillage le plus fatiguant, l'enluminure la plus fade; c'est une monotonie d'antithèses vuides de sens et roulant sur les mêmes mots, un jargon épigrammatique, précieux, maniéré; et pourtant cet homme qui eût fourni à Molière et à Despréaux un si grand fonds de ridicule, a eu trente ans dans Paris et dans la France la réputation d'un bel esprit, d'un poëte charmant, a passé pour l'auteur des pièces de Favart, homme de talent, qui n'en a eu, il est vrai, que dans un genre subalterne, mais qui valait cent fois mieux que cent abbés de Voisenon; enfin cet abbé a remplacé à l'académie française l'auteur de *Rhadamisthe*. C'est qu'il était homme du monde, et que ceux qu'on appelle gens du monde ne demandent pas mieux que de se persuader à eux-mêmes et aux autres que quand ils veulent s'en donner la

peine, ils sont égaux ou même supérieurs aux gens de lettres, dont ils sont assez communément jaloux. C'est aussi que les gens de lettres eux-mêmes, jaloux les uns des autres, et sentant bien au fond la faiblesse d'un talent tel que celui de l'abbé de Voisenon, le louaient d'autant plus volontiers qu'ils le craignaient moins. Voilà l'histoire de tant de réputations éphémères ; et le résultat de ces exemples trop fréquens, c'est le peu de valeur que l'on doit attacher à l'opinion du moment, qui n'est le plus souvent que celle des petits intérêts et des petites passions, bien différente de celle qui s'établit avec le temps, lorsque tous les intérêts passagers n'existent plus, et qu'on n'entend que la voix des connaisseurs qui est celle de la vérité et de la justice.

Il faut maintenant jeter un coup-d'œil sur les spectacles dont la clotûre est prochaine. A l'Opéra, on a donné *Colinette à la cour*, imitation très-faible de *Ninette à la cour*. La musique est de Grétri, et l'on reconnaît sa manière à deux ou trois morceaux de choix, parmi une foule de choses communes : les ballets ont soutenu cet opéra comme tant d'autres. Une plus

grande entreprise, c'est celle de Gossec, qui a mis en musique le *Thésée* de Quinault, tentative où de nos jours plusieurs musiciens ont échoué. Le poëme est réduit en quatre actes, et a subi quelques autres changemens. La musique est dans le genre de celle de Gluck; peu de chant, mais des effets d'orchestre et d'harmonie, et beaucoup de cette espèce de récitatif, analogue au goût des Français qui aiment la déclamation notée dans le dialogue et un grand bruit dans les chœurs : le tout a eu du succès. Tout ce qui n'aspire qu'à imiter Gluck, et non pas à lutter contre lui, est sûr d'une grande faveur parmi nous.

Les Italiens ont remis *Aucassin et Nicolette*, paroles de Sedaine, musique de Grétri : celle-ci est encore plus faible que celle de *Colinette à la cour*. A l'égard de la pièce, le sujet est tiré d'un ancien fabliau : c'est le fils d'un comte de Ponthieu, qui devient amoureux d'une paysanne, laquelle se trouve à la fin être la fille d'un souverain. Il y a dans ce roman si commun, arrangé assez mal, un tableau assez intéressant de Nicolette entretenant, la nuit, son amant à la grille de la prison, où il est renfermé par ordre

de son père. Cette situation, et le jeu de M.me Dugazon, aujourd'hui la plus parfaite actrice des trois théâtres, ont fait réussir cette petite pièce qui dans sa nouveauté n'avait eu aucun succès. Pour le style, il n'en faut pas parler : c'est du Sedaine tout pur.

La maladie de Brizard a empêché qu'on ne remît au théâtre français *Jeanne de Naples*, avec les changemens que j'ai cru devoir faire au cinquième acte. Elle ne pourra plus être reprise qu'après la rentrée, et c'est ce qui m'oblige aussi d'en différer l'impression. On a donné une comédie en cinq actes et en vers, *le Flatteur*, de M. Lantier, auteur de l'*Impatient*, petite pièce en un acte que le jeu des acteurs fait revoir quelquefois au théâtre avec plaisir. Il y a loin de-là à une pièce en cinq actes, et à un sujet aussi difficile que *le Flatteur*. Rousseau le lyrique y avait échoué : son intrigue est froide, et son style peu comique. L'intrigue de M. Lantier est beaucoup plus mauvaise, et a plus de gaîté dans les détails; mais cette gaîté est souvent de mauvais goût. Cette comédie, après quatre représentations, a fait place à un drame en trois actes et en prose, *Hen-*

riette, donné sous le nom de M.lle Raucour. On prétend qu'il est de Durosoy, d'autres disent de Monvel : ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a qu'un très-mauvais écrivain qui soit capable de cette absurde et plate rapsodie. C'est la fille d'un lieutenant-général, une jeune veuve qui pour suivre un colonel qu'elle aime sans qu'il le sache, imagine de se faire soldat dans son régiment, comme pourrait faire la maîtresse d'un caporal. Elle déserte aussi follement qu'elle s'est enrôlée, parce qu'elle voit le colonel baiser la main à une femme, et cette femme est sa sœur. On est prêt à casser la tête à la femme déserteur, dont le sexe reconnu, comme on s'y attend bien, fait le dénouement de la pièce. Voilà les pauvretés dignes des tréteaux des boulevards, qui sont représentées aujourd'hui sur la scène française. Elles y ont été huées, il est vrai ; mais n'est-il pas bien honteux qu'on ait osé les jouer ? M.lle Raucour a joué en homme dans sa pièce, et elle est si bien sous cet habit, que, quoique son drame ait été continuellement sifflé, hors une seule scène, on y retournera deux ou trois fois pour la voir en homme. Toutes ces malheureuses nouveautés qui se succèdent si rapidement

sur le théâtre de la nation, et qui ne devraient jamais y reparaître deux fois, accusent en même temps et la décadence des talens et la corruption du goût.

LETTRE CLXII.

M. de Condorcet a pris séance à l'académie française, le 21 du mois dernier. Son discours de réception a fait peu de plaisir: il roule sur l'utilité des sciences et de l'esprit philosophique, sujet usé que le récipiendaire n'a pas rajeuni. C'est une suite de lieux communs débités dans un style froidement grave, souvent abstrait, pénible, obscur, dénué de mouvemens, de grâce et d'intérêt. L'éloge qu'il a fait de M. Saurin a paru à tout le monde ridiculement exagéré. Il parle du *grand succès* et du *grand mérite* de ses tragédies, reconnues pour très-médiocres, dont l'une (*Aménophis*) est tombée à la première représentation; l'autre, *Blanche et Guiscard*, a été jouée six ou sept fois dans une telle solitude qu'on se souvient encore de l'application plaisante que l'on fit d'un vers que disait Blanche:

Que parles-tu de trône? un désert et Guiscard.

vers qui était l'histoire de la pièce. On la joue encore de temps en temps; mais elle est dans le rang des ouvrages de peu d'effet

et de peu de réputation. La troisième (*Spartacus*) jouée avec aussi peu de succès, n'a jamais été reprise * ; elle est froide et durement écrite. Quand on veut élever de telles productions trop au-dessus de leur valeur, on nuit à son jugement sans profit pour celui qu'on loue. M. de Condorcet n'a pas montré plus de goût dans ce qu'il a dit du *Drame*, à propos du Beverley de M. Saurin, imité du *Joueur Anglais*. Il a voulu exalter ce genre qu'il fallait mettre à sa place, sur-tout à l'académie française. Tout cela prouve que l'esprit philosophique, fort utile à beaucoup d'égards, n'est pas un guide bien sûr en fait de goût.

Le discours de M. le duc de Nivernois, directeur, n'a pas répondu à ce qu'on attendait de sa manière d'écrire, en général délicate et fine, soit que sa mauvaise santé l'ait affaibli, soit qu'il n'ait trop su que dire au récipiendaire, dont le mérite, fort bon pour l'académie des sciences, est peu de chose pour l'académie française. Mais ce qui a fait un plaisir général, c'est le premier chant du *Poëme sur les Jardins*, qu'a lu l'abbé de Lille. Son débit, le plus séduisant qu'il soit possible,

* Elle l'a été depuis.

ajoutait à l'effet des vraies beautés dont son ouvrage est rempli, et cachait les défauts qu'on peut appercevoir sur le papier. Deux morceaux qu'on a imprimés dans le Mercure font craindre que l'auteur, un peu gâté par la complaisance des sociétés, et peut-être aussi par le jargon moderne qu'on a voulu mettre à la mode, ne donne pas toute la perfection dont il est capable, à un ouvrage qui pourrait être classique au moins pour le style. Il y a dans ces morceaux de la négligence et du mauvais goût, parmi les beautés qui s'y font remarquer. Voici le premier :

Là du sommet lointain des roches buissonneuses,
Je vois pendre la chèvre ; ici de mille agneaux
L'écho porte les cris de côteaux en côteaux.
Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,
Couché sur ses genoux, le bœuf pesant rumine,
Tandis qu'impérieux, fier, inquiet, ardent,
Cet animal guerrier qu'enfanta le trident,
Déploie, en se jouant dans un gras pâturage,
Sa vigueur indomptée et sa grâce sauvage.
Que j'aime et sa souplesse et son air animé,
Soit que dans le courant du fleuve accoutumé,
En frissonnant il plonge, et luttant contre l'onde,
Batte du pied le flot qui blanchit et qui gronde,
Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds,
Soit que livrant aux vents ses longs crins vagabonds,

Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,
Beau d'orgueil et d'amour, il vole à ses amantes;
Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor.

Il me semble que ces deux vers si admirables de Virgile,

Non ego vos post-hâc viridi projectus in antro,
Dumosâ pendere procul de rupe videbo....

que le poëte Français à voulu imiter, ne sont pas heureusement rendus. *Buissonneuses* est un mot de l'invention de l'auteur: je doute qu'il fasse fortune: il n'est ni assez noble, ni assez agréable à l'oreille pour faire pardonner le néologisme. Je serais encore bien plus blessé de cet hémistiche qui veut être pittoresque, *je vois pendre la chèvre: pendre* est un mot très-mal choisi, quand on veut exprimer une image agréable: *au rocher suspendue*, était le mot propre et nécessaire. *Les cris de mille agneaux que l'écho porte de côteaux en côteaux*, sont encore d'un effet faux et manqué. *Les cris* sont un mot trop vague: il fallait exprimer le bêlement plaintif, et alors l'auteur aurait senti que cette marche de l'*écho de côteaux en côteaux*, est beaucoup trop imposante pour la scène champêtre dont il s'agit. Son *air animé* est

bien faible après le premier hémistiche qui annonce davantage. *Pesant*, *ardent*, *trident*, *jouant*, *courant*, *frissonnant*, *luttant*, font trop de consonnances en huit vers; c'est de la négligence. Le *fleuve accoutumé* rend bien le *flumina nota* du latin; mais dans cet hémistiche, le *flot qui blanchit et qui gronde*, les deux *qui* sont une petite faute, et *gronde* n'est-il pas beaucoup trop fort pour rendre le murmure de l'eau sous un cheval qui se baigne? M. de Saint-Lambert a dit :

L'Orellane et l'Indus, le Gange et le Zaïre
Répoussent l'Océan qui gronde et se retire.

Gronde est là supérieurement placé et du plus grand effet : il rappelle bien le vers de Boileau :

D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.

Il me paraît une véritable impropriété de terme dans le vers de l'abbé de Lille. *Beau d'orgueil et d'amour* a paru hasardé : je le trouve heureux. Le second morceau est beaucoup plus égal et plus fini :

VENEZ, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marli,
Que Louis, la nature et l'art ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide.

Là tout est enchanté : c'est le palais d'Armide ;
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros,
Noble dans sa retraite et grand dans son repos,
Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux, et la terre et les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses loix ;
A ces douze palais d'élégante structure,
Ces arbres marier leur verte architecture,
Ces bronzes respirer, ces fleuves suspendus,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus,
Tomber, se prolonger dans des canaux superbes ;
Là s'épancher en nappe, ici monter en gerbes ;
Et dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude et d'azur ?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains en ont peuplé les ombres.
Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu ;
Tout bosquet est un temple, et tout marbre est un dieu;
Et Louis respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.

On ne peut, ce me semble, reprendre ici que deux hémistiches : *et dans l'air s'enflammant :* est-ce *l'air* qui s'enflamme, ou sont-ce les fleuves qui s'enflamment dans l'air? Cette amphibologie est déplaisante. *Tout bosquet est un temple,* est un peu dur; le reste ne mérite que des éloges. Ces remarques peuvent paraître sévères, mais dans un ouvrage où il

ne peut guères y avoir d'autre mérite et d'autre travail que celui du style, puisqu'il roule sur le fond le plus commun, et qu'il n'y a ni fable ni invention, on n'est pas excusable de négliger ses vers, et d'y laisser des fautes graves en plus d'un genre.

M. d'Alembert a terminé la séance par un éloge du marquis de Saint-Aulaire ; et c'est avec chagrin qu'on est forcé de convenir qu'il a été mal accueilli. Le public même a eu l'air de dire assez durement à notre secrétaire perpétuel, comme Gilblas à l'archevêque de Grenade, *monseigneur, plus d'homélies*. Il est vrai qu'après une séance déja longue, après des vers qui avaient fait un très-grand plaisir, c'était mal prendre son temps pour faire pendant trois quarts-d'heure l'éloge d'un homme qui n'est guères connu que pour avoir vécu cent ans, et avoir fait quelques jolis morceaux : c'est passer la mesure en tout. Fontenelle, en ce genre, ne la passait point : il y a chez lui tel éloge qui n'a que quatre pages. Il y a déja quelques années que j'ai observé que M. d'Alembert tombait de bonne heure dans le défaut des vieillards, de croire que tout ce qui est bon dans une conversation, l'est aussi dans un

livre. Il ramasse trop d'anecdotes usées, trop de bons mots connus; il prouve trop ce qui est clair, et analyse trop ce qui est simple. La force, en écrivant, consiste à rejeter et à choisir, et quand elle manque, c'est signe de faiblesse, c'est le moment de la retraite. Lorsque vers la fin de l'éloge, M. d'Alembert a dit ces mots, *enfin Saint-Aulaire mourut*, il s'est élevé un applaudissement général qui était une cruelle épigramme. On avait été blessé aussi, et avec raison, de cette phrase qui ne peut être qu'une phrase d'humeur, et qui était sur-tout bien déplacée dans une assemblée remplie de femmes : *la duchesse du Maine, quoique femme et princesse, aimait véritablement les lettres*. Ce trait de satyre porte à faux. On n'a jamais reproché aux femmes de ne pas aimer les lettres : c'est un des goûts les plus naturels et les plus vifs dans celles qui sont bien élevées. Ce qui a pu contribuer encore au mauvais succès de cet éloge, c'est le mécontentement d'une grande partie du public, de ce que M. d'Alembert avait fait entrer M. de Condorcet à l'académie française presque de force, comme ce même M. de Condorcet s'était déja autrefois emparé

de la place de secrétaire de l'académie des sciences par un ordre du ministère.

M. Lebrun a fait une nouvelle ode à la louange de M. de Buffon, et contre ses détracteurs; elle n'est pas encore imprimée, mais je l'ai eue entre les mains, manuscrite. Ce M. Lebrun est un poëte sans idées, mais non pas sans quelque verve, très-inégal dans son style, souvent dur et presque toujours enflé; plein de mauvais goût, mais qui *étincelle* quelquefois comme Brébeuf, *malgré son fatras obscur*. Voici la meilleure ou plutôt la seule bonne strophe de son ode: c'est un lieu commun rajeuni; mais le ton est animé et poétique.

Quoi! tour-à-tour dieux et victimes,
Faut-il voir marcher les talens
Entre l'Olympe et les abîmes,
Entre la satyre et l'encens!
Malheur au mortel qu'on renomme!
Vivant, nous blessons le grand homme;
Mort, nous tombons à ses genoux.
On n'aime que la gloire absente;
La mémoire est reconnaissante,
Les yeux sont ingrats et jaloux.

Les trois derniers vers me paraissent d'une belle hardiesse d'expression. Mais il n'y a

qu'un homme absolument sans goût qui ait pu tomber de *l'Olympe et des abîmes à la satyre et à l'encens*, sans s'appercevoir combien cette chûte d'un vers à l'autre est lourde et plate. Tel est en général cet écrivain qui ne saurait faire quatre pas sans tomber sur le nez.

LETTRE CLXIII.

M. de Laclos, officier d'artillerie, connu par quelques jolies pièces de vers insérées dans les journaux, vient de publier un roman en lettres et en quatre parties, qui a pour titre, *les Liaisons dangereuses*. L'auteur paraît avoir voulu renchérir sur le Versac des *Égaremens* de Crébillon fils, et sur le *Lovelace* de Richardson. Son héros, M. de Valmont, est beaucoup plus raffiné que le premier, et beacoup plus atroce que le second, et ce n'est pas peu dire. Un des plus grands défauts de ces sortes de romans, c'est de donner pour les *mœurs du siècle*, (c'est ainsi que l'auteur s'exprime dans son épigraphe,) ce qui n'est au fond que l'histoire d'une vingtaine de fats et de catins qui se croient une grande supériorité d'esprit pour avoir érigé le libertinage en principe, et fait une science de la dépravation. Cette vile espèce, obligée de s'admirer beaucoup elle-même, parce qu'elle est universellement méprisée, ne se doute pas que sa prétendue science, en mettant même toute morale à

part, est le comble de la sottise et de la duperie. Car qu'y a-t-il de plus sot que de se faire un travail sérieux et une étude pénible de ce qui pour les autres est un plaisir, ou du moins un amusement? La belle découverte en fait de jouissance, que de se défendre d'aimer aucune femme, et de se faire une loi de les tromper toutes! Le plus habile intriguant dans ce genre peut-il se flatter d'avoir autant de plaisir qu'un homme franchement amoureux, ou même franchement libertin, que celui qui n'aime qu'une femme, ou celui qui les aime toutes? Ceux-ci du moins ont tous les plaisirs du cœur, ou tous ceux des sens. Quels sont ceux du fat? les plaisirs de la vanité. Comparée aux autres, cette jouissance, je le répète, n'est-elle pas un plaisir de dupe? A cet inconvénient qui rend si froids les romans de ce genre, se joint souvent un autre vice essentiel, l'invraisemblance des moyens, et ce vice ne peut pas être porté plus loin que dans *les Liaisons dangereuses*. Des artifices grossiers, des atrocités gratuitement révoltantes, des horreurs absurdes, voilà le fond de l'ouvrage; et cependant l'auteur est un

homme d'esprit ; mais il y a loin encore de cette légèreté d'un style agréablement frivole, et de ce persifflage si facile dans la conversation et si rarement bon dans un livre, au talent de composer et d'émouvoir. Tous les ressorts du roman de M. de Laclos sont faux et manqués. Il est absurde que l'amie de Valmont et son ancienne maîtresse, M.me de Merteuil, qui est avec lui en société de perfidies et de noirceurs, mais qui est peinte comme la femme la plus habile en méchanceté, s'amuse à écrire sur son propre compte toutes les horreurs imaginables, sans nécessité et par forme de commerce épistolaire : on ne veut laisser à personne de pareilles preuves contre soi. Il est absurde que M. de Valmont, qui de son côté a mis entre les mains de M.me de Merteuil des secrets qui peuvent le perdre, et qui depuis long-temps n'est plus amoureux d'elle, pousse si loin la sotte fantaisie de redevenir son amant, qu'il lui propose l'étrange alternative, ou de le reprendre, ou de l'avoir pour ennemi. Il est encore plus absurde que cette femme, à qui sans doute un homme de plus ou de moins ne fait pas grand-chose, se brouille avec celui de tous qu'elle a le plus d'intérêt

à ménager. Mais on voulait finir tragiquement, et il se trouve que M.me de Merteuil est assez insensée pour communiquer à un ami de Valmont des lettres qui prouvent une trahison de celui-ci, mais qui doivent en même temps la perdre elle-même, en prouvant qu'elle était complice. Valmont est tué par son ami de deux grands coups d'épée; M.me de Merteuil déshonorée au point de ne pouvoir se montrer, ruinée par un procès qu'elle perd, tombe malade de la petite-vérole, devient affreuse, borgne, pauvre, et s'en va porter tout cela en Hollande. Une dévote que Valmont a séduite avec beaucoup de peine, et qu'il a quittée en l'outrageant avec une férocité brutale, meurt de désespoir dans un couvent. Une jeune personne de condition, autre victime de Valmont, se retire aux Carmélites, et voilà où conduisent *les Liaisons dangereuses*. Fort bien; mais la plus honnête femme peut être défigurée par la petite-vérole et ruinée par un procès. Le vice ne trouve donc pas ici sa punition en lui-même, et ce dénouement sans moralité ne vaut pas mieux que le reste.

A l'occasion de l'établissement d'un hôpital

pour les militaires et ecclésiastiques malades et pauvres, l'abbé de Boismont, notre confrère, a prononcé un sermon dans l'église de La Charité, avec peu de succès auprès de son auditoire; mais il en a eu beaucoup à la lecture. C'est en total un bon ouvrage, et peut-être le meilleur de l'abbé de Boismont; la seconde partie sur-tout a de l'intérêt et des beautés touchantes. Les critiques qu'avait essuyées son oraison funèbre de l'Impératrice-reine, l'ont averti apparemment de mettre plus de naturel dans son style; et quoiqu'il y ait encore quelques recherches dans les tours et dans les expressions, le discours est en général du ton qui convient à la chaire. L'orateur a montré la religion sous le point de vue le plus intéressant, celui de la bienfaisance.

Je prendrai la liberté de transcrire ici une petite pièce de vers que j'ai faite pour une jeune dame de beaucoup d'esprit, M.me la comtesse Charles de Damas, avec qui j'ai passé une partie de l'automne à la campagne. Elle s'amusait à faire un roman, et ce fut l'occasion de ces vers, espèce d'impromptu de société qui a toujours besoin de quelque indulgence.

Aglaé, dont l'esprit charmant
Sait joindre la gaîté badine
A la douceur du sentiment,
Veut être l'auteur d'un roman :
Elle en serait mieux l'héroïne.
Ce n'est pas qu'on puisse douter
Du génie heureux qui l'inspire ;
Sans doute on n'a qu'à l'écouter ;
On sent comme elle doit écrire.
Votre art dans cet aimable écrit,
Aglaé, fera honte au nôtre :
Que vos acteurs auront d'esprit,
Si vous leur donnez tout le vôtre !
Cependant comment ferez-vous
Pour nous retracer une image
De ce dieu séduisant et doux
De qui vous repoussez l'hommage ?
Je crois vos pinceaux merveilleux ;
Mais pour faire un portrait fidèle,
Il faut regarder son modèle,
Et vous en détournez les yeux.
Ah ! c'est en vain qu'on s'en défie ;
Il faudra bien qu'il ait son tour ;
Dans les romans et dans la vie,
Il faut toujours un peu d'amour.
Osez le voir, osez le peindre
Tel qu'il veut être à vos genoux,
Prêt à se corriger pour vous,
A tout souffrir, à ne rien feindre,
A vous cacher même ses vœux,
Prêt à donner la terre entière

Pour un regard de ces yeux bleus
Dont Vénus aurait été fière.
Aglaé, dans vos fictions,
Dans le pays des aventures,
Il doit naître sous vos crayons
De bien ravissantes peintures ;
Et vos talens et votre goût
Supposent bien des dons ensemble ;
Mais vos crayons qui peuvent tout,
Ne feront rien qui vous ressemble.

LETTRE CLXIV.

Le vieux Laplace s'est avisé, à l'âge de 77 ans, d'une idée assez originale : au lieu de songer à faire son épitaphe, il a voulu faire celle du genre humain. En conséquence, il a imaginé d'imprimer un recueil d'épitaphes commençant par Adam, et finissant par M. de Maurepas; et il a soin d'observer savamment dans sa préface, qu'on ne connaît point *d'ouvrage dans notre littérature de ce genre, ni dans celle d'aucune autre nation*. Au reste, c'est le plus sérieusement du monde que dans ce recueil d'épitaphes qui a deux volumes*, il a mis celles de tous ses amis et de tous les gens qu'il connaît; et le bon de l'affaire, c'est qu'ils sont tous vivans, et tous plus jeunes que lui. Il se contente d'observer dans une note, qu'il espère que l'épitaphe *ne servira pas de long-temps;* mais c'est toujours autant de fait. Il

* Je ne sais même s'il ne l'a pas porté depuis jusqu'à quatre; je ne suis pas assez sûr de ma mémoire pour affirmer le fait.

faut convenir que c'est une galanterie d'une nouvelle espèce à faire à ses amis. Au surplus, il a ramassé toutes les épitaphes connues ou inconnues; il y en a quelques-unes de jolies; les plus mauvaises de toutes sont les siennes. Il y joint une notice historique sur chaque personnage, qui quoique mal faite, donne quelque valeur à son livre, parce qu'au moins on y trouve des faits.

Une des meilleures pièces de ce singulier recueil, c'est une ancienne épitaphe trouvée dans une vieille église, et dont on ignore l'auteur, mais qui était déja par-tout.

Ici gît le corps tout usé
Du lieutenant civil Rusé,
Auquel il coûta maint écu
Pour être déclaré c...
A son frère il n'en coûta rien,
Et si pourtant il le fut bien.
De ce genre il en est assez;
Priez Dieu pour les trépassés.

Diderot vient de donner une nouvelle édition de sa *Vie de Sénèque*, augmentée, et divisée en deux volumes au lieu d'un, sous le titre d'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*; il y a une note sur les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau qui vont paraître, et dans

lesquelles on dit que Diderot est mal traité. Il a voulu prendre les devants, et dans sa note il l'appelle *un artificieux scélérat*, un *hypocrite*, un *monstre*, *etc.* en un mot, c'est un amas des plus virulentes invectives. Il faut avouer que nos philosophes apprêtent beaucoup à rire à leurs ennemis, et j'en suis fâché pour la philosophie qui n'y est pour rien.

Diderot a dédié son livre à M. Naigeon son ami, qui vient de nous donner une nouvelle traduction du *Manuel d'Epictète*, écrite avec plus de soin que celle de Dacier, ce qui n'est pas beaucoup dire. Ce petit ouvrage, imprimé chez Didot, et dont l'exécution typographique est charmante, commence la collection des *Moralistes anciens*, que le même imprimeur promet de publier dans le même format.

Auger qui jouait les valets à la comédie française, vient de se retirer. Quoique ce fût un acteur médiocre, il n'était pas sans talent, quand il était placé, et c'est encore une perte pour le théâtre français, qui ne cesse d'en faire et qui n'en répare aucune. Auger n'était pas mauvais dans les valets à *grande casaque*, et en général dans les rôles

de fripon, où son masque le servait fort bien. Il jouait avec succès le Commandeur dans le *Père de famille*, et Basile dans le *Barbier de Séville*. Du reste, il est impossible d'être plus ignorant et d'avoir moins d'esprit. Il estropiait tous les vers, et c'est à lui qu'il est arrivé dans le rôle de l'Intimé des *Plaideurs*, de dire ainsi les vers suivans :

Et si dans la province
Il se donnait en tout vingt coups de nerf de bœuf,
Mon père pour sa part en remboursait *dix-huit*.

Il faut être bien étrangement brouillé avec la rime pour manquer celle-là.

LETTRE CLXV.

Si l'ouverture du nouveau théâtre français au fauxbourg Saint-Germain a été brillante par l'affluence des spectateurs, le début des comédiens n'a pas été heureux. On a commencé par une petite pièce en forme de prologue, intitulée l'*Inauguration du théâtre Français;* c'était assurément une pauvre inauguration. L'auteur (M. Imbert) avait composé sa pièce de personnages allégoriques, tels que la *Cabale*, la *Critique*, le *mauvais Goût*, *le Génie* de Corneille, celui de Molière, celui de Racine, etc. Il y a long-temps que l'on sait que l'allégorie est la plus froide de toutes les fictions poétiques, sur-tout au théâtre, et celle dont il faut user le plus sobrement, et avec le plus d'art, et cet art n'est guères connu de M. Imbert. Tous ces personnages amenés sur la scène sans objet, y dialoguaient sans esprit; et puis, comment personnifier le *génie* de Corneille et de Racine? Le langage qu'il leur prêtait ne servait pas à les faire reconnaître; le style était aussi mauvais

que l'invention. Il s'était de plus avisé d'une idée fort bizarre : à peine avait-on dit douze vers, que les prétendus *Génies* aux ordres d'Apollon se mettaient à danser. On a trouvé très-plaisant que le théâtre de Melpomène et de Thalie s'ouvrît par des danses, et l'on a dit avec raison que le *mauvais Goût, personnage muet* dans la pièce, était celui qui parlait le plus, et qui soutenait le mieux son rôle. Le public a sifflé ce beau prologue, qu'il a fallu retirer après la seconde représentation. On y a substitué une autre pièce relative aussi à l'ouverture de ce théâtre, intitulée *Molière à la nouvelle salle*, ou *les Audiences de Thalie*. Ici la fondation du nouveau théâtre, dont il n'est guères question que dans la première scène, n'a servi qu'à établir un cadre comique, où Molière, en sa qualité de fondateur de l'ancien théâtre français, est amené par Apollon, pour être témoin de la solemnité qu'on prépare, et voit passer en revue devant lui différens personnages qui retracent les travers et les ridicules du jour, la manie d'écrire et de juger, l'ignorance impertinente des journalistes, le mauvais goût des écrivains modernes, la folie qui fait courir tout Paris

aux spectacles du boulevard et aux vaudevilles de la comédie italienne, la poétique insensée des dramaturges, le néologisme, les cabales de l'ancien parterre, la mode des calembours, etc. etc. etc. Tel est le plan de cet ouvrage qui a beaucoup plus d'étendue que n'en comporte ordinairement un acte. Tout ce qu'il m'est permis d'ailleurs d'en dire, c'est qu'il a été joué anonyme comme *les Muses Rivales*, qu'il est du même auteur, et qu'il a eu le même succès; car il fait courir tout Paris. J'ajouterai seulement, comme une chose assez remarquable, que les comédiens ne se sont déterminés qu'avec peine à le jouer, et ne l'ont fait passer qu'après la pièce de M. Imbert; mais il est juste d'avouer aussi que la pièce leur avait été lue anonyme. Au reste, la nouvelle salle a paru belle, du moins quant à l'intérieur: quoiqu'on y trouve des défauts et des inconvéniens, la forme du vaisseau en est élégante et noble. Tout le public y est assis, et c'est du moins une victoire que le bon sens et le goût ont enfin remportée sur la barbarie. Quant aux dehors, ils manquent de dignité; mais en France il est rare qu'on fasse pour les arts quelque chose

qui ait un caractère de grandeur : les calculs d'argent s'opposent à tout.

On a entremêlé dans les représentations de *Molière à la nouvelle salle*, qui ont duré deux mois, *les Tuteurs*, pièce en deux actes, de Palissot, froide et d'un comique chargé qui approche du burlesque : il a fallu la retirer tout de suite. Puis il nous est venu un *Agis*, tragédie nouvelle de M. Laignelot, qui débute par cet ouvrage dans la carrière dramatique. Il est difficile sur ce coup d'essai d'espérer beaucoup de l'auteur. Son sujet est la mort d'Agis, roi de Lacédémone, condamné par les Ephores, pour avoir voulu faire revivre les loix de Lycurgue. Ce sujet, même entre des mains habiles, serait difficile et ingrat : M. Laignelot n'en a rien tiré ; il n'a rien expliqué, rien fondé, rien développé. Ce sont des scènes sans action et sans suite, des personnages sans caractère, des vers faits avec de la mémoire, des déclamations et des lieux communs, et une diction souvent plate ou incorrecte. Il n'y a d'ailleurs aucune connaissance de l'art ni du théâtre. Les Ephores, cette magistrature si terrible qui faisait trembler les rois, y jouent un rôle qui fait

pitié. L'auteur a donné à la mère d'Agis le caractère de cette Lacédémonienne qui rendit grâces aux Dieux de ce que son fils était mort pour la patrie; et lorsqu'au cinquième acte on apporte Agis blessé d'un coup mortel dans un combat où il a tué son ennemi Léonidas, Agésistrate sa mère fait éclater des transports de joie qui glacent le spectateur. Ce n'est pas ainsi que les vertus républicaines doivent être adaptées à l'effet dramatique. Aussi cette tragédie, quoique reçue avec l'indulgence que l'on a volontiers pour un premier ouvrage, a eu très-peu de succès, et la seconde représentation a été presque abandonnée.

M. de Rochefort, de l'académie des inscriptions, qui prétend, on ne sait pourquoi, aimer beaucoup les anciens qu'assurément il ne traduit pas en homme qui les a sentis, vient de nous donner une *Electre, imitée*, dit-il, de Sophocle, qui serait à plaindre si on le jugeait sur cette imitation. Il avait déja donné un *Ulysse* d'après l'Odyssée d'Homère, et qui n'était que faible et froid; mais son *Électre* est ridicule, et d'un homme aussi étranger à la poésie qu'à la tragédie. Il tue tout ce qu'il touche, et non content

d'anéantir toutes les beautés de son original, il hasarde de temps en temps de prétendues corrections qui sont la plus étrange chose du monde. Il se félicite sur-tout du dénouement qu'il a substitué à celui de Sophocle, et dans lequel Clytemnestre force son fils à la tuer, et conduit elle-même l'épée d'Oreste pour s'en percer le sein. N'est-ce pas là une idée bien tragique ?

L'Opéra n'a encore rien donné de nouveau. Les Italiens, (qui ne sont plus Italiens, puisqu'ils ne jouent plus que du français) ont ouvert aussi leur théâtre par deux petites pièces en forme de prologue et de compliment, qui ne valaient guères mieux que *l'inauguration* de M. Imbert.

Si la plûpart de nos nouveautés théatrales et littéraires ne sont pas des prodiges, nous avons en d'autre genre nombre de thaumaturges qui nous promettent des merveilles. Tel est, par exemple, un M. Blanchard qui nous annonce depuis long-temps un navire volant, auquel il a attaché de grandes ailes de quarante pieds, avec lesquelles il doit fendre le fluide de l'air comme une barque ou une galère fend les eaux avec des rames. Tout Paris a été voir sa machine qu'il dé-

montre de son mieux, et qui est l'occasion de beaucoup de paris. La véritable démonstration sera le fait même qu'il promet de réaliser incessamment. D'un autre côté, il nous est venu de province un nommé *Bléton*, qui possède les vertus de la baguette divinatoire, c'est-à-dire, qui reconnaît une source souterraine aux affections spasmodiques dont il est agité en approchant de l'endroit où elle se trouve. Un jeune homme nommé Parangue, il y a quelques années, prétendait être doué de la même vertu, et fut convaincu d'imposture : nous verrons ce qui arrivera de Bléton.

On a vérifié deux inventions un peu plus réelles; l'une est une espèce de boulet rouge qui met le feu à un bâtiment avec tant de promptitude et de violence qu'il est impossible de l'éteindre par les moyens ordinaires; mais un autre homme a découvert en même temps une espèce de fluide si actif, qu'il éteint en quelques minutes l'action du feu le plus terrible et des matières les plus inflammables. Voilà le mal et le remède. Ainsi l'esprit humain s'agite en tous sens pour détruire ou pour conserver; mais le temps seul peut nous apprendre ce que produiront ces efforts.

LETTRE CLXVI.

En continuant les représentations de *Molière à la nouvelle salle*, on a donné encore l'*Homme Dangereux*, comédie en trois actes et en vers, de Palissot, imprimée il y a dix ou douze ans. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet ouvrage, c'est le singulier projet que l'auteur avait conçu, et qu'il développe dans sa préface fort longuement et avec un grand air de satisfaction. Il avait imaginé de peindre son *Homme Dangereux*, tel qu'on eût pu l'y reconnaître lui-même, et croire que la pièce (qu'il comptait faire jouer anonyme) était une vengeance des philosophes, qui en conséquence l'auraient applaudie beaucoup jusqu'au moment où il aurait eu le plaisir de leur dire : cette pièce que vous croyez faite contre moi, c'est moi qui l'ai faite. Il trouvait ce stratagême si heureux qu'il répandit le bruit que c'était une satyre affreuse contre lui que ses ennemis voulaient faire jouer, et il courut chez ses protecteurs pour en empêcher la représentation, en même temps que d'autres

qui étaient dans le secret pressaient le moment de la jouer. Toute cette farce fut découverte par l'abbé de Voisenon qui ne se piquait pas d'être discret. On sut que la pièce était de Palissot, qu'il y avait de nouvelles attaques contre les philosophes. M.me Geoffrin qui avait du crédit, obtint de M. de Sartine, alors lieutenant de police, que la pièce affichée pour le lendemain, fût retirée du théâtre, et l'auteur prit alors le parti de l'imprimer.

Il est difficile de concevoir ce qu'il pouvait trouver de si plaisant dans ce prétendu tour qu'il voulait jouer à ses ennemis. Son *Homme Dangereux* est un monstre de noirceur et d'ingratitude, et il a mis dans la bouche de ce monstre toutes les satyres de la philosophie qui faisaient le fond de sa comédie *des Philosophes*. Il y a là-dedans une double inconséquence qui semble inexplicable. Il est évident qu'en effet si la pièce eût été jouée anonyme, tout le monde aurait cru que Palissot était le monstre qu'on avait voulu peindre; et quand il serait venu dire, c'est moi qui ai fait le portrait, aurait-il été plus agréable d'en être le modèle? Où est donc le fin de tout

cela, et que peut-on gagner à se jouer soi-même, et à se faire reconnaître à un portrait horrible? Y a-t-il là-dedans le mot pour rire? Inutilement aurait-il dit que ce portrait était tracé d'après le caractère que ses ennemis lui prêtaient: on lui aurait toujours répondu: il faut bien que cet homme-là soit vous, puisque vous lui avez donné votre esprit et votre doctrine. Voici l'autre inconséquence qui choque dans cet ouvrage: la satyre y est plus mesurée et plus restreinte que dans les *Philosophes* du même auteur, et il n'y attaque que les abus trop réels de la philosophie. Tout ce que dit là-dessus l'*Homme Dangereux*, est très-sensé et très-conforme à la vérité; et comment imagine-t-on de mettre la vérité dans la bouche d'un scélérat? Est-ce-là le moyen de la faire adopter? Cette opposition entre le caractère et les principes n'est-elle pas absolument contraire à l'unité de l'effet dramatique; et y a-t-il rien de plus mal-adroit que de forcer le spectateur à détester la conduite de celui dont il approuve la morale? Ce contraste, il est vrai, se rencontre dans la société; mais au théâtre on ne s'y prête point du

tout : là, tout doit être un, et pour y établir la vérité, il faut la mettre dans la bouche d'un homme digne de la dire. *Le Méchant* de Gresset a beaucoup d'esprit et d'agrément ; mais quand il est en scène avec Ariste, l'honnête homme de la pièce, c'est celui-ci qui a raison, et le *Méchant*, avec tout son esprit, est écrasé par l'ascendant de la vertu. Voilà comme on marche au but dramatique. Au contraire, dans l'*Homme Dangéreux*, Dorante qui est honnête et vrai, joue le plus pauvre rôle, et se défend très-mal contre son adversaire. Enfin, il y a une telle contradiction dans le dessein de l'auteur, qui est de dénigrer la philosophie, et dans l'exécution de l'ouvrage, que s'il eût voulu faire l'apologie de ce qu'il attaque, il n'aurait pas pu s'y prendre autrement. Car peut-on mieux louer la philosophie que de lui donner pour détracteur un homme d'un caractère abominable ?

Cette comédie n'a d'autre mérite que le style qui est généralement de bon goût ; mais qui est plus celui d'une épître que d'une comédie. Beaucoup de jolis vers ont été applaudis ; mais il ne faut pas que la satyre même la plus piquante fasse

seule le fond d'un ouvrage de théâtre : cela ne suffit pas pour le faire vivre, et ce n'est pas ainsi que Molière a fait les *Femmes Savantes*. Il faut du comique de situation et de caractères, et il n'y en a point dans l'*Homme Dangereux*, non plus que de plan et d'intrigue. Nul ressort bien imaginé, nulle scène dont l'idée soit plaisante, nulle gaieté ; aussi cette pièce, applaudie dans les détails, n'ira sûrement pas loin, et ne servira qu'à prouver qu'avec de l'esprit et même du talent pour les vers, on peut encore ne pas faire une bonne pièce.

Notre confrère Le Mière n'a rendu un bon service ni à l'académie ni à lui-même, en rassemblant ce qu'il appelle ses *Poésies fugitives*, éparses dans des recueils éphémères, où elles n'avaient paru que pour amuser un moment par le ridicule, qui seul en avait fait conserver quelque souvenir. Il semble qu'il ait voulu prouver à quel point il était mauvais versificateur. Jamais depuis feu Chapelain, on n'a fait de plus rudes et de plus étranges vers ; et le bon de l'affaire, c'est qu'il croit de la meilleure foi que sa dureté est de la force, et que sa bizarrerie grotesque est de l'originalité. Il se

félicite beaucoup dans sa préface de ce qu'il appelle une *langue poétique*, et cette langue poétique n'est autre chose que le burlesque de Scarron, qui consiste à mettre en vers les expressions les plus triviales et les plus populaires. N'est-ce pas là un beau secret? ne croirait-on pas en effet entendre Scarron, lorsqu'on lit des vers tels que ceux-ci?

Le peuple hébêté qui s'obstine
A ne vouloir jamais sortir
De *l'ornière de la routine*...
La plus pleureuse des neuf Sœurs
De *son poignard taille ma plume*...
Faisant raccourcir ta *rapière*,
Change-la *pacifiquement*
En épée à la financière...
Ce lieu, le plus beau *des séjours*,
Servit de résidence aux grâces,
Et de *pied à terre* aux amours...
L'impérieuse Catherine *,
Jalouse de ses volontés,
Dans les liens de sa tutèle,
Tenait ses fils *emmaillotés*...
Mais comme toi la maladie
M'a surpris par *analogie*...
Moi grand coureur d'après dînée...
Esculape *mure ta cave*...

* Médicis.

Sensible aux *accords turbulens*
De ta voix *méridionale*...
Une beauté chère à Catulle
Raffola jadis d'un moineau,
Malgré le fredon ridicule
Et *la roture* de l'oiseau...
Par les vampires littéraires
Le sage n'est point *amaigri*...
M'accouderai-je à mon pupître? ...
Tout ce peuple féminin
Qui pour pupître sous sa main
N'eut jamais que des *chiffonnières*...
Et tu caches dans ta retraite
Ton *Amarillis en sabots*...
Iras-tu descendre pour elle
Du Parnasse à *la basse-cour*,
Mettre ton Pégase à *l'attache*;
Tout à côté de ses *dindons*,
Et tirer le lait de *sa vache*? etc. etc.

Ce sont ces gentillesses du Pont-neuf que le pauvre Le Mière prend pour de la poésie! Il y a pourtant deux ou trois pièces passables, et quelques vers épars dans les autres; mais le mauvais goût prédomine tellement qu'il est difficile de déterrer quelques parcelles dans ce tas de fumier. Voici pourtant celle qui m'a paru la meilleure, et que je transcris d'autant plus volontiers qu'elle est courte.

Pourquoi crier à l'inconstance,
Quand ma flâme se refroidit ?
De moi vous vous plaignez, Hortense,
Moins par amour que par dépit.
Vous vous abusez, ce me semble,
En murmurant de ce retour :
Croyez-moi, le tems et l'amour
Ne font pas longue route ensemble.
Eh ! le moyen qu'un faible enfant,
Tout semblable au peuple naissant
Que par la lisière on promène,
Puisse, sans bientôt perdre haleine,
Suivre les pas de ce géant,
D'une vigueur inépuisable,
Dont le jarret infatigable
Jamais ne s'arrête en marchant.
L'amitié plus forte, au contraire,
Que le jeune essaim des amours,
Faite aux voyages de long cours,
Ne demeure point en arrière.
Elle suit l'immortel vieillard,
Et bien avant dans la carrière,
Marche plus ferme qu'au départ.
De compagnie et sans murmure,
Allons tous trois avec le tems,
Sans craindre de mésaventure ;
Les chemins sont moins attrayans,
Mais la route est beaucoup plus sûre.
Le plus heureux des sentimens
Est sans doute celui qui dure
Jusqu'au dernier de nos momens.

LETTRE CLXVII,

AU COMTE SCHOWALOW.

COMME j'imagine que rien dans le moment actuel ne peut vous intéresser autant que les détails relatifs à M. le Comte et à M.me la Comtesse du Nord, ma lettre roulera toute entière sur cet objet, qui doit m'être d'ailleurs très-agréable à traiter sous tous les rapports. Vous saurez donc qu'ils ont été accueillis ici avec l'empressement que nous prodiguons toujours aux princes étrangers; mais ce qui n'est pas aussi commun, c'est qu'on a été jusqu'ici également et constamment enchanté d'eux à la cour et à la ville. C'est beaucoup pour ce pays, où vous savez que le premier jour est pour la curiosité et l'engouement, le second pour la critique, et le troisième pour l'indifférence. Ils ont toujours dit à tout le monde ce qu'il y avait de plus agréable à dire et de plus à propos, et l'on n'a pas été peu surpris de les voir fort instruits par avance sur la plûpart des objets qu'on leur présentait. Ils parlent notre langue avec

facilité et même avec grâce : vous en pouvez juger par cette phrase de la Comtesse du Nord, que je rapporte sans y changer un seul mot. Le jour qu'elle nous a fait l'honneur de venir à une séance de l'académie, elle a demandé si M. de Buffon était à Paris, et sur ce qu'on lui dit qu'il était dans ses terres : *J'irai donc*, a-t-elle dit, *faire ma cour à son cabinet, ne pouvant pas la lui faire à lui-même*. Une femme d'esprit de la cour de France ne s'exprimerait pas plus ingénieusement. Elle a parlé sur le même ton à M. de Malesherbes, à M. d'Alembert, à M. de Marmontel, qu'elle a honorés d'une attention distinguée. M. le Comte du Nord n'est pas moins affable qu'elle, mais il parle moins, si ce n'est dans la conversation particulière, où l'on voit davantage combien il a de connaissances et d'esprit. J'ai à me féliciter d'avoir rempli presque toute la séance à laquelle il a assisté, et qui est devenue à peu près publique par la foule qui s'était rassemblée dans la première pièce pour le voir passer, et dont une partie est entrée dans notre salle avec sa suite. J'ai lu d'abord des vers que j'ai cru devoir lui adresser, et que vous trouverez ci-après ; ensuite l'abbé Arnaud a lu un petit morceau de prose sur

Jules-César. C'était une mauvaise amplification de rhétorique, où l'auteur avait répété en style entortillé ce qu'ont dit en cent endroits les anciens et les modernes qui ont parlé de César. Lorsqu'il eut fini, je lus une épître *sur la poésie descriptive*, dont leurs Alt. connaissaient déja un fragment sur la mélancolie. Cette épître vous est assez connue : c'est celle que je vous adressai pendant mon voyage de Lyon. Les lectures finies, on leur fit voir les portraits des académiciens, et tous deux ont eu la bonté de nous promettre le leur et de recevoir un jeton.

En mon particulier, je ne puis qu'être très-touché des bontés qu'ils m'ont témoignées ; ils m'ont fait l'honneur de m'inviter à dîner, et votre ami est le premier qui ait été introduit chez eux le jour même de leur arrivée, par votre ministre M. de Baratinski. J'ai eu une heure de conversation tête à tête avec M.gr le Grand-Duc, dont l'entretien n'a pas été au-dessous de ce que vous m'en aviez dit : vous devez sentir tout ce que vaut cet éloge. *Molière à la nouvelle salle* est la première pièce qu'ils aient voulu voir. On doit leur donner incessamment *Warwic*, et peut-être *les Muses Rivales*, si on a le temps

de les remettre avant leur départ. A la cour, on leur a donné deux opéras dans la grande salle de Versailles, *la reine de Golconde*, *Iphigénie en Aulide*, et un concert dans la galerie.

VERS A M. LE COMTE DU NORD,

Récités à l'Académie Française, le lundi 27 mai 1782.

PIERRE est votre modèle, en votre ame il respire :
Pour se créer un peuple, il quitta son empire.
A mériter la gloire instruit par les travaux,
De ses profonds desseins sa grandeur fut l'ouvrage;
Il sut voir et penser, et voyager en sage,
Avant de régner en héros.
Au loin dans l'avenir sa vue allait s'étendre;
Capable de tout faire, il voulut tout apprendre,
Interroger les cours, observer les états :
L'étude infatigable y conduisit ses pas.
Tandis qu'il parcourait cette carrière immense,
La méditation le suivit en silence,
Et lui développa tous les secrets des arts,
Qui fécondaient son ame en charmant ses regards.
Riche de leur conquête, il couvrit la Russie
Des trésors amassés dans son vaste génie,
Sema dans les déserts qu'il changeait en cités,
Ces germes que leur sol n'avait jamais portés,
Ces fruits que transplantait sa main savante et sûre,
Ces fruits dont Catherine embellit la culture.

Aujourd'hui ce grand homme ouvre les yeux sur vous ;
Son ombre est de vos pas la compagne assidue,
Et pour voir Petrowits au Louvre descendue,
Vous contemple assis parmi nous,
Dans ce même Lycée où jadis sa présence
Honora les beaux arts qui régnaient dans la France.
Il vint les conquérir, et vous les possédez.
Que ses mânes émus d'une noble tendresse,
Doivent à votre aspect tressaillir d'allégresse !
Que son peuple, hâtant ses destins retardés,
Venge le long oubli qui couvrit ses ancêtres !
Grâces à vos progrès, à vos hardis travaux,
Russes, ceux qu'autrefois vous appeliez vos maîtres,
En vous ayant le tems ont trouvé des rivaux.
La Baltique blanchit sous vos nombreux vaisseaux,
Et porte avec orgueil vos pouppes triomphales ;
Elle baigne à Cronstadt ces arsenaux, ce fort,
Cet immense dépôt des richesses navales ;
Et ce Génie altier, le dieu des mers du Nord,
Au fond de son palais de glace,
Se réveillant au bruit de vos fiers armemens,
Vient s'asseoir sur vos bords où la victoire entasse
Les dépouilles des Ottomans.

Vous mêlez dans vos jeux la pompe Asiatique,
Et des Européens le luxe ingénieux,
Et la fierté guerrière, attribut héroïque
Des Scythes, vos premiers aïeux.
Moscow, célébrant vos conquêtes,
Du Capitole antique a retracé les fêtes ;
Et ce spectacle si vanté,

Ce comble des grandeurs où peut atteindre l'homme,
Pour la première fois à sa solemnité
A joint ce qui manquait aux triomphes de Rome,
La justice et l'humanité.

Mais ce n'est point assez d'être grand, redoutable;
La gloire s'embellit du talent d'être aimable.
Les leçons des neuf Sœurs, le goût, l'urbanité,
Tous les arts, ornemens de la société,
Le secret de jouir, le desir de connaître
Les plaisirs épurés que l'étude fait naître,
Seuls des peuples polis achèvent le bonheur,
Font chérir encor plus les vertus d'un grand cœur.
Les vôtres ont ce charme : oui, Prince, et leur puissance
Nous fait sentir que désormais
Le Russe, heureux en tout, ne peut plus aux Français
Envier que votre présence.
Le pauvre près de vous trouve la bienfaisance;
Tout ce qui vous approche y trouve la bonté.
Avec vous le sage s'éclaire;
Votre enjouement, votre gaîté
Au courtisan jaloux apprendraient l'art de plaire.
Le talent par vous écouté
Apprend à juger son ouvrage,
Et de votre entretien remporte un vrai suffage,
Et le plaisir d'être goûté.

Déja, Prince, votre jeunesse
Du sang dont vous sortez a rempli la promesse.
L'héritage brillant qui vous est présenté,
Avant de l'obtenir, vous l'aurez mérité.

Vous connaissez le poids du rang qu'on vous destine.
Epoux de Virtemberg et fils de Catherine,
Le bonheur de toutes les deux
Est le prix le plus doux d'un cœur tel que le vôtre ;
Et quel pays jamais peut offrir à vos yeux
Rien de plus beau que l'une, et de plus grand que l'autre?

LETTRE CLXVIII.

La première partie des *Confessions de Rousseau* a paru. Ce singulier livre achevera de faire connaître ce singulier auteur, non pas tant pour le talent qu'on a pu suffisamment apprécier par ses autres écrits, que pour le personnel qui se montre ici dans le plus grand jour, puisque Rousseau est lui-même le sujet de son ouvrage. Le plan, les motifs et l'exécution peuvent donner lieu à bien des observations sur l'homme qui a pu écrire un tel livre, et sur ce siècle, le seul peut-être où l'on ait pu imaginer de l'écrire.

Les détails de son enfance n'ont rien de remarquable que la sérieuse attention qu'un homme de soixante ans a pu mettre à rappeler ce qu'il a fait depuis six jusqu'à douze, comme l'histoire rappelle quelques-uns de ces traits particuliers qui ont marqué le commencement des grands hommes. On y voit que Rousseau fut d'abord élevé par des parens fort honnêtes, et par un fort bon maître d'école, avec beaucoup de simpli-

cité et de sagesse, et qu'il le fut ensuite assez mal lorsqu'il fut en apprentissage chez un graveur en boëtes de montres, dont il fait un portrait fort peu avantageux. Celui qu'il fait de lui-même à cette époque, est celui de tous les enfans du même âge; et quand on voit Rousseau raconter au public et à la postérité comment il a *pissé dans la marmite de madame Clot*, comment il a volé des pommes, comment il prenait plaisir à être fouetté par la sœur de son maître d'école, M.lle Lambercier, et comment cette demoiselle étant tombée dans un pré, montra son derrière au roi de Sardaigne qui passait près de Genève; il est impossible de n'en pas conclure qu'il y avait un coin de petitesse bien marqué dans un esprit qui s'occupe gravement du souvenir de ces niaiseries puériles; et qui croit que le lecteur doit en être le confident. Mais cette petitesse ne peut tenir qu'à cet excès d'amour-propre exalté jusqu'au délire, qui seul peut expliquer les inconséquences de Rousseau, et qui est un de ses traits caractéristiques. On voit que tout ce qui le regardait, avait acquis à ses yeux le plus haut degré d'importance; que toute femme qu'il avait aimée devenait à ses yeux

une femme extraordinaire, même cette M.me de W*** qui couche avec son laquais, avec un garçon perruquier, avec tous les aventuriers qui se présentent, et qui n'en est pas moins, trente ans après, une divinité aux yeux de Jean-Jacques, de ce même Jean-Jacques qui avait écrit avec tant de raison, qu'une femme qui n'a pas le sentiment des devoirs de son sexe, ne peut guères en respecter d'autres. On voit aussi que lui-même n'a jamais eu de principes sur rien; que livré à son imagination qui est vive, aux circonstances qui le mènent, il est bon ou mauvais avec la même facilité. Cependant il est à remarquer que dans ce qui a paru jusqu'ici de ses mémoires, il y a beaucoup de très-vilaines actions, et pas un acte de vertu ni d'honnêteté. Mais comment a-t-il imaginé de faire de pareils aveux, et de laisser de lui un portrait si peu favorable? Il faut tâcher d'en découvrir les raisons, du moins autant que cette recherche est possible avec un homme dont la raison n'est sûrement pas faite comme celle d'un autre. Rousseau n'a conçu le projet d'écrire ses mémoires, qu'étant déja sur le déclin de l'âge, la tête

aigrie et malade, ayant long-temps vécu dans la retraite, et par conséquent accoutumé à s'occuper continuellement de lui-même, et à se faire l'objet de toutes ses pensées. Son éducation avait été fort négligée à beaucoup d'égards : la vie errante et vagabonde qu'il avait long-temps menée, tantôt laquais, tantôt néophyte pour de l'argent, tantôt maître de musique sans la savoir, tantôt commis, etc. ne lui avait pas donné beaucoup de délicatesse dans les sentimens, ni beaucoup de tact des bienséances sociales. Abandonné à toute l'énergie de ses passions, qu'aucun respect humain n'avait tempérées, il fut égaré sur-tout par celle qui dominait en lui sur toutes les autres, par un orgueil prodigieux, qui devint enfin une véritable folie. C'est cet orgueil démesuré qui lui a fait écrire que M. de Choiseul *n'avait voulu conquérir la Corse que pour empêcher qu'il n'en fût le législateur ; que l'Europe devait lui élever des statues ; que l'Europe s'était liguée contre le fils d'un horloger ; que toute la génération présente, depuis le trône jusqu'à la cabane, avait formé une conspiration contre lui ;* et cent autres extravagances incompréhensibles. Les gens instruits savent

ce qu'il faut penser de toutes ces plaintes, et ceux qui sont le moins favorables à Rousseau, pensent qu'elles n'étaient pas de bonne foi. Ils soutiennent qu'à moins d'être absolument un fou à renfermer, Rousseau, banni par arrêt du parlement, pour avoir répandu en France un livre irreligieux, et brouillé ensuite à Motiers-Travers avec le pasteur Montmolin, ne pouvait pas croire sérieusement que cela pût s'appeler *la ligue des puissances contre le fils d'un horloger*; mais qu'en prenant ainsi le ton plaintif d'un opprimé, il y avait un amour-propre très-raffiné à représenter ce *fils d'horloger* occupant toute l'Europe de lui; et ce même artifice se démêle à tout moment à travers les déclamations élégiaques et la prétendue ingénuité de Rousseau. D'autres se sont plaints pour se rendre intéressans : il se plaint pour se rendre considérable, et il l'est toujours excessivement à ses propres yeux. Il parle de l'*éclat de son enfance*; et de son aveu, tout le monde alors le croyait inepte. Il se peint sans cesse comme persécuté par tout le monde : examinez les faits, et vous trouverez qu'il eut ses ennemis, ses rivaux, ses détracteurs comme tout homme

de talent et de réputation, mais encore moins que beaucoup d'autres, et que même il n'a jamais éprouvé, comme Voltaire, la plus sensible de toutes les injustices pour les écrivains et les artistes, celle qui tombe sur le talent méconnu et dénigré. Il fut mis à sa place dès qu'il eut écrit, et sa réputation a été long-temps supérieure à son mérite, d'abord, parce que ses ouvrages, faits surtout pour les femmes et les jeunes gens, étaient propres à faire des enthousiastes; ensuite, parce que s'étant déclaré contre les philosophes, il eut pour partisans tous leurs ennemis, soit dans le monde, soit dans la littérature, même quelques dévots pour qui il était devenu précieux à titre de transfuge qui avait révélé les secrets du parti. Examinez encore les faits, et vous trouverez qu'il fut comblé de biens par M.me de Luxembourg, par M.me d'Epinai, par M. Hume; honoré par le prince de Conti, qui le logea au Temple lorsqu'il revint à Paris après son bannissement; qu'il vécut tranquille à Paris pendant quinze ans, sans que ce même parlement qui l'avait banni l'inquiétât en rien, ce qui était, je crois, sans exemple; que le roi d'Angleterre lui offrit une pension;

que M. Girardin lui donna le logement où il est mort. Rappelez-vous ensuite comment (excepté ce dernier) tous ses bienfaiteurs ont été traités par lui, et vous verrez qu'il se rend une justice exacte, en disant dans sa lettre à M. de Malesherbes *qu'il est né ingrat.*

—Mais encore une fois, n'y a-t-il pas une sorte de franchise louable à se juger ainsi soi-même? —Oui, s'il n'ajoutait pas que tel qu'il est, il ne connaît point d'homme qui *vaille mieux que lui*; et ce résultat si orgueilleux détruit tout le mérite de la franchise.

Je résumerai donc ainsi les raisons qui peuvent expliquer l'étrange dessein de ces mémoires: une imagination exaltée qui grossissait aux yeux de Rousseau tout ce qui avait rapport à lui; la solitude qui le concentrait en lui-même, et qui ajoutait le besoin de s'occuper au besoin qu'il avait si naturellement de parler de lui; ce besoin porté au point qu'il aimait mieux (et cela n'est pas sans exemple) médire de lui que de n'en rien dire; enfin la prétention si hautaine de se peindre à la postérité, pour mettre au bas du portrait : *nul homme n'a*

valu mieux que moi. S'il est vrai que beaucoup de personnes soient maltraitées dans l'autre partie de ses *Confessions*, on peut ajouter à toutes ces raisons le desir de donner à ses vengeances la sanction et la solemnité d'une confession et d'un testament; mais cette partie n'a pas encore paru, et dans celle que nous connaissons, il ne dit guères du mal que de lui.

Il reste encore une réflexion générale à joindre à toutes les observations particulières. L'amour-propre sans doute est de tous les temps et de tous les hommes; mais celui du bel esprit et des talens est aujourd'hui monté à un degré qui n'appartient qu'à notre siècle, puisque rien n'y ressemble dans les siècles passés. Les poëtes, dans un accès de verve et d'enthousiasme, ont pu autrefois se promettre l'immortalité: personne n'en est ni blessé ni surpris: c'est une sorte de donnée poétique, une figure de style: on suppose toujours dans les poëtes une muse qui parle pour eux. On a reproché à Cicéron de se louer; mais il ne se louait pas comme orateur ou philosophe; il se glorifiait, devant ses ennemis, d'avoir été le sauveur de sa patrie, et il ne

manquerait pas de raisons pour l'excuser. Lisez d'ailleurs tous les grands auteurs du dernier siècle : vous n'en trouverez pas un seul qui parle de lui d'une manière absolument choquante : vous verrez par-tout plus ou moins le sentiment des bienséances et le respect qu'on doit au public ; et cette même réserve se retrouve dans les bons écrivains de nos jours, dans ceux qui sont véritablement l'honneur de notre littérature. Mais qu'on lise un Linguet, un M**, un Gilbert, un R**-de-la-B*** ; qu'on lise les préfaces de nos prosailleurs et rimailleurs, on y voit une jactance sans pudeur et sans borne, une arrogance folle, un mépris insolent pour tout ce que le bon sens apprend à respecter, un oubli complet de ce qu'on doit au public et à soi-même. Ce fou de R** n'a-t-il pas intitulé fastueusement une de ses rapsodies romanesques, la *Vie de mon père !* Quel excès d'impertinence ! Ne dirait-on pas sur ce titre que l'univers est très-curieux de savoir quel a été R**, honnête paysan, père de R**, correcteur d'imprimerie ! *La vie de mon père !*... Eh ! mon ami, ton père a vécu et est mort ignoré : que n'as-tu fait de

même? Pourquoi associer aux ridicules du fils le père qui n'y est pour rien? Mais non: depuis que Pope a parlé de sa mère en fort beaux vers et fort à propos, tout le monde a voulu faire comme lui. Tous nos petits auteurs ont parlé de leurs *père et mère*, apparemment pour nous apprendre qu'ils n'étaient pas bâtards. Voilà M. Roucher, en dernier lieu, qui a *dédié* son poëme des *Mois* à M. son père, tailleur ou corroyeur*, je ne sais lequel, qui heureusement, dit-on, ne sait pas lire! Au milieu de toutes ces folies à la mode, il est moins étonnant que Rousseau (que d'ailleurs je suis bien loin de comparer pour le talent à tous ces barbouilleurs) ait imaginé de faire au public les étranges confidences qu'il lui fait. Il y a quelques fanatiques qui

---

* S'il ne fallait pas quelquefois songer qu'on sera lu par des sots, il ne serait pas nécessaire d'avertir de ce qui est clair; que le reproche ne tombe pas sur la profession des pères, mais sur la sottise des enfans, et qu'on ne relève ici que l'oubli de toutes les convenances. Mais comme je sais à qui j'ai affaire, vous verrez, malgré cette note, combien de phrases sur l'*aristocratie*, sur l'*égalité*, sur le *génie*, etc. prouveront que cette note était bonne à quelque chose, ne fût-ce qu'à prophétiser la bêtise.

prétendent que le style de Rousseau ennoblit toutes ces pauvretés; mais tout esprit raisonnable n'en sentira que le dégoût. On apperçoit, il est vrai, le talent de l'auteur dans quelques morceaux écrits avec le charme qu'il a pour l'ordinaire, quand il parle des femmes et de la campagne, parce qu'il aimait véritablement l'un et l'autre; et l'on exprime toujours bien un sentiment vrai. Mais ces morceaux suffisent-ils pour racheter les puérilités, les inconséquences, le phébus, et l'égoïsme et le mauvais goût? La curiosité qu'inspire le nom de Rousseau, a fait dévorer ce livre; mais à quelques endroits près, le sentiment qui en reste, c'est d'être fâché que l'auteur l'ait écrit.

LETTRE CLXIX.

Apparemment que l'on croit ce moment-ci favorable à la satyre, puisqu'après *l'Homme Dangereux* de Palissot, on a remis ses *Philosophes* : ceux-ci pourtant ont encore moins de succès que l'*Homme Dangereux*, qui a été joué six ou sept fois sans monde. Il n'y en a point eu aux *Philosophes*, même à la première représentation, ce qui a pu paraître très-extraordinaire, après la grande vogue qu'ils eurent, dans la nouveauté, en mil sept cent soixante. Mais tel sera toujours le sort des pièces vaudevilles, et des ouvrages qui ne seront que la satyre du moment. Quand la pièce des *Philosophes* parut, elle était soutenue par un parti puissant, armé contre l'Encyclopédie. M.me Geoffrin, Helvétius, Duclos, Rousseau, étaient vivans : ils sont morts. D'Alembert et Diderot sont à la fin de leur carrière, et l'Encyclopédie réimprimée par-tout ne fait plus peur à personne. Dans de telles circonstances, il n'était pas adroit de remettre les *Philosophes*. Il n'y avait guères à la pre-

mière représentation que des gens de parti pour ou contre, sur-tout relativement à Rousseau, ce qui a causé une petite aventure assez curieuse. Le dénouement de la pièce est amené par un valet qui vient à quatre pattes, vêtu en Arménien, et tirant de sa poche une laitue qui est, dit-il, sa *cuisine*. Cette farce était un emblême grotesque du systême de Rousseau dans le discours sur l'*Inégalité des conditions*, où il prétend que l'homme s'est dépravé en se civilisant, et que la vie sauvage est l'état de la nature humaine. Cette critique de Rousseau réussit beaucoup en mil sept cent soixante; car Rousseau était vivant; mais comme on ne se soucie point du tout de voir attaquer les morts, attendu que cela ne peut plus leur faire aucune peine, et que par conséquent il n'y a de plaisir pour personne, le public a si mal reçu Crispin-Jean-Jacques, et sa marche quadrupède, et sa laitue, que quoique la pièce eût été écoutée assez favorablement jusques-là, il a fallu baisser la toile. Les comédiens ont tenu conseil dans les coulisses; et on a pris le parti de mettre Crispin sur ses pieds, et de recommencer la scène, en

supprimant quelques vers, et la pièce a été jusqu'à la fin comme elle a pu. Ce petit incident a attiré un peu plus de monde à la seconde représentation, où tout s'est passé fort tranquillement : à la troisième, il n'y avait personne. Palissot n'a pas manqué d'écrire là-dessus de grandes lettres au journal de Paris, où il se plaint, avec la modestie qui est aujourd'hui de mise, d'avoir été obligé de sacrifier à la cabale une situation *fortement comique*, un des *traits de génie* qui sont dans sa pièce. Mais, je le répète, toutes les fois que la satyre fera seule le fond d'un ouvrage, l'ouvrage sera froid : quelqu'attrait que ce genre ait pour la malignité humaine, il ne suffit pas pour occuper et attacher, sur-tout au théâtre. Tous les bons écrivains ont senti que la satyre personnelle ne devait être qu'épisodique ; et c'est ce qu'elle est dans les *Femmes Savantes*, dans le *Lutrin*, dans le *Pauvre Diable*, etc.

Pour passer de la satyre au panégyrique, voici des vers de l'abbé de Boismont au comte d'Artois : ils ne sont pas sans agrément, malgré quelques fautes et quelques traces de l'affectation que cet auteur a trop souvent dans son style.

Dans des cadres religieux,
Dévoués aux crayons funèbres,
Prince, j'ai conservé les noms, les faits célèbres,
Et les vertus de tes aïeux.
J'ai pleuré ton auguste père;
Je l'ai vu *plus grand que son sort*;
J'ai vu son cœur, son caractère,
Sa vie écrite dans sa mort.
Triste hommage d'un art sévère
Qui ne se nourrit que de pleurs!
Ah! pourquoi d'une main légère,
Mêlant de plus douces couleurs,
Ne puis-je peindre l'art de plaire,
Cet art qn'on ne peut contrefaire,
Dont tu parais avoir surpris
Tous les secrets, tout le mystère,
Ou que les Grâces t'ont appris?

Tout serait vrai dans ma peinture;
La vaine hyperbole, l'enflure
Ne chargerait pas mes tableaux.
On ment, sans le savoir, pour parer les tombeaux.
L'éloquence a son imposture,
Et la chaleur de ses pinceaux
Rend l'objet plus grand que nature.

Mais, Prince, lorsqu'on peint ce charme si vanté,
Cet air français dont la grâce étincelle,
Et ce regard doux avec dignité,
Ce touchant abandon d'une ame encor nouvelle,
D'un jenne Mars l'élégante fierté,
On n'a besoin que d'un tableau fidèle.
L'art gâterait la vérité;
Le peintre doit tout au modèle.

Ce ne sont pas les seuls vers que l'abbé de Boismont ait faits dans sa vie: quoiqu'en public il n'ait été qu'orateur évangélique, il a été souvent poëte de société, comme peut

l'être un homme du monde. Quelque chose de plus singulier, ce sont des vers du janséniste Labletterie, et des vers beaucoup meilleurs que ceux que vous venez de lire. Il les fit au nom de M.me la duchesse d'Aiguillon, qui donnait un peloton de fil à M. de la Vauguyon, partant pour son ambassade de Rome.

Jadis l'austère honneur, et la noble franchise
Régnaient aux bords du Tibre, et seuls donnaient la loi.
Vous partez bien muni de cette marchandise ;
Mais aujourd'hui dans Rome elle est de mince aloi.
Vous n'y verrez, seigneur, ni Caton, ni Fabrice ;
Vous méritiez pourtant de traiter avec eux.
La politique et l'artifice
Sont les vertus de leurs neveux.
Dans le dédale tortueux
De votre oblique ministère,
Un peloton vous est-il nécessaire ?
Non sans doute ; votre œil subtil
A travers des détours vous guide.
N'importe, l'amitié timide
A tout hasard vous présente ce fil.
De ses chastes mains c'est l'ouvrage ;
Thésée en eut autant de celles de l'amour.
Allez, preux chevalier, imitez son courage ;
Partez et revenez un jour
Aussi fidèle ami qu'il fut amant volage.

LETTRE CLXX,

AU COMTE SCHOWALOW.

Le *Poëme sur les Jardins*, de l'abbé de Lille, qui vient de paraître en trois formats, *in*-4.°, *in*-8.° et *in*-12., n'a pas échappé à ce retour de sévérité qui suit ordinairement les succès de société, et les éloges précoces et exagérés. Ce n'est pas que les juges équitables et éclairés n'y aient retrouvé dans le même degré le talent poétique qui se faisait sentir quand l'auteur lisait ses vers; mais tous les défauts de composition et d'ensemble qui ne pouvaient s'appercevoir dans des fragmens, ont été d'autant plus sentis à la lecture du cabinet, que l'auteur n'était plus là pour les couvrir de toute la séduction de son débit. Aussi ne l'a-t-on pas épargné, et il faut convenir encore que dans la partie même du style où l'abbé de Lille est véritablement supérieur, il a laissé, soit négligence, soit obstination, beaucoup de fautes difficiles à excuser dans un ouvrage de peu d'étendue, et qui devrait avoir éminemment le mérite d'une diction soignée.

Il serait trop long d'entrer dans ce détail critique; mais voici le résultat général de la lecture que j'en ai faite : il s'accorde assez avec le jugement que j'en ai entendu porter, et par les gens instruits qui connaissent l'art, et par ceux qui ne consultent que la sensation qu'ils éprouvent. Car il est à remarquer, qu'excepté quelques misérables journalistes, aboyeurs de profession, et qui par conséquent doivent être comptés pour rien, l'abbé de Lille n'a point de détracteurs connus, ni de juges récusables; et si on ne lui a pas fait de grâce, on ne lui a point refusé justice.

Le défaut le plus sensible, même pour les lecteurs les moins instruits, c'est celui du plan qui est trop peu marqué, et qui ne mène pas assez le lecteur, et cela devait arriver. L'auteur lui-même n'a jamais bien su quelle marche il devait tenir; il a commencé des morceaux détachés sur les paysages; il a cherché long-temps comment il ferait un tout de ces différentes parties, et quel titre il leur donnerait quand elles seraient rassemblées. Il n'a pas assez compris de quelle importance il était qu'un ouvrage didactique et descriptif attachât du

moins par l'unité d'objet, et par cette série d'idées et ce développement successif qui est un des grands secrets de la composition, et un des grands mérites des *Géorgiques*.

A ce premier défaut d'un sujet faiblement et vaguement conçu, se joint la stérilité d'imagination, qui fait que l'auteur n'a point enrichi son ouvrage de cette foule d'accessoires moraux que la sensibilité et la philosophie pouvaient lui fournir tour-à-tour, et qui attachent toujours le lecteur, quand ils sont joints au mérite de la versification. Ce n'est pas qu'on n'y rencontre des traits de sentiment et des teintes douces; mais ce sont des lueurs, et il n'y a pas dans ce genre un seul morceau approfondi et d'un grand effet; rien qui ressemble, par exemple, à ce tableau charmant que fait Virgile de la vie champêtre, *ô fortunatos!* C'est après que l'ame du poëte a su se répandre ainsi dans des peintures animées et touchantes, que son art sait vous intéresser davantage à la description des objets; et quand au contraire le poëte crayonne toujours, c'est qu'il a peu de sentimens dans le cœur, et peu de richesse dans l'imagination. Un épisode tel que celui du cimetière de Gray, tel que celui des deux amans qui

rencontrent un tombeau dans l'*Automne* de Saint-Lambert, aurait convenu parfaitement au poëme de l'abbé de Lille. Je ne parle pas d'un morceau tel que l'*épisode d'Orphée* : c'est le comble de l'art d'avoir su le placer dans les *Géorgiques*, et le chef-d'œuvre du génie poétique de l'avoir écrit avec cette inimitable perfection. Venons à la partie de l'exécution dans le *Poëme des Jardins*.

Sous ce point de vue, les deux premiers chants m'ont paru très-défectueux: un exorde de mauvais goût, trop peu de tissu dans le style, des transitions qui ne sont que des coutures mal-adroites, des idées fausses ou petites, des vers combinés avec de petits rapports, des phrases obscures et embarrassées, de mauvais vers, tous ces défauts en assez grand nombre, sur un fond d'ailleurs un peu maigre, ne sont pas suffisamment rachetés par des morceaux très - bien écrits, et la lecture de ces deux premiers chants m'a fait craindre d'abord que l'auteur, avec tout son talent, n'eût manqué entièrement son ouvrage. Mais j'avoue que les deux derniers chants m'ont paru assez remplis de beautés pour compenser, autant qu'il est possible, ce qui manque aux deux premiers, et faire vivre

l'ouvrage, malgré ses imperfections. Ces deux chants, dont le dernier m'avait déja fait tant de plaisir à la lecture publique que l'auteur en fit l'année passée, doivent être comptés parmi les meilleurs morceaux de poésie descriptive que nous ayons dans notre langue. Tout ce qui regarde les eaux dans le troisième chant, respire l'enthousiasme poétique; tout est fait de verve, tout est mouvement ou image; et quelle variété de tournures! quelle foule d'expressions heureuses! quel art dans le rythme et la période! quel charme dans la diction, toujours pittoresque à la fois et naturelle! Je le répète: si l'auteur avait exercé son ame autant que son talent, s'il eût jeté dans ces paysages si riches sous ses crayons, quelques-unes de ces scènes que le génie sait créer, il aurait fait un chef-d'œuvre. Mais si l'on ne peut lui donner le titre de grand poëte, titre réservé à l'homme rare qui joint le talent d'écrire au don d'émouvoir ou d'imaginer, on ne peut du moins lui refuser le titre d'excellent versificateur, et cela même n'est pas commun.

Ce qui fait le plus d'honneur à l'auteur du *Poëme des Saisons*, c'est que chaque ouvrage qui a paru dans le même genre, n'a servi qu'à

faire mieux sentir le mérite du sien, sans en excepter celui de l'abbé de Lille, quoique l'abbé qui joue dans la société le rôle d'un enfant étourdi, soit bien plus porté par la faveur générale que le philosophe Saint-Lambert, naturellement sévère et même un peu humoriste. Mais en mettant de côté toute prévention, on le trouvera, je crois, fort supérieur du côté de la sensibilité et des idées, et encore plus par l'ensemble et par la disposition. L'abbé de Lille s'est particulièrement appliqué à varier le rythme, à donner du mouvement à la phrase et de l'effet à son vers; mais j'avoue que mettant en balance sa manière et celle de Saint-Lambert, je me sens porté à préférer dans celui-ci un ton naturellement élevé, et une expression simple avec intérêt, ou magnifique sans effort. Il a moins d'art et de variété dans la facture du vers; mais un naturel plus heureux et plus beau, où le travail ne se fait point sentir, ce que je préfère à tout dans les beaux-arts, dont on sait que le plus grand effort est de faire oublier l'art.

On a fait plusieurs analyses du *Poëme des Jardins* : il y en a une dans le Mercure, où le mérite de l'ouvrage est senti, mais où la

louange perd tout son prix à force d'exagération. L'auteur ne s'occupe qu'à chercher des formules de compliment, et à soutenir le ton de l'hyperbole. Un autre, dans une brochure critique, est tombé dans l'excès contraire : il saisit très-bien le faible de l'ouvrage qu'il censure, mais il en méconnaît toutes les beautés. C'est une satyre faite par un homme d'esprit qui se croit dispensé d'être juste. Il y a dans sa feuille un mot heureux, qui caractérise puissamment le *Poëme des Jardins* et son auteur : « M. l'abbé de Lille, » (dit-il) occupé de faire un sort à chacun de » ses vers, a négligé la fortune de l'ouvrage. » Il lui reproche aussi des imitations trop fréquentes des meilleurs écrivains modernes, et ce reproche est très-fondé : personne là-dessus n'a été moins scrupuleux que l'abbé de Lille, et c'est un tort qui sera mis dans la balance de la critique.

LETTRE CLXXI.

Les satyres et les libelles, ressource facile et inépuisable de la médiocrité impuissante et humiliée, après avoir infecté la littérature et la société, s'emparent aujourd'hui du théâtre. De tous ces libelles, le plus plat et le plus impudent est sans contredit la pièce intitulée les *Journalistes Anglais*. L'auteur, franc gascon qui a tous les ridicules de son pays et qui n'en a pas l'esprit, s'est donné bonnement pour le restaurateur de la vraie comédie, l'a répété dans deux ou trois journaux à sa disposition, a mis sur sa tabatière le portrait de Molière, en disant à tout le monde, *voilà mon maître;* et au bas de son portrait, il a fait mettre des vers où il s'appelle le *Molière du siècle*. C'est ce personnage si complètement ridicule, et qui n'est guères connu que dans les cafés et aux foyers de la comédie, qui a imaginé de mettre sur la scène les *Journalistes*, non pas ceux dont il est le coopérateur et le complice, mais ceux qui plus honnêtes et plus éclairés, l'ont traité comme ils le devaient. Le pauvre homme a

cru qu'il suffisait d'être méchant pour réussir, et qu'avec des injures on pouvait se passer d'esprit. Il s'est trompé : sa pièce a été sifflée le premier jour, et abandonnée le second. Le plan est absurde : c'est un colonel qui veut épouser la fille d'un négociant Anglais; (car l'auteur a mis la scène à Londres pour échapper à la censure), ce colonel a pour rival un journaliste, et pour perdre ce rival auprès du négociant, et découvrir ses secrets, il imagine de se faire secrétaire du journaliste; idée doublement révoltante. Comment un homme de cette distinction peut-il descendre à un pareil déguisement? Et comment un homme donné pour honnête, peut-il faire le rôle d'un espion et d'un traître? Le dialogue n'est qu'un ramassis de calembours usés et de vieux dictons qui courent les rues; le dénouement est une mauvaise imitation de celui du *Malade imaginaire*. Toute cette farce, remplie d'ailleurs des plus dégoûtantes grossièretés, a ennuyé le public par sa platitude, et révolté les honnêtes gens par l'excès de l'impudence. Des membres de l'académie française y sont insultés; aussi M. le duc de Nivernois, qui se trouvait en loge à la première représentation, est sorti avant la fin

du second acte, en manifestant son indignation et son mépris. Ce dernier sentiment est tout ce que mérite un calomniateur imbécille, qui ne peut pas même parvenir à faire tout ce qu'il y a de plus aisé, une satyre qu'on puisse écouter.

A cette belle production qui n'a eu qu'un moment d'existence, ont succédé les *Courtisanes* de Palissot, jouées sous le nom de l'*Écueil des Mœurs*. Cette pièce, comme toutes celles du même auteur, manque absolument de fond, et ne se fait applaudir que par quelques détails qui ne sauraient soutenir un ouvrage au théâtre. Le sujet qui par lui-même est très-étendu et très-moral, est totalement manqué, et il serait à souhaiter qu'il fût traité par un homme d'un véritable talent; mais qui est-ce qui sait faire aujourd'hui des comédies? Palissot, selon sa coutume, qui est celle de bien d'autres, a inséré dans le journal de Paris qui reçoit tout, une longue lettre, où sous le nom *d'un des abonnés*, il se prodigue les plus grands éloges. Quoi de plus *sublime*, dit-il, que ce *dénouement*, etc.? Le lecteur instruit, qui sait que ce dénouement n'est que celui de *Turcaret*, et n'est pas à beaucoup près aussi bien amené, ne voit rien là de

sublime, et voit dans la lettre postiche beaucoup de ridicule.

Aux Italiens, la fureur du vaudeville commence à passer, et la muse infatigable de M. Piis reste dans l'inaction. Les Italiens ont la permission de jouer des comédies; mais comme cette permission ne donne pas le talent d'en faire, en attendant ils jouent des drames et des parodies qui ne valent pas la peine qu'on en parle.

A l'Opéra, M. Lemoine, imitateur de Gluck, a mis en musique une *Electre* de M. Guillard; car aujourd'hui Oreste ne quitte plus le théâtre de l'opéra. Cette *Electre* n'est autre chose que l'*Oreste* de Voltaire, misérablement dépecé et lardé du dénouement de *Sémiramis*. Les vers de Voltaire y sont défigurés d'une manière risible : on en peut juger par ces deux-ci. Voltaire fait dire à Oreste, en parlant du tombeau d'Agamemnon :

Je l'ai vu ce tombeau, couronné de guirlandes,
De l'eau sainte arrosé, couvert encor d'offrandes.

M. Guillard a mis :

Arrosé de l'eau sainte, et *surchargé* d'offrandes.

Il faut avouer que ce mot de *surchargé* est un changement bien adroit, et qu'il y a du

tact à supprimer l'inversion de cette hémistiche, *de l'eau sainte arrosé*.

La musique est la plus horriblement criarde qu'il soit possible d'entendre. On ne conçoit pas comment les poumons de l'actrice et les oreilles des spectateurs peuvent y tenir. Il faut espérer qu'à la fin on se lassera de faire d'un spectacle enchanteur un sabat infernal. L'ambassadeur de Naples s'en va toujours répétant que nous avons *des oreilles de corne*.

Linguet est sorti de prison depuis six semaines. Il a couru de lui un mémoire où il promettait au gouvernement un moyen de faire passer un avis en deux heures de Paris à Brest. On croit que cette offre n'était qu'un prétexte qu'on a bien voulu saisir pour lui rendre sa liberté : quoi qu'il en soit, il est actuellement à Bruxelles, et a promis (dit-on) *d'être sage*.

M. Gaillard a fait paraître son *Histoire de Charlemagne*, en quatre volumes *in*-12; on y reconnaît l'académicien des inscriptions, à l'étendue et à l'exactitude des recherches, et l'académicien français à la correction du style.

On vient d'affubler un autre académicien,

Le Mière, d'une épitaphe dans le goût de celle que Boileau fit pour Chapelain.

PASSANT, entre en cet antre, et pleure sur ce roc
Un grand et rare auteur qui franchit la noire onde,
Tout fier d'avoir avant tiré de son estoc.
Son vers, *le vers du siècle*, et qu'on claque à la ronde:
Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Il faut savoir pour l'intelligence de cette épitaphe, que le vers qui la termine et qui est en effet très-beau, est tiré d'une pièce de M. Le Mière, et qu'il a coutume de dire lorsqu'il en parle : *c'est le vers du siècle*.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

